

Les *Carnets*
de la mémoire

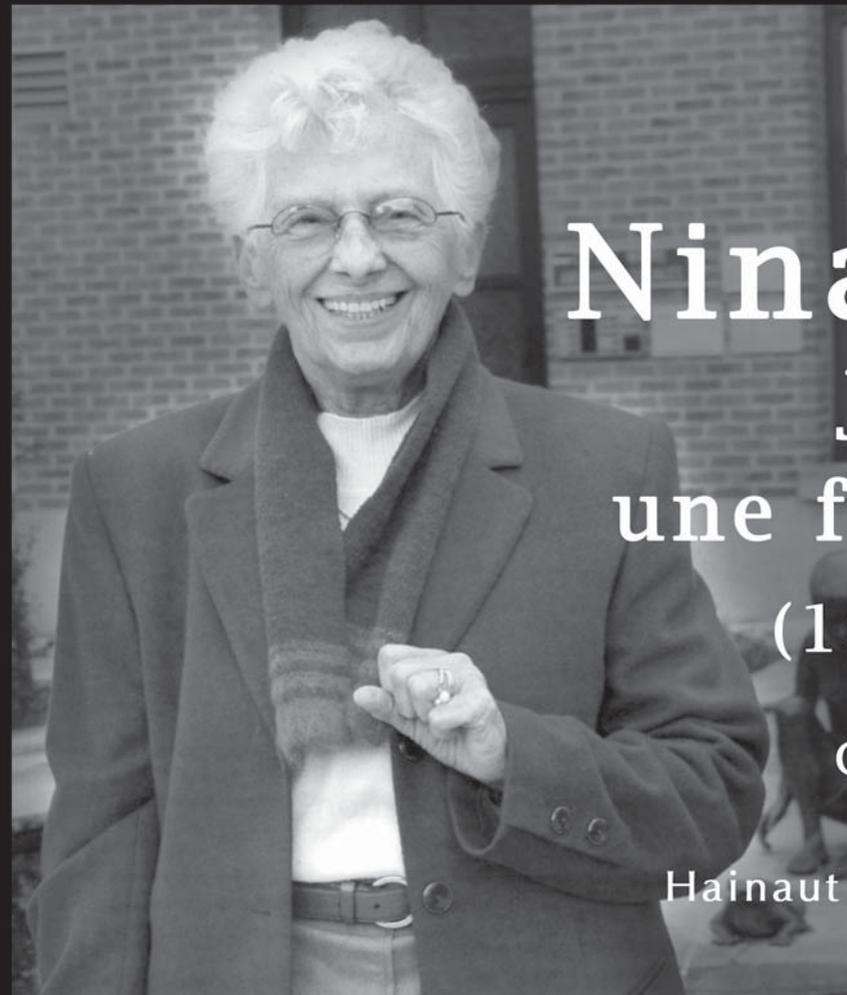


Nina Erauw

Je suis
une femme libre
(1917-2008)

Claire Pahaut

Hainaut Culture et Démocratie



Claire Pahaut

Les *Carnets*
de la mémoire



Nina Erauw
Je suis
une femme libre
(1917-2008)

Hainaut Culture et Démocratie

Edité par Hainaut Culture et Démocratie



Hainaut Culture et Démocratie asbl

Conseil d'administration

Catherine Hocquet
Présidente

Laurent Facq
Vice-président

Olivier Bontems
Trésorier

Adrienne Kabimbi
Administrateur

Conseiller scientifique

Hervé Hasquin
*Secrétaire perpétuel
de l'Académie royale de Belgique*

Mise en page: Luc Habets - Asteria Agency

Dépôt légal : D/2009/9405/04

Déjà paru dans la même collection:
Follow me par Raymond Itterbeek - HCD 2006

Avec le soutien de



Remerciements

Marie-Gabrielle Blondiaux,
*Préfète de l'Athénée
Royal Marguerite Bervoets*

Françoise Colinia,
Préfète de l'Athénée Royal de Mons

Christophe Lerat,
*Professeur à l'Athénée
Royal Marguerite Bervoets*

Françoise Thomas,
*Collaboratrice scientifique de
l'Académie Royale de Belgique*

Serge Vanderkel,
*Professeur à l'Athénée
Royal Marguerite Bervoets*

Avant-propos

Lorsque l'on se penche sur le passé douloureux et encore proche de la Seconde Guerre mondiale, des questionnements fondamentaux nous viennent à l'esprit. Comment un peuple qui avait atteint un tel degré de culture a-t-il pu basculer dans une telle barbarie?

L'héritage du siècle des Lumières, constitué de l'accès à la connaissance, n'a pu être le rempart invincible de la moralité et du bien.

Comment, en qualité de responsable de l'Administration de l'Enseignement, puis-je sensibiliser les élèves à ce message d'un temps qui pour eux fait partie de l'Histoire?

Et, au travers de ces interrogations, comment apporter les réponses adéquates à la construction de leur projet de vie en tant qu'individu et citoyen de la société actuelle, où l'Humain ne semble plus avoir sa place.

A ces élèves, je veux dire combien la richesse de témoignages, comme celui présentant Nina Erauw, ne peut être versé aux archives et entrer dans l'oubli.

Il est une pierre à porter à la construction de la citoyenneté qui s'acquiert au travers des expériences diverses de l'existence. Il rappelle avec justesse et sans médiatisation nos valeurs éthiques fondamentales.

Il vient s'adjoindre aux acquis que l'enfant engrange dès le premier âge, au travers du cursus scolaire, sans suivre un cours spécifique mais, par un apprentissage transversal; citons le sens du collectif, le respect de l'autre, la compréhension des règlements, l'esprit critique, l'autonomie, la responsabilité, la créativité...

C'est dans ce lieu privilégié qu'est l'école que l'enfant est confronté à la culture de l'autre, qu'il perçoit le cadre d'une société démocratique pluraliste, qu'il est initié à la citoyenneté.

A vous qui allez découvrir les multiples facettes de la vie de Nina Erauw, je souhaite que vous soyez touchés «au cœur et à la raison.»

Au cœur, vous le serez par l'émotion du récit de Nina Erauw et de ses condisciples.

A la raison, vous le serez au travers de la force des actes posés par chacun des acteurs de cette histoire.

Et sachant que l'on ne voit bien qu'avec le cœur, à condition qu'il soit uni à la raison, je vous souhaite de trouver le chemin de la résistance à l'intolérance et à l'intégrisme qui frappe toujours à nos portes aujourd'hui. C'est le plus bel hommage que vous puissiez rendre à celles et ceux qui, hier, se sont battus pour notre liberté.

Jean-Pierre HUBIN,
Administrateur général de l'Enseignement,
de la Recherche scientifique de la Communauté française

Préface

NINA

Combien de vies en une seule vie?

Quiconque a eu le bonheur d'approcher Nina Erauw s'est un jour posé la question. Et la réponse n'était pas simple à fournir car Nina, toute entière vouée aux projets du lendemain, ne se prêtait pas facilement au retour sur le passé, à vrai dire sur son passé. Car du passé collectif, principalement de ses compagnons de résistance et de captivité, elle avait fait l'aliment et le tremplin du combat d'aujourd'hui. Comme elle l'écrit si bien *«faire acte de mémoire, c'est avant tout AGIR en ayant la volonté de reconstruire ou de construire.»*

Militante de la mémoire, au sein notamment du collectif éponyme, elle n'en professait pas moins une distance critique envers cette pratique en se demandant *«si les commémorations, les monuments élevés à la mémoire de tel ou tel événement ne sont pas une façon de se libérer du passé en confiant la mémoire à des traces matérielles.»* Elle avait résolu de donner à cette mémoire la force de ses mots, de ses actes, de sa vie tourbillonnante.

Jamais dupe des grandes phrases, pratiquant toujours la distance ironique, avant tout envers elle-même, Nina n'en avait pas moins embrassé sans retenue de grandes causes, elle qui, miraculée des tortures, des prisons et des camps, estimait que la dette contractée envers la vie, c'était de *«s'occuper des autres.»*

Aussi les souvenirs et réflexions qu'elle avait finalement, avec sagesse et raison, accepté de confier, comme un acte réfléchi quand ses «mains entrouvertes se déprenaient lentement de tout ce qui était sa vie», nous permettent enfin de tracer, dans ses pas, avec ses mots, cette époustouflante et bousculante épopée que fut sa vie. Merci donc à tous ceux qui ont recueilli, provoqué et transmis, à Claire Pahaut qui, à son tour, a éclairé et ordonné ces traces diverses, qu'une pudeur familiale collective semblait parfois protéger.

Ainsi découvre-t-on les ressorts qui font d'une jeune fille de la bonne bourgeoisie, détentrice du bac à 16 ans, d'une licence en Sorbonne à 19, dont le cœur penche pour les républicains espagnols, une femme d'affaires entreprenante. Elle va et vient en Europe et marque par là déjà sa singularité: rares sont alors les femmes qui mordent ainsi résolument dans l'espace économique et social. Rares sont aussi les jeunes femmes qui entrent quasi naturellement en résistance, par patriotisme et par dignité, en assumant d'autres rôles que ceux «traditionnellement» dévolus aux épouses, filles et mères de résistants. Rares aussi celles qui persévèrent après une première arrestation. Et rares certainement celles et ceux qui «avouent» simplement n'avoir jamais cessé

d'avoir peur. Inutile de paraphraser ici le parcours carcéral et concentrationnaire de Nina. *C'est bien l'enfer*, dit cette parpaillote, mais sa froide description rend mieux que les superlatifs les différents cercles de celui-ci. Le lecteur découvrira sur ces moments comme sur ceux qui suivent que jamais Nina n'abandonne la réflexion sur le sens de ce qu'elle a traversé: une pensée fine exprimée d'une voix ou d'une plume à la fois poétique et profonde.

«*Se remettre dans la peau des vivants*», cette dure réalité du retour décevant, parmi des gens qui ne peuvent comprendre. C'est peut-être là que se joue toute la suite. L'impérieuse nécessité qu'elle ressent de vivre, refonder un foyer, d'ouvrir une nouvelle voie professionnelle, de s'occuper effectivement des autres, que ce soit de la collectivité des victimes du nazisme dans un premier temps, des femmes et des familles ensuite, dont la libération sous tous ses aspects reste à faire.

Mais ceci c'est déjà sa troisième ou quatrième vie, c'est selon, car ce qui marque avant tout Nina, c'est qu'elle n'arrêtera jamais. Et que ce qui frappe quand on la rencontre, c'est non ce qu'elle fait mais ce qu'elle est.

Un sourire, une écoute, un bouillonnement communicatif de vie, un enthousiasme que suivait, avec un fin sourire, Fernand son mari, homme probe et libre dont elle ne cessa jamais d'affirmer la présence continuée à ses côtés, au milieu de nous.

C'est cette vision d'une longue vie debout qui me reste d'elle, valsant avec bonheur et joie lors de ses 90 ans, une valse à jamais poursuivie dans le cœur de nous tous qui l'avons connue.

Ces pages la restituent, c'est un don pour chacun.

José Gotovitch

Prologue

Rencontres

Ce récit de vie est l'aboutissement de rencontres avec celles et ceux qui ont grandi autour de Nina Erauw et ont accepté de me confier ce qu'ils avaient reçu en héritage.

Nous attirons l'attention du lecteur sur le caractère de l'ouvrage qui consiste en grande partie en une retranscription intégrale des interviews de Nina, ce qui explique parfois un langage spontané et peu littéraire.

Monique, sa fille, attentive à préserver le patrimoine familial.

Claude Wautelet, un de ses amis: *«J'ai eu la grande chance, dit-il, de connaître Nina durant presque 30 ans mais surtout d'avoir eu, avec elle, des entretiens privés. Elle m'a partagé des épisodes de sa longue vie, de ses engagements et renoncements, de son espoir dans les futures générations. Elle m'impressionnait par ses propos, ses actes, sa simplicité et son humanité.*

Je me suis rendu régulièrement chez elle à Ottenburg, dans sa ferme aux volets bleus, enchâssée dans un écrin de verdure. Les têtes à têtes se passaient soit dans le jardin où elle aimait cultiver ses fleurs soit dans une petite pièce qui lui servait de refuge au soir de sa vie. Elle se confiait en toute simplicité et sans tabou mais pourtant avec grande retenue. Elle me parlait de tout, de ses moments de joie comme des moments les plus pénibles, s'exprimant parfois d'une manière très brève laissant les sentiments absents. Une manière de se protéger sans doute. Café, petits biscuits et un bon verre de vin m'attendaient toujours sur une table basse. Nina savait recevoir. Je me souviens aussi du moment émouvant de l'ouverture de la porte d'entrée. Ce petit bout de femme me tendait les bras, le sourire aux lèvres et une parole de bienvenue à la bouche. Des images à valeur d'éternité. Mais sous cet air jovial, Nina cachait un caractère bien trempé. (C. W.)»

Laurence, Olivier, Delphine et Isabelle, ses petits-enfants: *C'est pour mes petits-enfants que j'écris «mon aventure», titre Nina en première page de son «Cahier.» Pour leur dire d'être vigilants, de ne jamais aliéner leur conscience au bénéfice d'un parti, d'un chef ou d'une idéologie. Car toute idéologie est relative et ce qui est absolu, ce sont les tourments que les hommes s'infligent les uns aux autres.*

Marie-Claire Jottrand, son amie, et sa fille Marianne qui ont, dans cet ouvrage, retracé les années d'engagement social de Nina.

Johannes Blum, des «Compagnons de la mémoire», qui depuis des années se consacre à retenir le témoignage des rescapés de la Seconde Guerre mondiale et qui m'a confié l'enregistrement de sa rencontre avec Nina Erauw, le 8 octobre 2001. (J.B.)

Une longue année pas comme les autres.

Membre actif du Groupe Mémoire, Nina Erauw m'a donné son amitié depuis longtemps déjà. Je ne voulais pas la laisser partir, ce 26 janvier 2008, sans répondre à ce qu'elle me dit un jour: *J'aurais voulu écrire.*

2008 fut, pour moi, l'année où l'âge me sortit de la vie professionnelle. Je savais par quoi il me fallait commencer cette nouvelle période d'activités de ma vie.

Vivre dans et avec les dires de Nina Erauw pendant ces très longs mois m'ont permis de me glisser dans le cercle de ses proches, de ses amis. En les citant ici, je voudrais surtout les remercier de m'avoir prêté leurs souvenirs et leur complicité.

Dans des registres différents, j'ai ainsi pu multiplier des temps forts avec Pieter-Paul Baeten, le docteur André Charon, Emmanuel Debruyne, Claire Gendebien, le baron Paul Halter, Frédéric Janssens, Christian Laporte, le docteur Legrand, le colonel Jean Marsia, le docteur Nathalie Pattyn, Pierre Verhas et Nathan Zygrajch.

De plus, j'ai usé et abusé de l'accompagnement de Marie Lejeune, archiviste au Service des Victimes de guerre. Merci Marie.

José Gotovitch fut mon maître. Nous savons pourquoi.

T'avoir rencontrée, hier et aujourd'hui, Nina, laisse des traces.

J'ai appris à aimer la lune.

Claire

Le Chemin

*Écouter la chanson d'une petite fille
qui s'éloigne après avoir demandé son chemin.*

Li-tai-po

Introduction

«Entre la Première et la Seconde Guerre mondiale (SGM), dans une période de marasme économique intense, de scandales financiers, de dévalorisation du régime parlementaire, on assiste à la diffusion des doctrines d'extrême droite. Dans notre pays, les cercles intellectuels de droite n'échappent pas à l'influence de Maurras¹ et de l'Action française.

1935 voit l'arrivée du rexisme, d'inspiration anti communiste et anti capitaliste avec son leader Léon Degrelle, ancien militant de l'Action de la Jeunesse Catholique (AJC).

Tout comme le rexisme, d'autres mouvements, le *Vlaams Nationaal Verbond* (VNV) par exemple, exploient les grands scandales financiers de l'époque, le marasme des affaires, l'inflation, la dévaluation, la désaffection croissante envers le régime parlementaire et dénoncent l'hyper capitalisme judéo-maçonnique.

Dans les pays voisins, des régimes forts prennent le pouvoir; l'antisémitisme se développe principalement en Allemagne et en Autriche. La guerre d'Espagne² éclate, les réfugiés arrivent en Belgique et l'invasion de la Tchécoslovaquie et de la Pologne témoigne de la fragilité de la liberté et de la démocratie.

Lorsque la Belgique est envahie à son tour, et privée de ses libertés, nous étions jeunes et nous nous sommes engagés dans la Résistance pour participer à la reconquête des libertés démocratiques et à l'écrasement d'un régime totalitaire, pervers et destructeur. Le gouvernement belge était à Londres; le pays administré par les autorités allemandes, la nourriture sévèrement rationnée et l'on subissait des pénuries de toutes sortes. Le charbon manquait, les restrictions frappaient tous les secteurs et, pour la majorité des Belges, se vêtir, se nourrir et se chauffer constituaient une obsession quotidienne. Ajoutons aussi les réquisitions et les contrôles incessants de la police allemande.

Dès 1940, l'armée allemande doit compter avec une force secrète et spontanée, ceux et celles qui n'acceptent ni la défaite ni l'occupation: actions dispersées, solitaires, groupuscules fragmentaires, réseaux structurés et disciplinés, souvent disloqués par les arrestations, se reformant toujours par un miracle de volonté et d'amour de la liberté. La Résistance. Ceux dont la devise était: *Tenir afin de servir*. Mais le choix des difficultés, du risque et de l'incertitude menait souvent aux pièges tendus par la police allemande: arrestation, incarcération, torture, déportation et mort.

Au camp, ils connaissent l'épuisement, la faim, le froid; la douleur qui est le corps, le corps qui n'est que douleur. Et la mort, celle des autres, ils la vivent tellement qu'ils ne cesseront de la porter en eux. Impossible d'oublier leurs ombres douloureuses qui, faute de sépulture, prennent abri dans les mémoires. Mais au monde, ils n'ont pas su le crier; le monde ne les entendait pas.

Ceux pour qui la captivité a mis fin à l'action, n'ont pourtant pas, au retour, perdu leurs rêves, leur espoir d'unir les peuples et d'édifier un monde nouveau, solidaire et fraternel.

La vie dans la liberté ne fut pourtant pas la liberté que nous avons conçue, message d'amour et de fraternité. Nous ramenions de l'autre rive une expérience dont nous aurions voulu parler. Qui nous écoutait?

Aujourd'hui, la menace est précise: les poussées de la droite extrême génèrent des mouvements captant les mécontents, les rejetés, les inquiets en tout genre. Du verbe, ils se sont faits chair et pourraient redevenir instruments d'exclusion. Les ressentiments nationalistes exacerbés resurgissent, les impulsions les moins contrôlées se font jour. Les guerres se succèdent, le drame est devenu habitude; le monde ne comprend la souffrance qu'en statistiques. Des rapports, des commissions d'enquête, de l'aide humanitaire, on sait, on voit, on filme, on s'indigne, on compatit.

Après avoir adopté pendant trop longtemps la voix du silence, les survivants de 40 transmettent maintenant leur vécu. D'aucuns, hélas, rayent délibérément de l'histoire, la Résistance et ses combats clandestins. Méconnaissance? Oubli?

Grave lacune pour tous ceux qui ont pu naître et vivre dans un régime de libertés démocratiques et qui proposent aux écoles un travail de mémoire. Les exposés que nous faisons dans les écoles et les universités intègrent notre action dans l'histoire de la guerre et de son terrible génocide. Mais gommer la Résistance est du négationnisme. En manipulant la mémoire et les esprits, les prédateurs de la mémoire répandent **le sable de l'oubli**³.»



J'ai été mise dans un cours pour «petites filles bien élevées», bien entendu. Arch. famil.

1. Le cartable sur le dos

«J'avais 3 ans et je voulais aller à l'école. Mon père m'a dit d'accord mais c'est à pied que tu iras. Et c'est ce que j'ai fait, le cartable sur le dos ... Je suis allée seule à l'école maternelle de Roux.... J'étais très tenace et têtue. Le midi, j'allais manger, dans une pension de famille, chez Mademoiselle Tambour.»

«Je suis née à Roux-lez-Charleroi, le 16 septembre 1917⁴. Ma mère était fille unique d'une femme au foyer et d'un père agent de change. Ils divorcèrent - horreur pour l'époque.

Ma mère fut élevée, en partie, dans un pensionnat bien-pensant en Flandre, à Viane-Moerbeke et, en partie, dans la famille de sa mère, des brasseurs bons vivants mais rigoristes. Dotée d'une très jolie voix, ma mère parlait l'anglais et le néerlandais.

Mon grand-père paternel était industriel. Directeur général des verreries Les Glaces de Charleroi; un grand bourgeois. Ses enfants ont suivi ses traces puisque mon père a été, lui aussi, directeur de la verrerie de L'Etoile et ensuite de Courcelles-Nord. Mon père avait des origines lorraines. Plus tard, lorsque j'ai été arrêtée par les Allemands, ils m'ont

interrogée sur mes origines car mon nom, Bernard, est d'origine lorraine. Et c'est en Lorraine qu'il y avait beaucoup de Juifs.

J'adorais mon grand-père... C'était un homme hors du commun; de grande taille, sûr de lui, bon vivant, sportif, cultivé, curieux de tout, il était autoritaire, un bourreau du travail. C'était un grand chasseur et il montait encore à cheval à 91 ans. Il jouait aux cartes avec le médecin et le curé mais tout le monde savait qu'il était libre penseur. Cependant, il respectait les opinions religieuses de ma grand-mère. Il la conduisait régulièrement à la messe et pendant ce temps-là, il allait au café d'en face prendre un apéritif. Il avait une cave extraordinaire. Il aimait les réunions entre amis, les voyages. Il était très paternaliste vis-à-vis des ouvriers qui l'adoraient. Ma grand-mère, de petite noblesse espagnole, après avoir enfanté cinq filles et trois fils, prit ses quartiers dans sa chambre et son petit salon. De santé délicate, confite en dévotion et ne pouvant supporter le train de vie de la famille, à la villa de Wenduyn en été; à la villa de La Roche pour la chasse et à Nice pendant le carnaval. Maisons de famille merveilleuses: grandes, chaudes, accueillantes, où les petits-enfants dispersés dans le monde se retrouvaient avec délice.

Mon grand-père eut donc huit enfants: mon père, deux frères et cinq sœurs, toutes dispersées à travers le monde (Espagne, Suède, Argentine...) L'une de ses filles se sentait souvent mal (maladie imaginaire?). Dans ces cas-là, elle faisait appel à sainte Rita car elle était très pieuse. Alors mon grand-père donnait un grand coup de poing sur la table et criait: *Nom de Dieu, sainte Rita a encore fait des siennes; qu'on apporte le champagne !* Comme ses enfants étaient dispersés de par le monde, le patriarche avait exigé que tous les enfants soient en pension en Europe ou reviennent pour les vacances... Il avait une manière bien à lui de distinguer les faibles des forts et appliquait cette pédagogie à ses petits-enfants. La première

épreuve consistait à jeter les enfants dans l'eau et à voir s'ils étaient capables d'en sortir seuls. La seconde était de tenir le plus longtemps possible sur un cheval, sans selle. Il n'était pas non plus question de geindre au moindre rhume ou à la moindre coupure. Si la fièvre montait, il nous soignait lui-même au lit et au champagne.

Mon père et mes oncles étaient ingénieurs et eurent chacun une fille.

Voilà d'où je viens. Mais qui suis-je? Enfant volontaire, orgueilleuse, solitaire, imaginative; j'écrivais un journal et quelques petites poésies. Curieuse de tout, je lisais tout ce qui me tombait sous les yeux. J'étais à la fois forte (mon grand-père disait que dans notre famille on ne se plaignait pas) et sportive (à 3 ans et demi, je faisais 5 km à pied chaque matin, seule et par n'importe quel temps pour aller à l'école communale) et fragile de santé (angines, diphtérie dont les suites firent de moi un être paralysé pendant plusieurs mois). Mais j'avais du caractère et j'ai appris à résister. J'ai, dès ce jeune âge, répondu à l'injonction de mon grand-père: *Ne jamais se plaindre, de quelque manière que ce soit !*

Mon père travaillait énormément, il était directeur des verreries de Courcelles-Nord et exportateur avec son frère à Charleroi. Ma mère vivait dans son ombre, organisant des dîners et des réceptions. Il jouait dans un théâtre d'amateurs et aux cartes avec les autres personnalités du village de Roux. Ma mère l'accompagnait lors de ses voyages en Argentine ou aux USA, malgré un mal de mer toujours très éprouvant. Ma grand-mère maternelle habitait avec nous et Eva, le factotum qui dirigeait tout dans la maison. Et moi, je rêvais souvent d'horizons lointains mais j'étais si petite.

Puis, ce fut le départ en France, mon père changeait de secteur. Il créa à Berchem et à Malines deux petites usines de produits en caoutchouc (j'en sens encore l'odeur forte) gérées par un cousin et installa à Orléans une grande usine et une plus petite à Dreux, occupant 1.500 ouvriers.

J'allais avoir 7 ans; ma grand-mère vint également vivre avec nous à Orléans avec Eva, à laquelle s'ajouta vite un réfugié russe (un cosaque du Don dénommé Théodore) qui vouait à mon père un véritable culte, conduisait la voiture, entretenait le jardin (je crois qu'il habitait à l'usine, il a d'ailleurs disparu avec elle). Nous avons eu aussi Laura et Thérèse sous la haute direction d'Eva, ces deux dernières se partageant entre Orléans et l'appartement de Paris. Nous habitons dans une énorme maison aux très hauts plafonds.»

J.B.: Vous a-t-on parlé de la Grande Guerre à l'école?

«Sans doute un peu, mais je n'en ai pas de souvenirs à part les monuments aux anciens combattants, Verdun...

Néanmoins, j'étais la fille d'un résistant condamné à mort pour espionnage et qui n'a pas été fusillé parce que l'armistice est arrivé. Donc, j'ai été élevée dans un certain climat de patriotisme. Non, pas tellement de patriotisme mais plutôt de défense des libertés.

J'ai peu de souvenirs de 14-18; je crois que mon père s'était engagé dans le cadre d'espionnage industriel du fait qu'il circulait pour ses affaires. Je ne vais pas broder là-dessus car je ne sais pas.»

J.B.: Avez-vous des souvenirs de votre éducation?

«J'ai un souvenir très particulier de moi enfant quand je suis arrivée en France. J'ai été mise dans un cours pour *petites filles bien élevées*, bien entendu. Comme j'avais, paraît-il, un accent belge, une punaise m'a jeté à la face: *Tu es une Boche du Nord !* J'avais été éduquée à la dure par mon grand-père; je lui ai répondu par un coup de poing dans la figure. Mes parents furent donc priés de garder chez eux une enfant si différente des petites pimbêches bien élevées. J'avais, en classe, de bons petits poings mais tout s'est réglé très vite. J'ai été mise à la porte de ce cours *High*. Mes parents ont été priés de me retirer immédiatement

de l'établissement. J'ai alors eu une institutrice à domicile.

Lors d'une rencontre avec des cousins de mon père en Pologne, une de ses filles signale qu'elle venait à Orléans en pension; l'aînée y entra comme novice; la sœur de mon père était la supérieure des novices de ce couvent. Cela me tenta; j'étais très seule, loin de mon grand-père paternel, de mes cousins et cousines retrouvés seulement aux vacances, avec des parents occupés, mondains et voyageurs; et c'est ainsi que j'entrai au pensionnat Saint-Marc où j'ai passé dix ans que je n'ai jamais regrettés, même si je devais prendre mon bain en portant une longue chemise, fermée au cou et aux poignets. Nous dormions dans un immense dortoir.

J'avais des condisciples qui venaient du Maroc, de Paris ou d'ailleurs. En classe, tout allait bien mais, pour le reste, j'accumulais les problèmes. Je m'y suis fait remarquer par mon caractère trempé. Je détestais les contraintes et me révoltais déjà contre l'iniquité.

Tous les samedis, c'était le rassemblement des élèves dans la grande salle et les sœurs distribuaient les barrettes. J'en recevais beaucoup pour mes résultats scolaires mais on me les enlevait pour mauvaise conduite. Par exemple, j'ouvrais les fenêtres par temps d'orage. Une autre fois, je me suis déguisée en novice et j'ai disparu pendant quatre heures dans le parc...

Discipline mais grande ouverture d'esprit, conséquence de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Nous sortions du couvent pour aller au cours et, au pensionnat, nous pratiquions le tennis et l'équitation (la natation plus tard et modérément), nous montions des pièces de théâtre, faisons du chant et de la musique.

Sorties autorisées tous les week-ends du samedi midi au dimanche soir. Pour moi, ce ne fut pas toujours facile, mon père supprimant la sortie si je n'étais pas première de promotion. Ou alors mes parents étaient absents, Eva venait me chercher et

je m'ennuyais; plus tard, je pus inviter des amies et répondre aux invitations.

Pendant les grandes vacances, ma grand-mère rentra en Belgique dans sa famille avec Eva, qui faisait de même; et moi, je partageais des moments bienheureux avec mes cousins et cousines à la mer. Pendant les autres vacances, j'accompagnais mes parents aux sports d'hiver ou ailleurs ou, quand ils étaient en voyage, j'allais dans une filiale de notre pensionnat à Côme, ce que j'aimais aussi.

Pendant ces années-là, mes parents, pour raisons diplomatiques, résidèrent deux ans en Turquie, à Istanbul, et deux ans au Maroc, à Marrakech, où je les rejoignais en bateau aux vacances. C'était l'aventure et souvent aussi la solitude du voyage car je n'avais pas d'amies en Turquie; au Maroc, deux de mes condisciples étaient les filles du Glaoui⁶.

Ayant brûlé les étapes scolaires, je voulais prouver à mon père que je valais autant qu'un garçon qu'il regrettait n'avoir pas eu. Je passe mon premier bac à 16 ans, mon deuxième à 16 ans et demi, avec une dispense pour entrer à l'université. Comme je voulais sortir et me dévouer aux autres, (c'était ma période mystique, je croyais en Dieu et aimais l'atmosphère de la chapelle) je me suis occupée des enfants pauvres d'Orléans. Et mon projet fut de partir à l'étranger exercer la médecine tropicale. Hélas ! Mon père est formel, je ne peux entamer les études de médecine que je désirais tant. Dans notre famille, on ne s'amuse pas à ce genre de fantaisies, on était ingénieur ou rien du tout: *Tu n'es qu'une fille et tu dois tirer de toi le maximum*. Je n'avais pas le choix: j'entrai à la Sorbonne. Toujours révoltée mais aimant l'étude, et en particulier les maths, je passai mon examen d'entrée et fus admise en 1^{ère} candidature. Nous n'étions que deux étudiantes (pour 80 garçons) dans notre faculté et il fallut prouver que nous étions aussi des hommes. Ma liberté (et mon orgueil), ce fut de refuser de m'installer dans le bel appartement

du parc Monceau et de vivre comme les autres étudiants dans un kot propre mais assez minable de la rue Saint-Guillaume, mal chauffé et manquant de confort. Baptême étudiant, humiliation des deux filles (la seconde sombre dans une crise de larmes et refuse de continuer). Moi, je serrai les dents et allai jusqu'au bout en récurant au sidol et à genoux les rails du tram au boulevard Saint-Germain. L'hiver, j'allais étudier dans les bistros du boulevard Saint-Germain. Deux candis en un an, un travail dingue mais passionnant. A 19 ans, j'obtins une licence en mathématiques. Pour mon père, ce n'était qu'un commencement et, pour me montrer sa satisfaction, il m'offrit une croisière en Méditerranée. Mes parents voyageaient beaucoup.

Ils me laissaient libre de choisir mes amis, de lire, de discuter... sans clivage dans mes relations. J'avais un ami d'enfance, un fils de médecin; il venait à la maison avec tous mes copains et devint ministre communiste. Bien plus tard, juste avant la guerre, je devins chef d'entreprise⁷.»

C.W.: Tu fréquentais la Sorbonne au moment de la guerre d'Espagne?

«Ah, la guerre d'Espagne, je l'ai vécue intensément. Des copains y sont partis. Et moi, j'ai participé à des campagnes pour rassembler toutes sortes de trucs. Oui, je me suis fort emballée et ce fut à cette époque que me sont venues mes premières réflexions sur le fascisme et le nazisme. D'autant plus que j'avais de la famille en Espagne. Je suis un peu espagnole par la mère de mon père. Dans ma famille, mon oncle a été fusillé avec ma tante et leurs ouvriers près de Barcelone par les franquistes. Leur fille, épouse d'un éditeur de Madrid exécuté par les Franquistes, disparut avec son bébé dans les prisons de la Seguridad. Mon cousin échappa à la tuerie et fut plus tard conseiller juridique du gouvernement espagnol en exil. C'est vous dire un p'tit peu ... Nous avons créé un comité avec quelques étudiants pour essayer de voir ce que l'on pouvait faire.»

J.B.: Ce sont des références à votre formation politique?

«Je ne crois pas avoir de formation politique; je crois que j'ai des idées suffisamment neutres pour ne pas me fixer uniquement sur un parti ni en être l'idolâtre. Je veux toujours garder mon sens critique. En Espagne, j'oscillais plutôt pour les républicains, tout en restant critique et indépendante, bien sûr.»

J.B.: Y a-t-il eu, de par votre éducation, une influence religieuse?

«Non.»

J.B.: Avez-vous voyagé pendant votre jeunesse?

«J'ai toujours beaucoup voyagé. Dans mon pensionnat, il y avait une Marocaine, fille du pacha dont je viens de parler. C'est ainsi que je me suis retrouvée au Maroc dans une splendide maison où les femmes étaient voilées et restaient confinées dans leurs appartements. J'ai aussi des souvenirs de croisières, d'un magnifique voyage en Turquie car mon père était aussi Consul de Belgique à Istanbul. Je me souviens de ces femmes voilées et dont la couleur du voile indiquait la classe sociale. Avant la Seconde Guerre mondiale, j'allais souvent en Allemagne. Je faisais des affaires avec des firmes allemandes. J'avais de très bons amis allemands. Entre Cologne et Düsseldorf, à Wuppertal. C'était très industriel.»

J.B.: En pleine période d'ascension d'Hitler?

«Oui, oui, oui. Je ne posais pas de questions. Nous discussions affaires. J'avais des liens de sympathie avec certains. Je crois qu'un des directeurs devait être nazi. Celui avec lequel je traitais ne l'était pas. J'allais régulièrement en Allemagne, comme j'allais régulièrement en Angleterre pour mes affaires. Je n'étais pas leur confidente mais je ne me suis jamais sentie chez eux comme une

ennemie non plus. J'avais des amis en Allemagne mais nous n'avons jamais discuté de l'ascension d'Hitler. Je crois que c'était trop délicat. Ils venaient en retour chez moi pour leurs affaires. Ce ne sont pas des intimes. C'est une période de ma vie avec laquelle j'ai coupé tous les ponts après la guerre. Donc, je n'ai plus eu de nouvelles. J'avais changé d'adresse. Tout fut différent.»

J.B.: Dans quelle langue parliez-vous?

«En allemand. Mais aujourd'hui, je ne parle plus rien, ni allemand ni anglais ni espagnol.»

J.B.: Et le 10 mai 1940?

«J'étais rentrée en Belgique depuis 1938. J'habitais avec un officier de réserve et il est évident que nous avons vécu la soi-disant guerre de 1939 et ses mobilisations⁸. C'est sûr. Donc, le 10 mai 40, il fut mobilisé. Fait prisonnier, il parvient à s'échapper pendant sa déportation en Allemagne. Il est rentré à la maison mais n'a pas dû se cacher. Mon père, lui, avait un peu peur, se souvenant de son arrestation en 14-18 mais il n'a pas été inquiété. Et moi, je suis partie en exode avec mes parents dès que la Belgique fut envahie, soi-disant pour rejoindre la sœur de mon père en Espagne. Mais les frontières étaient fermées et on s'est arrêté du côté de Biarritz, à Mimizan, dans les Landes. Traverser la France était très difficile, des morts sur les routes, les réfugiés en pagaille, les stukas qui mitraillent. Heureusement, nous ne manquions pas d'argent et avons toujours trouvé de quoi nous loger et nous nourrir.

Je suis rentrée à Bruxelles pour les affaires; j'estimais qu'il le fallait. Joseph Regnier et moi, nous avons continué à travailler pour l'usine. Mais, dès la fin de l'été, nous avons été recrutés par la Résistance. Nous voulions d'abord et avant tout défendre nos libertés.»



Arch. famil.

*«mai 1940, mois des floraisons, mois des métamorphoses
mai qui fut sans nuage et juin poignardé
je n'oublierai jamais les lilas ni les roses
ni ceux que le printemps dans ses plis a gardés
je n'oublierai jamais cette illusion tragique
les cortèges, les cris, la foule et le soleil
les chars, les avions, le sifflement des bombes.
L'air qui tremble et les routes encombrées de cadavres»*

2. Jouer un peu avec la mort

«J'avais 23 ans. J'étais jeune et enthousiaste à l'idée de faire partie de la Résistance. J'étais fort perturbée par la guerre d'Espagne, l'Anschluss, les événements de Pologne et de Tchécoslovaquie et l'arrivée de Juifs fuyant l'Autriche et l'Allemagne. Je me suis engagée dans la lutte clandestine pour défendre et libérer mon pays, pour lutter pour la dignité et la liberté.»

J.B.: Comment entre-t-on en Résistance?

«A la fin de l'été 1940, nous avons été contactés par un officier d'un service anglais. Mais nous n'avons jamais su, pendant la guerre, à quel service nous appartenions. Ces choses se disent après la guerre. De plus, ma mère était la cousine du colonel Bastin⁹ qui est mort à Gross-Rosen¹⁰. C'est tout un ensemble.»

J.B.: C'est Joseph Regnier qui a été contacté?

«Non, un de nos amis, Verheye, directeur à la Société Générale, nous a contactés séparément. Il nous a demandé si nous voulions contribuer à l'action de la Résistance. Nous devons jouer un double rôle: participer, en apparence, à l'effort de guerre allemand et saboter, si possible.

Pour moi c'était un dilemme: suis-je capable d'assumer? Quelles sont mes motivations? Ce qui m'amena à réfléchir. Etant fille et nièce de deux condamnés à mort de 14-18, heureusement non exécutés, j'avais entendu parler de la Résistance à l'ennemi. Mes sentiments dominants étaient empreints de justice et de liberté. J'avais 23 ans. J'étais jeune et enthousiaste à l'idée de faire partie de la Résistance. Mais aussi, fort perturbée par la guerre d'Espagne, l'Anschluss, les événements de Pologne et de Tchécoslovaquie et l'arrivée de Juifs fuyant l'Autriche et l'Allemagne. La Résistance, c'était notre façon à nous de nous rebeller contre l'envahisseur et contre ses idées.

Notre ami nous a invités à regarder un film (ou des photos) sur les atrocités allemandes commises en Pologne en disant: voilà ce à quoi vous devez vous

attendre. On se dit toujours que ces trucs n'arrivent qu'aux autres. Pour moi, c'était inadmissible. Ces gens sont entrés chez nous; nous sommes occupés. Ce n'est pas possible de l'admettre. Plus de justice, plus de liberté. Donc, il faut se battre non contre les Allemands mais contre le régime nazi. Je me suis engagée dans la lutte clandestine pour défendre et libérer mon pays. Surtout pour lutter pour la dignité et la liberté contre le totalitarisme, contre le National Socialisme qui est la négation des principes et des règles sur lesquels se fonde la civilisation.

Quand on défend des idées, il faut mettre le paquet. Si c'est pour les défendre en paroles, cela ne sert pas à grand-chose. Si vous ne faites pas suivre vos paroles par des actes, ce n'est pas vraiment dynamique. Faire et ne pas seulement dire.

Nous avons attendu les ordres, accompli les missions qui nous furent confiées, à partir de mai 1941, par mon patron, Joseph Regnier¹¹. C'était très varié.

Du renseignement à l'émission. Déjà avant la guerre, j'adorais faire des émissions, c'était un hobby. Je recevais des cartes de tous les coins du monde. Mais j'ai dû arrêter car, avec leurs voitures, les Allemands les repéraient. J'ai tout détruit. Les émissions se faisaient à l'usine, chez Verlist, avec Charlie, l'opérateur parachute. On faisait du *piano*, c'était des appareils transportables. On commençait une émission dans une cave puis on partait ailleurs. On renvoyait les messages à Londres selon les possibilités.

De l'hébergement d'aviateurs et de parachutistes anglais, tombés pendant la campagne de 40 puis canadiens et américains, qu'on conduisait ensuite en France quand on avait reçu le message par radio, de Londres. La maison de Jette était grande; on pouvait les cacher.

Des récupérations des parachutages d'armes et de munitions, les nuits de clair de lune, balisant à la lampe de poche dans les champs de Sauvenière, à la fabrication d'engins explosifs pour des policiers

résistants de Jette.

J'appartenais au réseau Benoît 910¹² et à un réseau français. Je ne sais plus lequel; je ne pourrais vous le dire. Mon service m'avait adressé à un homme extraordinaire, un Belge habitant la Lorraine, catholique fervent, parti en Angleterre et parachuté ensuite pour intensifier les évasions vers l'Espagne: Pierre Bouriez, de son nom de guerre, Sabot (forme populaire du terme *sabotage*). C'était un homme libre dont l'amitié, le courage et l'honneur étaient les vertus. Il m'a beaucoup appris et fait connaître le maquis français et les gens des éditions de Minuit à Lyon; j'avais trouvé en lui un grand frère exigeant, efficace et rapide. Je l'ai revu en 1943 sous l'indicatif de Phoenix et il fut arrêté quelques jours plus tard à Toulouse, dénoncé par un couple belge dont le mari était baptisé *Adolf de Toulouse*.

Mais tout n'était guère réglé comme du papier à cigarettes. Il y avait des cloisonnements importants, indispensables pour se protéger les uns des autres. Le système s'est construit progressivement. Nous avions chacun une personne au-dessus de nous qui avait un faux nom. Moi, je ne sais plus qui c'était. J'ai même oublié mon nom... Je trouvais tous ces changements d'identité assez rigolos. Pour certaines missions, il fallait beaucoup bouger.

J'ai reçu mon premier ordre de mission¹³ qui m'amenait à jouer un rôle de femme de chambre dans un grand hôtel d'Anvers où logeait un officier supérieur de la *Kriegsmarine*.

J'avais un petit appareil photo et devait photographier un maximum de documents classés secrets. J'étais très angoissée, la peur me tenaillait, je devais lutter contre des tremblements, et pourtant j'ai fouillé la chambre de l'officier et ai pu photographier quelques documents.

Plus tard, j'ai fait aussi un peu de maquis pour m'éduquer aux armes. Je suis allée à l'entraînement à Chiny, dans la région de La Cuisine dans les Ardennes. C'est là que j'ai appris à lancer des

grenades, tirer à la mitraillette *Sten*, manipuler des explosifs ...»

J.B.: Etait-ce difficile de bouger à l'époque?

«Je me déplaçais en voiture au gazogène. Grâce à mon *Ausweis*¹⁴, je suis allée, par exemple avec Fernand Delroisse, dans la région de Saint-Omer, visiter un champ d'aviation de l'armée allemande (nous fabriquions des pièces pour avion dans notre usine en Belgique). C'est là que, pour la première fois, j'ai découvert ce qu'était un leurre car beaucoup d'avions alignés sur le bord de la piste étaient en bois. Je devais transmettre des renseignements sur des champs d'aviation factices, avec des avions en bois.

Avec un *Ausweis* et une identité changeante -on m'établissait mes papiers à Bruxelles-, je n'ai jamais été contrôlée; je n'ai jamais eu de problèmes. Mais j'ai été dénoncée.

Quand on est jeune, quand on a dans les 20 ans, la vie c'est un peu un théâtre. Vous jouez un rôle que vous n'auriez jamais l'occasion de jouer. Vous jouez une double vie: une vie au travail et une vie semi-clandestine. C'est très drôle. Vous jouez un peu avec la mort et vous le savez très bien. Notre pays était occupé et nos libertés bafouées. Et si vous défendez des idées de justice et de liberté, le jeu en vaut la chandelle.

Je logeais à Saint-Omer chez une dame qui hébergeait un colonel allemand. C'était intéressant car le soir, au souper, je le faisais parler... Il était, disait-il, *contre la guerre* et, s'il ne désertait pas, c'était uniquement parce que toute sa famille était restée en Allemagne. Il me montra la photo de son petit garçon... Emouvant mais je n'oubliais pas qu'il restait l'envahisseur.»

J.B.: Vous n'aviez pas peur?

«Si, j'ai toujours eu peur et je m'en suis accommodée. Quand j'en entends qui prétendent ne jamais avoir eu peur, cela me sidère. J'ai toujours eu peur. Mais en même temps, vous vous dites: ça ne

peut arriver qu'aux autres.»

J.B.: C'est la provocation de la peur?

«Je ne sais pas. Je n'ai jamais analysé la chose sous cet angle-là mais j'avoue que j'ai toujours eu peur. Elle ne m'empêchait pas de recommencer. C'est peut-être un jeu un peu mortifère. Je n'étais pas contre les Allemands en eux-mêmes, mais contre le National Socialisme. C'eût été un autre régime fasciste, c'était la même chose. En Espagne ou en Italie, je me serais engagée de la même façon. C'est certain. C'est certain.»

J.B.: Et Joseph Regnier?

«Je suppose que, pour lui, les devoirs d'honneur d'officier de réserve...»

J.B.: Il avait peur?

«Je n'en sais rien. On n'avait pas beaucoup le temps d'en parler entre nos deux vies...»

J.B.: Qu'est-ce qui fait qu'un homme, qu'une femme s'engage?

«Parce que vous avez un idéal, tout simplement. Il ne faut pas chercher plus loin. Je n'aime pas beaucoup parler de moi. C'est le hasard qui fait qu'on vous a confié des missions que vous avez fait réussir...»

J.B.: Y a-t-il des situations où vous vous êtes dit: «J'ai échappé»?

«Oui.»

J.B.: Un moment où vous vous êtes dit: «Maintenant j'en ai assez de résister»?

«Non, c'est la rage. Le défi. Et peut-être aussi l'utopie. L'utopie de pouvoir changer la société. Rêve de jeune. Pour changer une société, il faut donner de soi. J'ai fait ce que j'ai pu.

Je me souviens d'un parachutiste que j'ai caché et qui avait la jambe fracturée. On a dû l'opérer sur la table de la cuisine. Pas joli. Et ces parachutistes, il fallait non seulement les cacher mais aussi les

nourrir. Il fallait aussi parfois leur *fermer la gueule* tellement certains étaient peu discrets. C'est ainsi qu'une amie a été arrêtée parce que les Anglais qu'elle cachait chez elle, avaient demandé d'aller au champ de courses et avaient été repérés. Certains ne se rendaient pas compte du réel danger que nous courions pour eux.



Nina ne figure pas sur cette photo. Il s'agit d'un cliché qui lui a été remis après la guerre de la part d'une Résistante, décédée au camp (marquée d'une croix) et de trois Anglais qu'elle hébergeait. Elle les avait emmenés aux courses à Boitsfort. La photo a été prise par un membre du service qui l'a exclue sans tarder mais elle s'est fait arrêter avec un Anglais et sept autres personnes. Aucune mention n'est faite dans son carnet de la seconde femme présente qu'elle n'a d'ailleurs pas numérotée... Arch. famil.

J'avais toujours avec moi, dans mes déplacements, du faux sucre et des bas de soie afin de faire croire que je faisais non pas de la Résistance mais du marché noir. J'ai été une fois arrêtée à Limoges, en garde à vue pendant 24 heures mais heureusement relâchée grâce au marché noir. A Saint-Claude, accompagnée d'un Anglais, j'attendais le passeur afin de traverser la ligne de démarcation et, brusquement, une patrouille allemande arrive. Je me retourne alors sur l'Anglais et l'embrasse à pleine bouche. Les Allemands nous balayent de

leur lampe de poche, s'esclaffent et disparaissent dans la nuit. Ouf ! Je l'ai échappé belle.

Le pire pour moi a été la fois où, conduisant un groupe de jeunes Juifs, les Allemands sont arrivés dans le restaurant où nous mangions alors que j'étais aux toilettes. J'ai pu m'échapper par la porte arrière mais j'ai aujourd'hui le sentiment que ces Juifs qui furent arrêtés, se sont sentis trahis par moi alors que je n'y étais pour rien.»

J.B.: Quel est votre regard sur ceux qui ne s'engageaient pas, comme Hergé par exemple?

«C'est tellement vague, tout son truc. Vous savez, les collaborateurs culturels ont une très grande responsabilité; plus à mon avis que les collaborateurs économiques. Vous me direz que les collaborateurs économiques ont aidé à l'effort de guerre. Mais les collaborateurs culturels ont eu un impact sur les esprits, sur la façon de voir les choses, de minimiser, de présenter tout et n'importe quoi. Pour moi, ils étaient parmi les plus dangereux. La désinformation... Tout ce que nous vivons tous les jours. Quant aux caricatures de Juifs par Hergé, il s'en est suivi une forme de satire. Je ne crois pas que ces dessins puissent être appelés de la collaboration. Je n'en sais rien. Mais sa présence dans *Le Soir*, bien. C'est un label. Pour ma part, j'ai eu un avantage pendant la guerre.

Assez fortuitement. De par mes pérégrinations, j'ai été en contact avec les écrivains des éditions de Minuit à Lyon: Aragon, Eluard, Malraux et leurs poèmes clandestins. Ils étaient aussi utopistes que moi. Cette action en Résistance donnait des moments de bonheur. Réaliser quelque chose non contre quelqu'un mais pour construire un avenir meilleur. Dans la dignité de l'homme, la fraternité, la justice. Pour y arriver, il fallait bien s'opposer *aux autres*. Encore que je suis contre la notion du Bien et du Mal. Quand j'entends Bush parler du Bien et du Mal, ce n'est jamais tout à fait bien ni tout à fait mal.»

J.B.: Votre père savait-il que vous étiez dans la Résistance?

«Nous n'en avons jamais parlé. Et je ne crois pas en avoir parlé à quiconque. J'avais surtout des connaissances dans les affaires. Je travaillais beaucoup pendant la guerre, nous avions une usine; j'avais des relations au tennis, au bridge ... mais je ne courais pas les salons de thé. Nous travaillions pour la *Luftgau Kommando* (le commandement des voies aériennes). On plaçait des tubes dans les halls, dans les usines. Quand on les plaçait, il y avait toujours des fuites, toujours des problèmes et il fallait (...) renvoyer des techniciens sur place. Nous avions toujours évidemment avec nous un petit appareil photo reçu de Londres.

Je suis allée avec un copain résistant dans une usine d'essence synthétique de Gelsenkirchen (dans la Ruhr) en 1942, pour photographier les installations souterraines. Il avait l'*Ausweis*, moi, j'avais l'appareil photo. Tout s'est bien passé; ils nous ont reconduits à la gare. Mais même si c'étaient des «amis» allemands, je m'en méfiais et je faisais attention. Il m'est d'ailleurs arrivé des choses marrantes quand je transportais, dans mes petites valises, des armes et des documents. Par exemple, de rencontrer dans le train un officier allemand très galant qui me portait mes valises. J'avais les j'tons. Il y avait de la courtoisie chez ces Germains.»

J.B.: Saviez-vous que des personnes comme vous étaient vite prises?

«Non, non. Chaque mois de plus était un mois gagné. J'étais au courant d'arrestations mais j'ignorais à quel service ils appartenaient. Moi, j'appartenais aux groupes Benoît et Tegal. Et puis, un service en France dont je ne me souviens plus du nom. Phénix? Il y a des choses que j'oublie. J'ignore si c'est volontaire ou non...»

3. Il y a le dedans et le dehors

«Je me suis dit que j'avais 26 ans, que j'avais une bonne santé et que j'étais sportive. Je me suis dit, ils ne m'auront pas. Il y a un moment où le mal vous anesthésie. C'est tellement fort que vous ne sentez plus rien. On ne pense à rien. On ne peut plus penser.»

J.B.: Quand avez-vous été arrêtée?

«J'ai été arrêtée une première fois en 42 à Angoulême. J'avais toujours la précaution de transporter des bas de soie que des Anglais m'avaient donnés. J'en avais avec moi 6 à 7 paires et ce succédané de sucre, de la saccharine. Je faisais du marché noir. J'ai été arrêtée. On m'a dit: *Ouvrez votre valise*. Je n'avais plus rien puisque je revenais. Je rentrais de Toulouse. Je leur dis: «vous n'allez pas me faire d'ennuis pour ça; je dois gagner ma vie.» Ils n'ont pas répondu mais m'ont mis du bon côté, et je n'ai pas eu de problème: garde à vue de 24 heures – confusion – relâchement.

Mais, en avril 43, j'ai été arrêtée à la maison, à Bruxelles, avec Jos et d'autres officiers – surprise. Bizarrement, moi je suis restée, d'abord, 48h au cachot, rue Traversière et pas en prison. Je dépendais de la police militaire. J'ai eu un interrogatoire d'identité. On me demandait si je connaissais des personnes que je ne connaissais évidemment pas, de toute façon. Après 48h, ils m'ont libérée. Je me suis dit: *Ça, ça ne va pas; c'est un piège*. J'étais sous surveillance.

Je devais me présenter tous les lundis à la *GFP*¹⁵; un de leurs officiers venait chez moi ouvrir le courrier et prendre le téléphone. A ce moment-là, pourtant, nous avions à l'usine un ingénieur juif qui n'a jamais été inquiété. Et nous avions à peu près 15 jeunes Juifs qui venaient de Hollande. C'était un dépannage de ligne à ligne. Nous les prenions en attendant qu'on vienne les chercher pour les emmener ailleurs.

Entre-temps, je reçois un message de Londres me disant que mes missions étaient terminées, que j'étais brûlée et qu'on allait s'occuper de moi.

Je suis mise en veilleuse et devais attendre une éventuelle évacuation. Le temps passe et, le 13 septembre, je reçois l'ordre de me présenter dans un bodega à Bruxelles, à 10h du matin. Je m'en souviens, c'était un lundi. Je devrais partir. Je ne savais pas où. En Angleterre...? C'était fini pour moi, j'étais surveillée et il fallait m'évacuer car d'autres étaient susceptibles de venir vers moi. Je les mettrais en danger. J'ai pris contact avec celui qui m'avait téléphoné. Il me dit: *Vous ne me connaissez pas. Je serai habillé comme ça et je vous attends là.* Je lui ai répondu: *Ça va très bien.* Comme chaque lundi, je me présente à 8h30 du matin à la GFP; j'étais tranquille pour toute une semaine. Et j'arrive. Je ne suis plus jamais sortie de la GFP. J'ai été arrêtée définitivement le lundi 13 septembre 1943 au moment où je me présentais au contrôle.

J'avais été dénoncée par un officier qui habitait non loin de chez moi; un officier belge, d'ailleurs, et son amie avec qui j'avais collaboré incidemment dans un mouvement de Résistance. Il m'avait demandé de l'aide, un jour, pour le dépanner; je ne sais plus pourquoi. Il arrivait qu'on prenne du courrier pour un autre et on se faisait reconnaître. Il avait dû dessiner un plan où je devais aller chercher du courrier. Malheureusement, je lui avais donné du papier à firme pour dessiner le plan. Et il m'a dénoncée lors d'un interrogatoire. Pas un interrogatoire appuyé, un simple interrogatoire, mais il portait le papier sur lui. De suite, je fus confrontée aux menaces, aux coups, à la torture, aux affres de conscience, seule, avec ma force et ma faiblesse intime, devant des êtres dont le but était de briser ma volonté par la douleur. Interrogée, j'ai inventé les pires choses. Bien sûr, on m'a montré le papier et j'ai répondu qu'on me l'avait sûrement volé. J'avais un certain culot. Et puis mes problèmes ont commencé.» *(Silence... Nina est très agitée sur sa chaise)*



Les photos de deux de mes «Soigneurs» de la Gebeime Feldpolizei m'ont été remises par le Conseil de guerre où j'avais été convoquée pour les reconnaître, début 1946, alors qu'ils voulaient se présenter comme prisonniers de guerre. Ils ont été exécutés en son temps. Arch. famil.

J.B.: Comment vous a-t-on interrogée? En vous battant?

«Oui. *(Silence)* Je n'aime pas beaucoup parler de ces choses-là. La torture, c'est quelque chose que vous portez en vous. Ce n'est pas à étaler. *(Nina cache son émoi derrière un sourire de plus en plus crispé)*. Le tout est de tenir. Je n'aime pas en parler. Après une première journée de cauchemar, rompue et cagoulée, c'est l'arrivée à la prison de Saint-Gilles, l'enfermement en cellule, seule avec une impression de solitude insupportable.

Lorsque j'ai été arrêtée, j'ai tout d'abord été interrogée par un charmant officier – professeur à l'Université de Hambourg dans la vie civile – qui m'a simplement dit qu'il faisait son boulot. Pas de coups mais des menaces.

Oui, j'ai été secouée, insultée, frappée, brûlée, les ongles des orteils arrachés... je ne puis supporter depuis lors qu'on me touche les pieds et pourtant au bout d'un certain temps j'avais l'impression d'être anesthésiée. Je jouais l'imbécile, celle qui ne comprend rien; et je cachais le fait que je parlais et comprenais l'allemand. Cela m'a sauvée sans doute car je pouvais prévoir ce qu'ils allaient dire ou faire. Bien souvent, on se fait face avec des

paroles sans poids, avec ce que l'on ne dit pas et ce que l'autre ne croit pas.

Le langage n'est-il pas un moyen d'investigation? Des possibilités d'un passage à l'acte? Quant aux mots, ce sont des funambules. Ils peuvent vibrer comme les cordes sensibles de la voix. Ils peuvent créer le désespoir et la haine car, comme le dit Talleyrand, la parole a été donnée aux hommes pour déguiser leur pensée et la réalité qui les gênent.

Très dur aussi la solitude de la cellule, le froid, la crasse; je portais les mêmes vêtements depuis le début.»

J.B.: Comment des hommes peuvent-ils traiter ainsi une femme?

«Vous savez, c'est très subtil. Ce n'est pas l'interrogateur qui porte la main sur vous. Ce sont les autres. Mais il y a le jeu du chat et de la souris. De la personne qui ne veut pas dire ce que l'autre attend qu'elle dise. Il y a une certaine connaissance qui se lie entre les deux. Une connaissance de subtilité d'esprit de l'un et l'autre autour des mêmes secrets, que l'un cherche à connaître, l'autre à sauvegarder. Devant les preuves, les versions ne tiennent pas. Je suis descendue au cachot et très vite quelqu'un gratte à ma porte et m'interroge. Je ne réponds qu'à demi-mots craignant qu'il s'agisse d'un mouton (traître).

- Vous êtes là depuis longtemps / Non.

- Vous avez été battue? / Oui.

- Qu'est-ce que vous avez fait? / Oh, moi, rien. Je ne sais pas pourquoi je suis là.

- Oui, enfin, tout le monde dit ça. / C'était une voix masculine.

- Ecoutez, ne parlez jamais parce que si vous parlez, c'est pire. Je voudrais que vous me voyiez. / C'est quoi ça?

Il se fait qu'on ouvre les cachots. La porte s'ouvre brusquement sur un spectacle horrible, un homme, le visage tuméfié, un œil sortant de l'orbite et soutenu par deux gardes, passe dans le couloir.

Je vomis.... Quand je vous parle, je le vois. Je me suis dit: il a raison.

Ce qu'il faut faire, c'est arriver à faire passer le sentiment de responsabilité au-dessus du sentiment de conservation. Si vous parlez, vous en découvrez d'autres et vous ne vous sauvez pas pour ça. Maintenant, j'excuse ceux qui ont parlé et qui n'ont pas pu tenir parce que vous ne savez pas comment vous allez réagir. Est-ce que vous avez une force nerveuse qui vous permet de tenir sous la torture? Est-ce que vous avez une force nerveuse qui vous permet de ne pas vous laisser prendre au piège par les questions classiques de ces gens? Est-ce que vous n'allez pas vous laisser aller à un moment où vous vous trouvez coupée du monde? Vous êtes coupée du monde. Il y a le dedans et le dehors. Une fois que vous êtes-là, c'est comme ça. C'est plus pareil. Le monde a changé de face. Donc, il faut se dire qu'on est responsable de la vie des autres plus que de sa propre conservation. Il faut y arriver.»

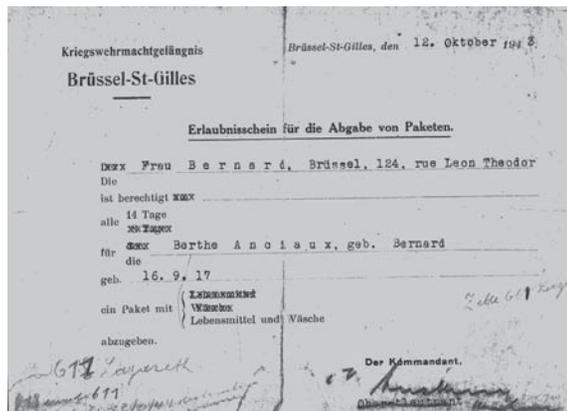
J.B.: C'est vite dit. Vous connaissiez vos limites avant?

«J'ai compris que des gens se suicidaient parce que c'est plus facile. Au camp aussi, d'ailleurs, c'est plus facile. Mais non, non. Je me suis dit que j'avais une bonne santé. Que j'étais sportive. Je me suis dit, ils ne m'auront pas. Il y a un moment où le mal vous anesthésie. C'est tellement fort que vous ne sentez plus rien. On ne pense à rien. On ne peut plus penser. J'avais trouvé une technique que je n'ai jamais pu reproduire après, je m'évanouissais. Rien qu'une fraction de seconde. Ce sont des réactions intérieures que vous découvrez comme ça. Je ne connaissais pas l'allemand (...) et ils devaient tout traduire. Ça prenait déjà du temps.

Vous êtes responsables de la vie des autres; vous ne pouvez pas entamer la vie des autres pour sauver la vôtre. Ça ne va pas. Mais je ne condamne pas ceux qui ont parlé sous la torture. Je jette la

Pierre à ceux qui ont parlé sans être torturés. C'est de la lâcheté. Une fois que vous êtes torturé, vous avez une force intérieure.

Ça a duré trois semaines; tous les deux jours. Le départ en voiture de la prison vers la rue Traversière, toujours cagoulée, avec la peur au ventre des interrogatoires.



Autorisation à la maman de Berthe Bernard (Nina) de reprendre, tous les 14 jours, un paquet de linge à laver, à la prison de Saint-Gilles. Arch. famil.

Pour que vous n'ayez pas à manger, on vient vous chercher le matin avant le repas de la prison¹⁶. Et le soir, quand vous rentrez à la prison, le repas est passé. Tout était bien calculé. Ce n'était pas du hasard. Ils se reposent et puis on recommence.

Le soir, la prison s'anime; le monde emmuré s'agite. On crie, on échange, on communique par les tuyauteries malgré les interdits et les punitions. Et puis progressivement l'agitation cesse. Il fait froid, sombre, il fait soif et faim. Et demain?

Dans ma cellule froide et blême, où le soleil, à peine né contre les murs vient se faner, je cherche refuge en moi-même. Je me souviens d'autres automnes en leur transparence dorée, je me souviens de la caresse du vent sur mon front. Je dois prendre ma revanche par l'humour et la dérision, me fortifier par mon mépris et lorsque se lèvera

le jour qui va décider de mon sort, je veux rester authentique au coude à coude avec la mort.

Au bout de trois semaines, surprise. Les interrogatoires musclés cessent; je suis transférée à l'infirmerie, je dispose d'un lit, d'une grande fenêtre grillagée, j'ai droit à une douche, à des médicaments et je reçois le seul colis de toute ma captivité: des vêtements chauds, du linge, une brosse à dents. J'ai appris à mon retour que mes vêtements lacérés et raidis par le sang avaient été «délicatement» renvoyés à mes parents avec comme mention «partie pour une destination inconnue.»

Ils sont revenus m'interroger, plusieurs fois, à la prison mais là, il n'y avait pas de sévices. Dans un parloir. Il y avait des coups mais pas de sévices.»

J.B.: Comment s'est passé la déportation?

«Quelque temps après, *plus présentable* je comparais, avec sept personnes inconnues de moi au tribunal de la *Luftwaffe*, siégeant au Palace¹⁷ où l'on nous condamne à mort et nous annonce que nos biens vont être confisqués !

J'ai été condamnée à mort *Nacht und Nebel*(NN) pour avoir hébergé des aviateurs alliés mais je n'ai jamais été interrogée pour ça. J'étais avec des Français du Nord mais je n'en connaissais aucun. Un semblant de séance avec un président de séance, confiscation des biens etc. Au revoir, partez. La première affaire dans laquelle j'étais impliquée était donc terminée. Que va-t-il se passer?

Toujours à l'infirmerie, on m'adjoint pour quelques jours une compagne charmante, un mouton, chargée de me mettre en confiance. La tentative rate car l'artifice était grossier et je rentre dans ma solitude très relative car des voisins de cellule sont arrivés dans le même couloir et le *téléphone* intérieur (les tuyauteries) est très actif: le recteur de l'UCL, Monseigneur Van Wayenberg, et le groupe des colonels de la Légion belge, dont le colonel Bastin, un cousin de ma mère, qui, comme ses amis, devait mourir à Gros-Rosen.»

4. J'ai appris à aimer la lune

«Dans ma cellule froide et blême, où le soleil, à peine né, contre les murs vient se faner, je cherche refuge en moi-même. Je me souviens d'autres automnes en leur transparence dorée. Et lorsque se lèvera le jour qui va décider de mon sort, je veux rester authentique au coude à coude avec la mort.»

«J'ai appris aussi à aimer la lune qui m'était devenue familière. J'ai suivi ses phases, je les ai attendues et je l'ai souvent saluée en amie, engageant avec elle de longs dialogues muets.

Ce séjour à l'infirmerie, seule, dans un calme relatif m'a permis de réfléchir profondément sur les questions que la mort pose; à la signification du monde; à faire le point pour savoir où j'en étais, avec la peur, avec moi-même, avec mon destin et d'essayer de découvrir un autre sens à la vie.

Plus rien ne se passe, je suis renvoyée dans la prison en cellule de quatre, toutes condamnées à mort; perturbée de perdre ma solitude, même en étant bien accueillie par les trois autres. Très dur d'accomplir des gestes ayant autour de soi des présences et des regards; très humiliant de devoir s'acquitter de ses besoins vitaux, devant d'autres; très déroutant la remise des vêtements chaque soir et la lumière éblouissante toute la nuit (pour éviter, paraît-il, les tentations d'évasion) !

Les bruits de départ pour l'Allemagne se précisent, les portes claquent, on entend des adieux et, le 12 février 44, c'est mon tour. Monter dans un train, menottes aux poings, enchaînée à une compagne, comme une criminelle, voir la vie extérieure, les maisons, le trafic; déchirement de passer la frontière vers l'Allemagne et l'arrivée à la forteresse d'Essen¹⁸.

Essen ! La *Kasbah*, grande cellule pour douze prisonnières. Les châlits superposés, les tabourets, la grande table sur laquelle s'entassaient les aiguilles à mettre en paquets !

Et très vite, les bombardements alliés, les vitres qui volent en éclats, les lamentations, les cris,

les gravats dans la nourriture. Parlant l'allemand je me suis glissée dans la délégation réclamant une nourriture convenable: il y avait tellement de bombardements qu'on retrouvait des éclats de verre dans la nourriture. Résultat: deux jours après, nous, les «révoltées», étions embarquées pour Meysun, un camp disciplinaire en Westphalie. J'en ai vu quelques-unes là...

Hiver 1944, il y fait froid, très froid, l'uniforme est en toile et notre travail *réchauffant* consiste à transporter du purin dans les champs. «Pompons la merde, pompons la gaiement !»

Quelques jours seulement et je retourne à Essen, où je dois comparaître comme témoin au tribunal. Pourquoi? Je ne connaissais aucune des personnes qui allaient être condamnées, mais je fus frappée par l'attitude d'un prisonnier (magistrat belge) demandant au tribunal de pouvoir aller se battre contre les Russes, pour éviter sa condamnation ! L'indignité se retrouve partout !

C'est alors le grand bombardement d'Essen (mars 44,) le sifflement incessant des bombes, les explosions, les cris, le feu, la panique, les gardiens descendus aux abris, un copain qui tente de se trancher les veines, d'autres qui s'évanouissent et les autres projetant la table contre la porte, croyant pouvoir l'enfoncer. Puis le cauchemar prend fin, les geôliers ouvrent; l'aile qui abritait les hommes est éventrée, partout des morts, des blessés. Le lendemain, accompagnée de deux officiers de la GFP, je quitte Essen en train.

Je suis, paraît-il, transférée à Berlin pour mon jugement. Cette fois, pour les choses pour lesquelles j'avais été interrogée. Je me réjouis de traverser des villes détruites, des alertes, des retards du train, des dégâts, qui, soulignent mes accompagnateurs, s'étendent longuement sur les raids *criminels* des Alliés visant les populations civiles.

Arrivée ! Prison de Moabit ! Interrogatoire d'identité, photos, empreintes et je m'entends dire qu'étant donné le contenu de mon dossier, je serai certainement condamnée à mort et exécutée sans

retard, c'est pourquoi on me proposait la visite de l'aumônier, ce que je refusai. Au secret, cellule sinistre, menottes et chevilles entravées, dégagée 2 fois par jour pour la nourriture et les besoins de nécessité, des réflecteurs en permanence...

Je ne suis pas partie avec les autres condamnées à mort, comme la maman de Raymond Itterbeek, qui sont allées à Cottbus. Le temps passe, long et court, interminable dans le présent, sans consistance pour le passé. Puis, le Tribunal du peuple, *Volksgerichtshof*, fut suspendu à cause des bombardements et je suis revenue à Essen.

De là, avec mes copines, nous sommes parties, le 23 mars, pour Kreuzburg¹⁹, à 30 km de Cracovie. Après des arrêts dans diverses prisons, nous voilà en Silésie. Une prison de prisonnières politiques belges et françaises du Nord qui ont récuré, désinfecté et rendu habitable ce taudis grouillant de punaises et puant l'urine.; le bonheur. Quatre en cellule – uniforme – train-train journalier, douche tous les 15 jours, c'est presque une oasis, même en apprenant que nous étions des prisonnières dangereuses étiquetées sous le vocable de NN ne pouvant avoir aucun contact avec le monde extérieur, ne pouvant correspondre ni recevoir de visites ni de colis. Que nous étions sous l'application du droit pénal allemand, pour actes délictueux (sabotage, menées communistes, détention d'armes, espionnage, aide apportée aux forces alliées, etc.), *Nacht und Nebel*, Nuit et Brouillard, *nomen nescis* - j'ignore le nom - cycle de l'anonymat, constat d'absence d'identité. Décret décidé par Hitler lui-même le 7 décembre 1941. Ce décret est d'ailleurs unique dans l'histoire contemporaine, puisqu'il décidait ainsi la disparition, sans laisser de traces, après l'arrestation, la condamnation, le lieu d'accomplissement de la peine et éventuellement le lieu d'exécution. Tout devait être couvert par le secret absolu. Le *Volksgerichtshof* et les tribunaux spéciaux appliquaient automatiquement ce décret et à ce propos, il faut signaler la complicité des juges et greffiers des tri-

bunaux allemands, ayant fait allégeance à Hitler et dont les sentences qu'ils rendront dans les procès NN, défieront toutes les règles de la justice et du droit international.

Les vingt plus jeunes femmes (dont je suis) sont désignées pour le travail forcé dans un grand domaine nazi, à quelques kilomètres de la prison. Nous sommes en mai 1944: c'est de l'aube à la nuit que nous peinons sur des hectares d'asperges et de fraisiers. C'est dur, très dur pour des gens affaiblis, dans le froid du soir et du petit matin. Nous dormons sur la paille, avec des surveillantes, le plus souvent ivres et jouant dangereusement du revolver. Mais, le fait de travailler dehors nous donne des envies d'évasion; les idées les plus folles nous viennent, comme celle de rejoindre les partisans polonais dans les forêts proches. Hasard ou délation?

Un *Polizei* vient nous faire un discours attirant notre attention sur les conséquences d'éventuelles évasions qui entraîneraient des repréailles et des exécutions parmi celles restées à la prison. Adieu le rêve et l'aventure ! Suite à un malaise cardiaque, je suis ramenée à la prison et affectée au nettoyage des plumes d'eiders destinées aux duvets des aviateurs; travail dur bien qu'assis; terriblement polluant par la fine poussière qui s'en dégage. C'est alors qu'ayant des problèmes respiratoires aigus, je rentre en cellule où je deviens «brodeuse» (moi qui ne sais pas coudre), accoucheuse à 3 reprises pour des bébés nés en prison: heureusement deux des mamans s'y connaissaient un peu ! Je travaille dans le jardin, je garde les bébés, l'été passe. La vie est loin, très loin; seules comptent les petites réalités quotidiennes, l'humour, l'espoir toujours renouvelé.

Des rumeurs circulent, on entend parfois le canon, mais les nouvelles de la vie extérieure n'arrivent que par bribes, remâchées et déformées.»

Remue-ménage, un groupe puis un autre partent pour une autre prison, où? Une de nos compagnes anversoises est décapitée à Katowice. Je pense à

cette poésie de P. J. Toulet: *dans Arles où sont les Alicamps, quand l'ombre est rouge sous les roses et clair le temps, prends garde à la douceur des choses. Lorsque tu sens battre, sans cause, ton cœur trop lourd et que se taisent les colombes, parle tout bas si c'est d'amour, au bord des tombes.*

*«Je laisse mon regard errer sur l'horizon,
le retour tant espéré quand viendra-t-il?
L'oiseau prend son essor pour regagner son nid
et le renard mourant se tourne vers son gîte.
Ainsi j'arrive à la fin...rien de plus ne peut être dit.»*

Puis, on est venu me chercher, on m'a rendu mes vêtements et on m'a dit que le *Volksgesichtshof* était transféré en Bavière. Je me suis habillée, j'ai pris ma valise et suis restée dans le hall de la prison. C'est le cœur serré que je quitte mon uniforme et récupère valise et vêtements. J'embrasse mes bébés, dont un seul reviendra, et fais mes adieux aux copines. Deux heures plus tard, l'*Oberseherin* est revenue m'annoncer que le *Volksgesichtshof* était supprimé et que je rentrais en cellule. C'était l'automne 44. On entendait déjà le canon des Russes. Abasourdie, ravie, mais méfiante, je reprends la vie quotidienne, mais les tirs du canon se rapprochent, les gardiennes sont nerveuses et, le 20 novembre, arrive l'ordre d'évacuation de la prison. Horreur !

Jusque-là, ceux qui nous accompagnaient appartenaient au *Volksturm*, des militaires, mais là, c'était la *Gestapo*. Nous sommes embarquées dans un train pour un long voyage vers une destination inconnue, habitées à la fois par la peur et par l'espoir ! Certaines étaient très excitées et disaient: *On va nous libérer...* mais moi, j'étais de celles qui attendaient.

Il faut faire une nette différence entre la vie en prison et la vie dans un camp. En prison, vous gardez



Photo de la ville de Fürstenberg, datant de 1939, avec vue sur le lac au nord du Schwedtsee.

Derrière le lac, le camp de concentration pour femmes de Ravensbrück, établi dans les premiers mois de l'année 1939.

La copie provient des collections du Mémorial de Ravensbrück/Fondation des lieux mémoriels de Brandenburg, Sign.: Fo II/D 1, photo: 97/811.

votre personnalité. Vous avez, quand même, les problèmes de la promiscuité, de la discipline, du travail, mais vous êtes encore vous-même. Vous avez la faculté de penser, d'entretenir des conversations, de parler culture, de parler art, philosophie, si vous rencontrez des interlocuteurs. C'est une vie cloîtrée. C'est une vie comme ça. Mais le camp. Ça, ça a été l'horreur. Démentiel. Dante n'a jamais inventé pareille chose.

*Quai de gare, chiens enragés, SS qui hurlent, colonnes de
dos courbés qui descendent du train et avancent dans la nuit.
Tristes lumières qui balayent des corps décharnés...*

Effrayant. Nous sommes entrées en courant, dans ce camp gardé par des miradors. Nous avons rencontré des colonnes déguenillées? On s'est demandé ce que c'était. Des femmes? Sans savoir que dans quelques heures on serait exactement dans le même état. C'est l'arrivée dans un enfer que Dante n'aurait pu imaginer.»

*il faudra que je me souvienne plus tard de cet horrible camp
froidement, gravement, sans haine, mais avec lucidité pourtant
de ce triste et laid paysage, du vol incessant des corbeaux
des longs blocs sur ces marécages froids et noirs comme des tombeaux
de ces femmes emmitouflées de vieux papiers et de chiffons
de ces pauvres jambes gelées qui dansent dans l'appel trop long
des batailles à coups de louche, à coup de seau, à coup de poing
de la crispation des bouches quand la soupe n'arrive point
de ces « coupables » que l'on plonge dans l'eau vaseuse des baquets
de ces membres jaunis que rongent de larges ulcères en plaque.
de ces toux à perdre haleine, de ces regards désespérés
tournés vers la terre lointaine
il faudra que je m'en souvienne*

Frauenkonzentrationslager Ravensbrück



Mémorial de Ravensbrück / Fondation des lieux de mémoire rue des Nations/16798.
Fürstenberg/H./ www.ravensbrueck.de.

5. Ravensbrück, de longs blocs sur des marécages froids et noirs comme des tombeaux.

Le camp: *bidonville de l'humiliation, du sordide, de l'iniquité*

C'est aux abords de l'ancien centre de cure mecklembourgeois de Fürstenberg, cadre merveilleux de forêts et de lacs, à la fois isolé mais facilement accessible, dans le village prussien de Ravensbrück, qu'Hitler, lui-même, fait construire, en janvier 1939, le seul grand camp de concentration sur le territoire allemand des-

tiné à la « détention préventive » des femmes. Ce sont des prisonniers de Sachsenhausen qui commencent à construire le camp de femmes et, à l'écart, un petit camp pour hommes.

De huit à neuf cents prisonnières arrivent le 18 mai 1939, du camp de Lichtenburg, près de Pretin sur l'Elbe; 40% de Témoins de Jéhovah, des « asociales » en internement préventif, des criminelles, des prisonnières politiques et quelques Juives. Les déportations politiques et raciales commencent à la fin mai par des Polonaises et des Tziganes autrichiennes suivies, dès l'extension du III^{ème} Reich, de déportées des pays occupés et d'une masse considérable de prisonnières de guerre russes: de la vieille paysanne aux filles de l'Armée rouge en passant par les médecins, les professeurs jusqu'aux délinquantes des villes. En janvier 1945, la liquidation d'Auschwitz et l'avancée des forces soviétiques font arriver les déportées juives.

Entre 1939 et 1945, 123.000 femmes, hommes et enfants y furent enregistrés, en provenance de vingt pays européens. 20.000 hommes dans le « petit camp » et un millier de très jeunes Allemandes dans le *Jugendschutzlager Uckermark* ou camp d'éducation pour jeunes mais dont l'orientation va changer.

A partir d'avril 1945, quelque 7.500 déportées, essentiellement des pays occidentaux, sont libérées grâce au Comte Bernadotte de Suède et la Croix-Rouge Internationale. La colonne de camions fut en partie bombardée avant d'atteindre la baie de Lübeck vers la Suède d'où les survivantes seront rapatriées.

Les SS font évacuer toutes les archives du camp et les machines des ateliers, puis entraînent dans les marches de la mort en direction du Nord-Ouest, les dizaines de milliers de femmes du camp.

Un camp de 2.000 détenus grabataires et agonisants, coupés d'eau et électricité, est « libéré » le 30 avril 1945 par les troupes soviétiques.

L'administration

En six ans, Ravensbrück s'était transformé en un complexe concentrationnaire de femmes, d'hommes, d'enfants et de jeunes, entouré de camps satellites au service de l'industrie engagée dans l'économie de guerre allemande.

Comme tous les camps de concentration, Ravensbrück est administré par la SS exclusivement et hiérarchisé à l'extrême: la *Kommandantur* (*Lagerkommandant*-commandant du camp et *Schutzhaftlagerführer*-commandant adjoint), la *Gestapo*²⁰ - le bureau politique - , l'*Arbeitszats* - le bureau de mise au travail - et le service médical. Les *Aufseherinnen*, les gardiennes SS ou forces auxiliaires féminines sont soumises à l'*Oberaufseherin* et responsables d'environ vingt-cinq détenues sur lesquelles elles exercent tous les droits. Pratiquement, la soumission et le rendement des prisonnières dépendent directement de la *Blockowa*, chef de bloc (baraque), prisonnière elle-même. Celle-ci a deux assistantes, les *Stubowas*, à qui appartient la mise à jour quotidienne des listes tenues par d'autres prisonnières, les *Schreiberinnen*, et le respect de l'ordre avec les *Lagerpolizei*.

La direction du camp exigeant que cette hiérarchie parallèle soit capable de compter les effectifs fluctuant chaque jour, d'organiser les déplacements de travail, de dresser les listes de convois et par-là de se faire comprendre en trois ou quatre langues, de parler et d'écrire correctement l'allemand fit, que des «droits communs» fortes et brutales, se substituent rapidement aux «politiques», capables, certaines, de soulager quelque peu le sort de détenues de leur bloc.

L'espérance de vie varie également selon le bloc: eau à discrétion variable, châlits moins peuplés, ration de pain plus régulière et plus justement fractionnée...

Lorsqu'en janvier 45, les Juives arrivent, elles seront parquées à même le sol marécageux gelé et, après quelques jours seulement, abritées sous bâ-



Les surveillantes SS du camp de Ravensbrück, lors de la visite du chef de la SS Heinrich Himmler.

Photo provenant de l'Album de propagande de la SS du camp de concentration pour femmes de Ravensbrück 1940/41, collection du Mémorial de Ravensbrück.

ches mais sans accès aux latrines. Un camp horriblement surchargé; une déshumanisation totale.

Au service du Reich

Les détenues étaient asservies à un travail quotidien de douze heures, rythmé par un minimum de six heures d'appel à l'aube et le soir. Travaux d'aménagement et entretien du site du camp: voies de circulation; abattage des arbres; installation des logements des SS et de leurs familles; multiplication des baraques alternant avec les *Kommandos* dans les ateliers et les industries. Le camp disposait d'une fabrique de tissus et de cuir pour les uniformes; d'ateliers de couture pour la récupération des vêtements provenant d'Auschwitz; d'ateliers de montage électrique Siemens et Halske. Il fournissait la main-d'œuvre féminine à l'ensemble des industries d'armement allemandes dans la septantaine de camps annexes, les *Kommandos*, jusque Berlin et Peenemünde: Hinkel, BMW, Mercedes, Skoda ...

Les détenues servaient de cobayes aux expériences médicales pratiquées au *Revier*, principalement par le professeur d'ostéologie chirurgicale Karl Gebhardt. La plupart des victimes étaient des jeunes Polonaises, surnommées les «lapines». Elles subissaient, sous un semblant d'anesthésie, des stérilisa-



Arch. «Mémoire et paix»



Photos émanant de l'Album de propagande SS du camp de concentration pour femmes 1940/41, collection du Mémorial de Ravensbrück/ Fondation, .sign.:Fo II/D 10.



Des prisonnières sont employées pour des travaux de terrassement et d'extension du camp.

tions par injection, des greffes musculaires, osseuses et nerveuses. De véritables actions de résistance furent lancées par l'ensemble des prisonnières du camp, pour cacher les «lapines» pendant les appels même en échangeant, par exemple, leurs numéros matricules avec ceux de décédées.

Deux autres catégories de détenues étaient aussi soumises aux expériences médicales: les prisonnières de guerre soviétiques et les *NN*, *Nacht und Nebel*, issues principalement des réseaux de Résistance d'Europe occidentale²¹.

Lors de la débâcle allemande du début février 45, ces *NN*, des Françaises et des Belges, partent «en transport» vers Mauthausen. Les *NN* survivantes seront libérées de Mauthausen par la Croix-Rouge Internationale, en avril 45. Parmi les Belges, les membres du réseau Comète²².

Dans la politique nazie de l'extermination par le travail, un moment survient où rien ne peut plus être tiré de l'être humain. Travail excessif, brutalité, famine, épidémies consomment la main-d'œuvre. Malgré les exécutions multiples, clandestines ou organisées, des non-rentables, les frais d'entretien des prisonnières finissent par dépasser les bénéfices de cette cité manufacturière, économiquement indépendante et enrichie par le travail en usines dans les différents *Kommandos*. Un pouvoir absolu fondé sur la terreur ne peut laisser aucune place à l'humanité chez les victimes.

A côté de la politique raciale d'extermination immédiate dans les camps de l'Est - Auschwitz - Birkenau, Lublin-Majdanek, Chelmno, Treblinka, Sobibor et Belzec, des terminus ferroviaires pourvus d'installations de gazage -, des lieux de gazage sont aussi installés à l'intérieur de certains camps de concentration, liés au taux effrayant de mortalité. L'installation de chambres à gaz dans les camps frontières du Reich, à Sachsenhausen, à Ravensbrück, au Struthof, à Mauthausen et à Dachau relèvent, eux, d'un autre aspect de la politique nazie: éliminer les inaptes au travail. Ces chambres à gaz, ignorées de la plupart des dé-

tenus, étaient situées en-dehors du complexe du camp et liées au *Revier*. De capacité réduite, elles n'ont donc pas la même fonction que dans les centres de mise à mort immédiate. Le judéocide et le génocide des Tziganes étant le crime planifié, conçu et exécuté selon une logique absolue. Les exécutions par balles, par pendaison, par coups, par piqûre, par noyade, par transports noirs, augmentées des conditions de vie font de Ravensbrück, dès l'hiver 1945, un camp de mise à mort à échéance variable. Le taux de mortalité du camp de Ravensbrück reste, toujours à l'heure actuelle, difficile à chiffrer sachant que la SS a fait détruire l'ensemble des documents importants du camp peu avant la Libération²³.

Les enfants déportés et nés au camp

Les enfants furent nombreux à Ravensbrück: avortés ou nés au camp, enfants cachés par la maman ou par les co-détenues; enfants tziganes, russes, polonais et Juifs, prisonniers et soumis aux mêmes horreurs concentrationnaires: rasés et habillés comme les adultes, peu et mal nourris, battus au travail; petites Tziganes décédées des suites de leur stérilisation...

Il semblerait qu'avant 42, des mères enceintes accouchaient au *Revier* et leurs bébés, sélectionnés, étaient envoyés dans des maisons d'enfants de la *National Sozialist Verwaltung*. Dès 42, la plupart sont avortées même à 8 mois et leurs bébés étouffés ou noyés devant elles. A la fin 43, début 44, le droit à la vie leur est appliqué sans que rien ne soit véritablement prévu pour la survie des nouveau-nés. Beaucoup de mères furent emmenées «en transport noir» avec leurs nouveau-nés.

Les camps de femmes de Ravensbrück et d'Auschwitz-Birkenau

Dans l'organisation du système concentrationnaire national-socialiste, Ravensbrück était, à partir de mai 1939, le seul camp de femmes. A la mise en place, à l'Est, du plan d'extermination et

à l'ouverture des vastes centres de mise à mort, la section des femmes d'Auschwitz-Birkenau fut placée sous la tutelle administrative du camp de Ravensbrück et ce du 26 mars au 10 juillet 1942. De même, le camp de Natzweiler-Struthof était un *Kommando* du camp de Dachau, Dora-Mittelbau de Buchenwald, avant de devenir camps principaux eux-mêmes.

A la différence que le camp d'Auschwitz avait une double fonction: camp de concentration et centre de mises à mort. Il en fut de même pour Lublin-Madjanek qui, en octobre 1942, ouvrit une section femmes.

Le 26 mars 1942, Auschwitz-Birkenau accueillit un premier convoi de Ravensbrück composé de gardiennes et de détenues volontaires, toutes allemandes, des triangles verts, triangles noirs, triangles mauves²⁴ à qui promesse avait été faite d'aller travailler dans de meilleures conditions d'internement. De mars à octobre, les transports vers Auschwitz-Birkenau conduisent alors le millier de Juives internées à Ravensbrück selon les *Lois Nuremberg de 1935 sur la protection du sang et l'honneur allemands*.

Le camp des jeunes: de 1942 à 1945

Situé à moins d'1 km du camp de Ravensbrück, le camp d'internement de jeunes, *l'Uckermark*, ne faisait pas partie intégrante du vaste complexe concentrationnaire de Ravensbrück, disaient les historiens jusqu'il y a peu.

Un programme criminel de biologie sociale (élimination des éléments dégénérés et nuisibles du peuple allemand) contrôlé par la direction de la SS, s'est appliqué en octobre 1938 aux jeunes dits délinquants et asociaux. D'où suivit la loi du Conseil de Défense du Reich présidé par Göring de prendre en charge les adolescents.

A la mi-août 1940, s'ouvre, dans les anciens ateliers de Moringen, un camp pour mineurs de sexe masculin, issus de familles non saines et atteintes de tares héréditaires dans des établissements

d'internement. L'installation des adolescentes attendit le printemps 42, le temps de chercher un terrain et la main-d'œuvre pour la construction du camp et de fixer les règles de son administration. En attendant, les premières adolescentes arrêtées étaient logées à Ravensbrück. L'administration du camp est placée sous les ordres du bureau de la police judiciaire du Reich (RKP). Les éducatrices, recrutées auprès des organisations nationales socialistes féminines judiciaires (WKP), devaient suivre une formation professionnelle, physique, idéologique jusqu'au maniement des armes à feu. En bottes, jupe-culotte, l'aigle SS sur la manche, calot sur la tête, elles furent environ 75 responsables des 1.200 jeunes filles qui passèrent par l'Uckermark, plus assimilées aux «gardiennes» qu'à des éducatrices.

Comme les détenues de Ravensbrück, ces adolescentes subissaient, dès leur arrivée, les mêmes humiliations, traumatisantes avant d'être immatriculées. Parmi les motifs d'internement les plus fréquents, on retrouve: la déprivation sexuelle, le refus ou la négligence du travail, le handicap, le motif racial de sang mêlé et l'absence de germanisation pour les jeunes issues des territoires occupés. Il est certain que la majorité de ces grandes adolescentes avait grandi dans des familles pauvres, dans des familles déchirées et avaient déjà été ballottées dans des centres d'aide à la jeunesse de l'assistance publique.

Même si le règlement prévoyait de leur donner une formation professionnelle, sur base des vertus disciplinaires du travail physique, les adolescentes étaient astreintes à travailler dans des conditions aussi pénibles qu'à Ravensbrück: assécher les marais, charger et décharger les péniches, abattre et scier les arbres, creuser les tranchées, travailler en usine, sous la surveillance et à la merci des chiens.

Pendant plus de 18 mois, 1.200 jeunes filles et jeunes femmes subirent ce programme de biologie criminelle qui planifiait la sélection dans un

camp d'internement administratif, la germanisation et l'élimination des asociales. En décembre 1944, la Centrale du Reich pour la lutte contre la délinquance juvénile ordonna d'évacuer progressivement le camp de jeunes qui devait se transformer en camp de mise à mort pour les femmes sélectionnées de Ravensbrück.

... «Katja est née à Vienne, elle a 17 ans. Elle vient d'être tondu et on la pousse sous la douche. Elle est humiliée par des SS obscènes.

Il m'est arrivé de devoir rester plusieurs jours sans manger, le nez contre le mur simplement parce que, par exemple, à la cueillette de myrtilles, mon panier restait vide. On m'avait attribué une place où ne poussaient pas de myrtilles. Et si je me déplaçais, les chiens se jetaient sur moi... Ils nous ont liquidées physiquement et moralement et je n'arrive pas à le digérer. Nous les jeunes, nous n'avions pas encore vécu avant le placement au camp. Et, après l'évacuation, nous ne savions plus vivre...»²⁵

La majorité des adolescentes furent transférées dans des usines d'armement du complexe concentrationnaire de Ravensbrück, même si certaines furent renvoyées chez elle avec un certificat officiel de libération.

L'Uckermark: de janvier à avril 1945

Le démantèlement des grands camps de l'Est entre le printemps et l'automne 1944 et leur évacuation en janvier 45 se firent dans des conditions catastrophiques. Le nombre de lieux d'internement diminuant, le camp de Ravensbrück vit ses effectifs augmenter de 30%.

Himmler fit entrer, dès octobre 1944, ce vaste complexe concentrationnaire dans sa phase de mise à mort et donna au commandant du camp Fritz Suhren, l'ordre de tuer 2.000 femmes par mois avec six mois d'effet rétroactif.

Le camp fut divisé en zones différenciées: des chances de survie aux mouiroirs. L'Uckermark devint zone de sélection et de mise à mort.

Des «cartes roses» furent proposées ou imposées aux inaptes au travail: les malades du *Revier*, les plus âgées, les grabataires; des listes nominales furent dressées et les «transports noirs» organisés. Trois Belges survivantes en témoignent²⁶.

Elles croyaient trouver à l'*Uckermark* de meilleures conditions de vie. Exemptes de travail, il est vrai, elles furent véritablement abandonnées dans des conditions d'hygiène épouvantables, dans des baraques aux vitres cassées, sans couverture ni chauffage, dénudées, affamées, astreintes à des appels interminables, condamnées à une mort lente. L'installation du camp de jeunes, après leur départ, avait été saccagée volontairement. Les cadavres s'empilaient et retournaient au crématorium de Ravensbrück. Le programme de mise à mort entrainait en application: empoisonnées par voie buccale (absorption de phénobarbital, la «poudre blanche») ou par injection, exécution par balle, gazage. Un commando de 11 hommes venus d'Auschwitz fut chargé de l'organisation des massacres sous la supervision du SS Rudolf Hess. Confirmation faite par le SS Schwarzhuber au procès de Hambourg²⁷. Au moins 8.000 détenues furent assassinées dont environ 2.500 par le gaz. Le commando fut lui-même exécuté le 25 avril 1945.

Après la guerre et jusqu'en 1993, le complexe de Ravensbrück devint une base militaire soviétique. Et à partir de 1959, la *Gedenkstätte* commença le travail de mémoire.

Mais les responsables politiques tardent toujours à organiser le travail archéologique dans la zone de l'*Uckermark* et à transformer ce site en Mémorial.

Le travail des historiens

L'histoire du camp de Ravensbrück comme celle de la plupart des camps nazis est difficile à reconstituer. Les documents administratifs ayant pratiquement tous été détruits par les SS, devant la progression des Alliés. Des détenus avaient

heureusement pris le risque de recopier clandestinement des listes d'admission, d'immatriculation, de naissance, de gazage, et de les faire sortir lors de l'évacuation.

Après la guerre, les procès mis en place par les Alliés ont apporté une masse importante de documents judiciaires, spécialement, les minutes des sept procès devant le Tribunal militaire britannique de Hambourg entre 1946 et 1948. L'ouverture en 1990 des archives de la RDA donna accès aux dossiers d'autres procès. Mais la lecture critique de ces documents judiciaires de la République fédérale et de la RDA doit se faire avec prudence; les procédures étaient menées par des institutions dont les objectifs divergeaient. Viennent ensuite les très nombreux témoignages des survivantes, oraux et écrits mais dont la collecte est longue à réaliser. Et si, comme dit Germaine Tillion, *aujourd'hui, je ne suis pas sûre que ce que j'ai écrit soit vrai, je suis sûre que c'est véridique*²⁸.

6. Dans l'univers inconnu du théâtre des ombres

«Ecoute, ce sont les forêts libres qui brunissent au-dessus de nous. Sommes-nous? Durerons-nous? Toujours encore les mêmes? A 27 ans, je ne vois plus mon existence. Je ne la sens plus. Sur la terre lourde, étrangère, nous laisserons nos traces. Plus superficielles que la subconscience. Nous n'étions que des vies en quête de patience. Nous savions qu'on ne vient pas au monde d'un seul coup.»

«Place d'appel... tout déposer à ses pieds, dépouillées, rasées, sans plus rien, pas un objet, pas un droit. Rester nues dans le froid puis passer sous une douche désinfectante; une culotte, une robe, des loques puantes et sordides, des sabots, un numéro 89948 et puis, en marche vers le bloc où les corps recroquevillés dans le noir de la nuit ont laissé leur place aux *encore vivantes* qui arrivent. Effroyable déchéance. Squelettes hâves, couverts de plaies suppurantes, de gale infectée, au regard atone comme mort. Choc psychologique !

Réactions émotionnelles à leur comble !

Oui, moi j'ai été rasée, entre autres. J'avais des longs cheveux. Ils nous ont enlevé nos bagues, etc. et nous ont donné des loques. C'étaient des *Offizieren*, ou des SS ou des Polonais. Je n'aime pas les Polonais. Qu'ils soient à n'importe quel niveau, ils se sont mal conduits dans le camp. Ils servaient de *Polizei*. Je n'en ai pas un souvenir ému. Quant aux lapines, les filles de la noblesse universitaire, réservées pour les expériences médicales, elles avaient un mode de vie très spécial et très protégé du fait qu'elles devaient être en bonne santé. Elles nous traitaient comme des *smuts*, en langage du camp (*stück* en allemand). Ensuite, nous fûmes *piquées* comme du bétail par un Allemand qui, à l'aide d'un bâton pointu, nous poussait au travail. J'ai été *piquée* pour l'usine Siemens²⁹ qui se trouvait dans le camp. Voilà l'arrivée au camp.»

«Les rangs silencieux des blocs bas et gris. Et le ciel aussi gris d'un gris sans espoir. Les groupes d'êtres différents perdus dans le crépuscule. Tableau cru, étrange, trop de silence... Dans le vide sourd rôde la nostalgie. Elle rôde pâle, dans les coins de rue aveugles. Le désespoir sourd et calme s'étrangle du silence. Ecoute, ce sont les forêts libres qui brunissent au-dessus de nous. Sommes-nous? Durons-nous? Toujours encore les mêmes? Je ne vois plus mon existence. Je ne la sens plus. Sur la terre lourde, étrangère, nous laisserons nos traces. Plus superficielles que la conscience. Nous fûmes ici, c'est tout et rien de plus. Nous n'étions que des vies en quête de patience. Nous savions que demain viendraient encore les coups. Nous savions que lente serait la délivrance. Nous savions qu'on ne vient pas au monde d'un seul coup. Mais, malgré la déchéance, brillait toujours un espoir plus haut.»

«Psychologiquement, ce n'est plus la vie, vous avez dépassé quelque chose. Est-ce ce que les chrétiens appellent l'enfer? Est-ce un rêve? Est-ce un fantôme? C'est l'horreur. Les cris, les coups, les gens... C'est tout. On ne peut pas expliquer.

D'ailleurs je le dis quand je vais dans les classes. Je vous raconte des choses que je ne peux pas vous faire partager parce que vous ne les avez pas vécues. Il y a quelque chose qui vous manque parce que ce n'est pas de l'ordre du possible. Ça n'a rien à voir avec la torture ni avec la condamnation à mort. Vous êtes entraîné dans la boue, la déchéance. Et très vite car ça va très vite. Dans une humiliation permanente. Alors que vous êtes affaibli par une captivité déjà longue, vous tombez tout de suite dans un état de santé qui se dégrade forcément par des travaux qui vous dépassent, par tous ces appels, ces cris, ces menaces tout le temps. Finalement, je suis arrivée à faire le point en me disant: Je ne sais pas comment mais je vais me défendre parce que ce n'est pas possible. Les coups, je dois les recevoir comme les autres; marcher, je dois marcher comme les autres; travailler, je dois travailler comme les autres; je vais perdre ma substance. Vous perdez votre dignité.»



Après la libération par la Croix-Rouge suédoise, la Française Violette Rougier-Lecoq a illustré, par 36 dessins à la plume, la vie dans le camp, la violence, l'humiliation et la mort. Les dessins ont été publiés en impression-facsimilé en 1948.

Dessin de Violette Rougier-Lecoq, *La loi du plus fort*, feuille 9 in: Rougier-Lecoq, Violette, *Témoignages*, 36 dessins à la plume, ex. n° 587, 1948.

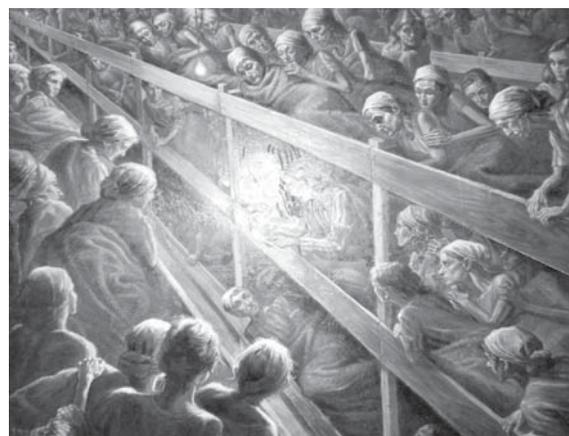
«Alors, il faut arriver à être à la fois l'acteur, celui qui ne sait pas échapper à sa pièce et le spectateur. Vous prenez des distances vis-à-vis de vous-même. Vous gardez une certaine ironie vis-à-vis



Felicie Mertens, résistante belge, fut déportée le 11 avril 1942 au camp de Ravensbrück et y est enregistrée sous le n°10.465. Dans le groupe des plombiers, Félicie Mertens-cardiaque- fut protégée par la solidarité de ses camarades. Les travaux de plomberie l'ont mise en contact avec beaucoup de milieux au camp. Après la Libération, elle l'a illustré avec des moyens artistiques très simples. Le dessin *Le rouleau compresseur* de Felicie Mertens est copié dans la collection du Mémorial de Ravensbrück/ Fondation des Mémoriaux de Brandebourg . Sign.: V 884 E2

de votre déchéance. Et ça, ça vous aide. C'est important. Et moi, ça m'a permis de tenir. Mais le problème est: est-ce que je tiendrai encore demain? La vie est tellement dure. Se lever le matin, à l'aube; ne pas pouvoir se laver; dormir à 4 ou 5 sur un châlit; être couverte de poux; aller à l'appel; puis au travail; faire des travaux auxquels vous n'avez pas été habitué; que vous n'avez pas la force de maîtriser... C'est ça.»

«Il y a aussi des moments extraordinaires. Je me souviens de la nuit de Noël 1944, j'étais NN, celle dont les nazis se vengeaient en effaçant toute trace de leur destin. On appelait Ravensbrück la petite Sibérie, c'était un endroit spécialement froid en hiver. Une NN ne pouvait pas sortir du camp en *Kommando*. Je travaillais chez Siemens³⁰. Le master nous avait libérées un peu plus tôt. On se réjouissait d'avoir une soirée calme, un peu de paix et de sommeil. La neige fouettant nos visages, le vent soufflait en tempête, un froid terrible. Jusqu'à ce que certaines tombent. Chacune est seule, en-



Surpeuplement des châlits dans des baraques d'habitation. Dessin de Violette Rougier-Lecoq, *Domaine du rêve*, feuille 5 in: Rougier-Lecoq, Violette: *témoignages*: 36 dessins à la plume. ex. no 587-Paris, 1948.

vahie d'un immense désespoir jusqu'à ce que notre amie, Elvire Thonnard, professeur de musique à Liège, entonna *l'Hymne à la joie* que nous reprenons intensément jusqu'à l'attaque des chiens. Je m'en souviens toujours.»

«Il y avait aussi d'autres petites recettes. Par exemple, on se disait: on sera chez soi à Noël. Certaines le croyaient et, une fois Noël passé, se décourageaient complètement. D'autres, reportaient à Pâques...Il valait mieux se donner des délais. Se reconstituer en permanence un calendrier de l'espoir. Je n'ai jamais été déçue. Ma préoccupation

était: tenir jusqu'au bout, sortir de là et participer à une nouvelle société. Ce qui était un leurre. Les morts et les mourants faisant partie du paysage. Les alertes se multiplient, nous redescendons au grand camp; une partie des NN est évacuée, vers où? L'autre partie, dont j'étais, est mise en quarantaine. Les *Kommandos* rentrent avec des nouvelles de l'avance des Alliés et des destructions subies par l'Allemagne. En janvier 45, des colonnes de Juives venant d'Auschwitz sont parquées sous tente. Les bombardements font trembler la terre, vibrer les baraques mais la chambre à gaz et le crématoire n'en finissent pas de fonctionner. Les empoisonnements au *Revier* par Vera Salveguart, véritable monstre dite *infirmière*; le *Jugendlager*; les sélections pour le sana, alimentaient la chambre à gaz.»

On peut raconter le camp matériellement et physiquement mais rien ne peut vraiment être partagé avec celles et ceux qui ne l'on pas vécu. C'est réellement incommunicable. Vivre pourtant lorsque des femmes enceintes, en arrivant au camp, accouchent et doivent noyer leur bébé dans un seau d'eau ou le voir jeté contre un mur par un gardien hilare.

Vivre avec des femmes devenues folles, garder la tête baissée, garder l'espoir et résister.

Le camp est le lieu où les mots vivre et être sont des mots vides de sens.

Les NN, nous fûmes regroupées au bloc 23 puis au bloc 32, avec des femmes soldats de l'Armée rouge et des Polonaises. Réfectoire, dortoir, bureau de l'*Aufseherin* et de la *Blokowa*. 20 m sur 18, 4 petits couloirs larges de 0,50 m, espace occupé par des bacs superposés à trois niveaux, servant de lits ; soit 492 lits, et enfin le *Waschraum*³⁴.

Le camp: 16 petits blocs et 11 plus grands³⁵; 115.000 femmes y sont passées. Douze heures de travail de jour ou de nuit. Deux appels, parfois trois, par jour. Température hivernale de 30° à 40° en-dessous de zéro. Une chambre à gaz à partir de décembre 1944. Deux fours crématoires.



Le crématoire de Ravensbrück fut mis en service au printemps 1943 et équipé de deux fours; une extension fut entreprise en octobre 1944. Photo prise après la libération du camp en avril 1945. A partir de décembre 1944, les deux fours fonctionnaient jour et nuit et ils ne parvenaient pas à réduire en cendres tous les cadavres malgré que la direction du camp poussait les températures à leur extrême. Un des deux fours a éclaté par après et enflamma le toit du crématoire (25 février 1945) Germaine Tillion. Collection du Mémorial de Ravensbrück/Fondation des lieux mémoriels de Brandenburg, Sign:Fo II/D 3, Foto: 1057.

Raconter les réveils dans le camp alors qu'il fait nuit noire; les haillons qu'on s'approprie dans les bousculades, les files d'attente aux latrines, la distribution du liquide chaud. 4h, la sirène hurle. 4h15 sortie des blocs pour le regroupement sur la place d'appel. Pluie, neige, verglas, rien ne change l'horaire; il faut se hâter, poursuivies par les *bandes rouges* armées de la *schlague*. *Ein, zwei, drei...* le compte se fait, recommence, les pieds gèlent, les douleurs mordent. L'aube apparaît sale, porteuse de tourments, du jour, tout est morne et sinistre. *Alle stuck da...*; les officiers hurlent, les *kapos* polonais frappent. La sirène hurle la fin du 1^{er} appel remplacé ensuite, à la Lagerstrasse,

par l'appel du travail où l'on est souvent cueilli au passage pour les travaux les plus durs (charrier du charbon, transporter des cailloux, assécher des marais, construire des routes, travailler aux machines etc.). Représentez-vous un instant les courses dans la boue pour arriver au travail, encadrées par les chiens, marchant à coups de *schlague*, courses nocturnes ou diurnes, pas traînant leur misère, relève des équipes, défilé cauchemardesque. Eviter les chutes ou du moins en limiter les effets, car il faut savoir qu'être par terre... Marcher toujours marcher dans un état de fatigue au-delà de toute imagination. Humiliation constante pour soi et pour les autres de se voir traiter comme du bétail, de se voir crasseuse, dévorée par la vermine, souillée par la dysenterie. Humiliation aussi de voir des prisonnières devenues des animaux affaînés, se battant sous l'œil goguenard des SS.

Diversités des causes d'incarcération soulignées par la couleur des triangles d'identification portés par les prisonniers: rouge, pour les politiques, communistes, résistantes et otages; vert: pour les droits communs (criminelles en majorité allemandes); noir: pour les asociales (tziganes, homosexuelles); violet: pour les Témoins de Jéhovah; étoile: pour les Juives.

Chaque soir, il semble que l'on ne pourra plus jamais se relever, écrasée par le froid, le travail, les appels, la faim, le manque de sommeil qui brûle les paupières et maintient le corps dans un état de douleur perpétuelle. Mourir était facile car c'était déposer le fardeau. Et cependant, le lendemain nous voit debout: *Aufstehen, Bad Machen*, pour à nouveau subir. Donner sa vie pour la justice et la liberté n'est pas très difficile mais la donner et la redonner chaque jour pendant une agonie qui dure des mois, des années...et rester digne chaque jour, chaque heure. Nous remontions ainsi du fond de l'abîme, tout en restant dans l'horreur, car, hélas, chaque jour était identique dans la souffrance. *Tout recommence. Tout est vrai*³⁶.»

«il faudra que je me souvienne plus tard de cet horrible camp froidement, gravement, sans haine, mais avec lucidité pourtant de ce triste et laid paysage, du vol incessant des corbeaux de longs blocs sur ces marécages froids et noirs comme des tombeaux de ces femmes enmitoufflées de vieux papiers et de chiffons de ces pauvres jambes gelées qui dansent dans l'appel trop long des batailles à coups de louche, à coup de seau, à coup de poing de la crispation des bouches quand la soupe n'arrive point de ces «coupables» que l'on plonge dans l'eau vaseuse des baquets de ces membres jaunis que rongent de larges ulcères en plaque. de ces toux à perdre haleine, de ces regards désespérés tournés vers la terre lointaine il faudra que je m'en souvienne»



Mémorial de Ravensbrück; arch. «Mémoire et paix»

7. Retourner dans la peau des vivants

«De la lune se dégage une infinie douceur.»

J.B.: Comment avez-vous été libérée?

«Je suis restée au camp de novembre 44 au 25 avril 45. Puis je suis partie en Suède. Nous avons appris que les SS avaient fait sauter la chambre à gaz le 2 avril; cependant ils disposaient encore de 44 jours pour exterminer totalement les 11.000 prisonnières restant dans le camp. S'ils ne l'ont pas fait c'est parce qu'Hitler, croyant prendre la place d'Hitler³⁷, voulait négocier une paix séparée avec les Anglo-Saxons par l'intermédiaire des Suédois.

Du camp de travail, nous sommes redescendues dans le grand camp, en quarantaine. On entendait le canon de très loin. L'angoisse règne, tout devient explosif. On nous a enfermées dans le camp des hommes³⁸. On tire, on nous met en rang, bousculées, battues comme d'habitude. Puis, nous descendons vers le lac, direction la chambre à gaz. Nous ne savions pas encore qu'ils l'avaient supprimée. On ignorait pourquoi. Ils auraient eu la possibilité de gazer tout ce qui restait au camp.

Il y avait des tractations entre Himmler et les Alliés, spécialement le comte Bernadotte de la Croix-Rouge suédoise. Himmler, en fait, voulait la place d'Hitler. Mais je ne sais plus quelle était la contrepartie de la transaction. Une partie des Belges et des Françaises étaient parties à Mauthausen. Le reste des Belges, des Françaises, les Luxembourgeoises, les Hollandaises, les Juives hongroises, toutes faisaient partie du lot à échanger³⁹.

Que va-t-il se passer? Puis, affolant, incroyable. Ce 21 avril 1945, nous voyons arriver les camions de la Croix-Rouge suédoise dans le camp. Mais nous étions méfiantes car il arrivait que des camions de la CR entrent dans le camp et celles qui s'y précipitaient étaient emmenées à la chambre à gaz ou au *Jugendlager*. Mais, cette fois, c'étaient les vrais camions. Nous recevons des colis de la Croix-Rouge et nous partons vers la Suède par le Danemark. Celles qui ne faisaient pas partie du



Arrivée des «bus blancs» au Danemark en mars 1945. Les femmes -prisonnières de Ravensbrück- furent transportées après leur libération par la Croix-Rouge vers la Suède. Photo extraite d'AXEL MOLIN, in: Je vous salue en tant qu'homme libre, édition-source au sujet de la libération du camp de concentration pour femmes de Ravensbrück en avril 1945, publications de la Fondation du Mémorial de Brandenburg n° 6, Berlin 1995.

groupe sont restées jusqu'à l'arrivée des Russes. Nos camions sont mêlés aux convois de l'armée allemande en déroute et mitraillés à bout portant par les Alliés. Surtout le 26 avril à Krefeld près de Malente, à 46 km de Lübeck et 35 km de Kiel, où plusieurs de nos compagnes sont tuées ou blessées. Ce n'est pas sans peine que nous arrivons à Malmö, à la fin avril.»

«Nous fûmes transférées dans une ancienne maison protestante, au bord d'un lac, à Margaryd. C'est là que nous avons vécu la fête du retour de la lumière, fête du printemps, en la nuit de Walpurgis célébrée dans cette Suède où nous allions vivre deux mois. Dans cette région d'eau, de forêt et de lumière et qu'on peut résumer en deux mots: *långlau* (nostalgie) et *stalinien* (charme).

Je pesais 32 kg mais je ne suis pas grande. J'ai eu beaucoup de chance. J'ai été mal arrangée physiquement mais ne suis pas morte. J'ai été condamnée à mort mais tout s'est bien passé. J'ai eu faim mais ne suis pas morte de faim. Je suis revenue fin

«Nous n'irons plus au camp, les lauriers sont flétris. En nos veines sourdra le sang frais qui ranime ces loques désolées que sont nos cœurs meurtris, que la faim ronge encore que le chagrin décime. Leurs lauriers sont flétris, nous n'irons plus au sable, ni trainer le rouleau, ni charger les wagons.

Cette lande exécrée que la nature accable, ivres de joie, nous l'avons désertée. Nous n'irons plus au camp. Déjà l'on sent renaître ce que l'on croyait mort, nos cœurs et nos esprits; ce désir de la vie qui redresse nos êtres et qu'on croyait parfois à jamais désappris.

Avides, mes poumons respirent un air plus sain. Mes yeux prennent possession d'un paysage nouveau. L'atmosphère lumineuse de ce coin de Suède, je n'osais l'espérer, même dans mes plus beaux rêves. Le coin du lac qu'on voit, tout au bout de l'allée est si joli, le jour, éclairé de soleil. Et les soirs sur le lac sont de fins pastels, où les roses, les lilas se fondent en tons très doux. De la lune se dégage une infinie douceur. Il fait encore bon vivre pour voir des soirs si beaux et des matins vermeils. Mais du fond de mon être, comme une boule, montent les souvenirs. Souvenirs des amis, des êtres jeunes et bons qui, avec moi, auraient pu contempler ce décor de rêve. J'entends leurs voix, je revois leurs visages. Une buée amère obscurcit mon regard. Qu'ai-je donc fait de plus, moi, pour être là? A tous je voudrais raconter leur histoire; leur dire pourquoi mes camarades sont morts. Mais quoi? Nous ne parlons pas le même langage. Pour peindre tant de courage et de souffrance, les mots que j'ai appris ne me suffisent plus. Lorsque nous rentrerons, il nous faudra crier pour rompre l'indifférence. Des mots de chair et d'os pétris de sang et de larmes, que nous dressions devant eux, les corps des suppliciés et que, saisis d'horreur à ce spectacle tragique, ils réagissent et s'unissent à nous pour que soit la justice.»

juin, début juillet⁴⁰. Oh, le retour, ce fut une autre histoire.

Pas mal de Suédois étaient pro-nazis. Nous étions dans un camp géré par un avocat suédois qui était nazi. Des entreprises suédoises se présentaient au camp pour de la main-d'œuvre. Nous avons été renseignées comme travailleuses volontaires et, comme il manquait de main-d'œuvre, ils venaient nous chercher. Nous étions donc logées dans une

mission protestante et le bourgmestre, un type tout à fait bien, y jouait de l'orgue. Nous sommes allées le trouver et il nous a mis en contact avec notre ambassade à Stockholm. Nous avons pu négocier notre retour mais ce ne fut pas chose facile. Et nous sommes rentrées par Copenhague.»

L'irruption de la guerre dans le quotidien avait modifié le comportement de la femme. Les pères habituels avaient craqué. Dès l'exode de la population belge en 1940 et ensuite sous l'occupation, les barrières sociales se sont bousculées: boire, manger, se laver, s'habiller, se loger, au travers des mesures de restrictions et du bouleversement des circuits économiques, tout cela releva de la prouesse. L'heure était à la débrouillardise quand bien même à la provocation - jupe courte et cheveux coupés- mais aussi à la résistance à l'occupant. De l'aide ponctuelle et fortuite à l'engagement total dans la lutte, les femmes choisissent et agissent. Elles le font à titre individuel, sans consigne ni conviction politique déterminée, par hostilité à l'occupant, pour rendre service à un voisin, par solidarité ... L'infrastructure du silence, dont la Résistance a besoin, s'installe, auquel s'ajoutèrent les mouvements de protestation des ménagères et enfin la Résistance active, politiquement engagée.

Résistance à l'idéologie du nazisme, aux velléités expansionnistes, à la mort de l'esprit critique, au règne de la censure et des préjugés raciaux. Les femmes sont entrées dans le combat clandestin au sein des différents réseaux. Dire non à l'occupant et défendre le foyer étaient le moteur pour rompre avec la vie domestique et basculer dans le domaine public, au delà des origines sociales, des options religieuses et politiques.

Cet engagement fut payant. Elles ont payé. Elles sont rentrées au pays, discrètes et silencieuses, comme si, ce qu'elles avaient fait, allait de soi. Elles ont assumé leur devoir de citoyennes sans en avoir, à l'époque, les droits.

Il a fallu, alors, dit Nina, se remettre dans la peau

des vivants, entreprendre le voyage en sens inverse, bien qu'il s'agisse le plus souvent d'un retour impossible puisque rien ne peut plus effacer ce qui a été, ni remplacer les êtres chers qu'on a perdus.

Si, en cellule, on tourne les pages de sa vie, au camp, dans ce monde primitif où tout se découpe en ombres gigantesques, où les ténèbres remplacent la lumière, on est en tête-à-tête avec soi-même et ses vérités fondamentales. Maintenant, finis les angoisses et les peines; les interrogatoires avec leurs tortures et leurs pièges, leur chantage; finis la déchéance, la vermine, la promiscuité, les hurlements et les plaintes.

Il restait la douleur de la chair qui se cicatrise; la douleur des nerfs qui continuent à secouer le corps; la douleur du cœur en pensant à celui qu'on ne reverrait plus.

C'était le moment de faire le point, de se poser des questions suscitées par la douleur de l'esprit. Comment naissent les bourreaux? Qui sont-ils? Leur insanité ne réside-t-elle que dans ce passage de l'imaginaire à l'acte? Où commencent la folie et la torture? Comment ai-je fait pour survivre, tout en comprenant fort bien le vouloir mourir d'autres?»

J.B.: Et où rentrez- vous?

«J'étais seule à Bruxelles, mon ami était décédé. Nous avons été arrêtés à deux mais je ne l'ai plus vu après avril 43. Il a été traité comme un officier; déporté à Bochum près d'Essen, mort d'épuisement à Regensburg/Flossenbourg, quinze jours avant la libération. Je l'ai appris par un télégramme en Suède. Je n'avais plus de maison, elle avait été soufflée par un V2. J'ai habité chez mes parents et cherché du travail le plus vite possible. J'étais en très mauvais état physique. Je devais retravailler. Je n'avais plus de moyens d'existence. Je ne voulais pas être à la charge de mes parents. Je suis devenue traducteur-interprète au Commissariat belge au rapatriement.»

J.B.: Et le retour dans la vie civile?

«Très décevant. Décevant à plusieurs points de vue. Je ne parle pas de mes parents, car mon père était au courant de pas mal de choses. Mais je parle de l'entourage.

Ecoutez:

«- Oh, vous savez, nous avons eu faim, ici. Vous, vous étiez nourries.

- Et puis, on a eu les bombardements. Vous ne savez pas à quoi vous avez échappé.

- Vous ne devez plus penser à tout ça. Il faut vous remettre dans la vie...»

On avait tout de suite saisi le topo. Ils ne comprennent rien. A partir de ce moment-là, on se dit qu'il faut fermer son klaxon.

J'étais *NN* et je n'existais plus; mais pourtant, je survivis. Je rentrais au pays avec la conviction que je devais participer à la reconstruction d'un monde meilleur.

J'ai fait partie, tout un temps, d'un groupe français qui s'intéressait à la pathologie concentrationnaire. Ils avaient créé un petit hôpital, une sorte de revalidation à Fleury-les-Régis. J'ai participé à plusieurs réunions dont certaines avec des médecins polonais. C'était assez intéressant. Mais ce qui eût été bien, c'était de nous laisser nous réhabituer. Nous n'étions plus de cette vie. Il aurait fallu nous laisser un temps. Psychologiquement un temps. Ce que nous n'avons pas eu.»

«Je voulais comprendre le monde, déchiffrer l'abominable commis par des hommes, en tirer des leçons pour l'avenir, en faire quelque chose d'utile, de positif.

Et je me suis dit: Je suis seule, je n'ai plus rien, je dois travailler... Mais est-ce que la vie vaut encore la peine d'être vécue? Puis, je me suis dit: Mais ma fille, puisque tu t'en es sortie, tu as une dette vis-à-vis de la vie et de ceux qui sont restés là. Mais ce qui est beaucoup plus désagréable, c'est le sentiment de culpabilité d'être revenue. Pourquoi eux et pas moi? Il faut s'arranger avec tout ça.

Et le plus grave, c'est que tout ce qu'on a rêvé,

tout ce pour quoi on a tenu, ne se réalisait pas. Le monde politique? C'était comme avant.

La Résistance? Ce fut un climat qui arracha tous les plumages. On est jugé sur ses capacités à remplir une mission, sur ses aptitudes et son courage à se sacrifier à un idéal de liberté. Nous n'étions, bien entendu, pas des héros ou, si cela arrivait, c'était sans le savoir. Je pense que flirter quasi journellement avec le danger avait quelque chose d'inconscient. Le risque est un jeu. J'ai aussi rencontré, dans la Résistance, l'abolition « provisoire » du dogme de la supériorité masculine. La femme étant jugée pour certaines missions comme ayant une meilleure aptitude à garder un secret, étant, paraît-il, moins perméable à la vanité et une meilleure résistance à la torture.

La Résistance? Ce fut quelque chose d'absolument éphémère qui a réuni des gens de toutes les opinions, de toutes les classes sociales, et qui ont voulu faire quelque chose ensemble. Et après la guerre, tout s'est dilué; chacun est retourné à ses occupations. C'est ça le plus dur.

Rentré des camps, il faut retourner dans la peau des vivants.

Et ces prisonniers de Liège qui n'avaient pas d'argent pour prendre le train et rentrer chez eux, même pas de quoi téléphoner... et à qui? Nous avions perdu les gestes civilisés les plus simples ! Et ce médecin flamingant chez qui je dus passer et qui me fit faire des exercices incroyables qui m'épuisaient et me faisaient presque tomber dans les pommes... Et les tracasseries administratives en tous genres... J'ai eu la chance de trouver une place de traducteur-interprète à l'Etat.»

C.W.: Je me suis laissé dire que tu avais été communiste?

«Oui, après la guerre, je me suis inscrite au Parti communiste, marquée par le comportement admirable d'une colonelle de l'Armée rouge. J'ai longtemps gardé des contacts avec elle. Dans les camps, ces communistes avaient une solidarité



Carte d'identité provisoire de Berthe Bernard, 124 rue Léon Théodore à Jette, en date du 26 août 1946, délivrée par le Ministère des Victimes de la guerre, prévoyant l'octroi d'une aide immédiate aux prisonniers politiques rapatriés. Arch. famil.

extraordinaire et essayaient de sortir de la fange en mettant l'accent sur des activités, théâtrales et autres. C'était toujours incomplet parce que nous étions toujours pourchassées. C'était voulu. Bien sûr, ils étaient beaucoup plus solidaires vis-à-vis de ceux qui partageaient leurs idées. J'ai pensé que c'était là que se trouvait l'idéal de liberté.

Je me suis donc inscrite au PC, mais, après un temps, je me suis dit: ça ne va pas du tout. Pour moi, ce ne sont pas les communistes, hommes ou femmes de bonne volonté, qui créaient problème mais la *nomenklatura* du parti, imprégnée de cette

sorte de doctrine darwinienne de la lutte pour la vie et qui pense que les lois biologiques peuvent être transposées chez les êtres humains. Cette *struggle for life*, on la retrouve également dans le nazisme et les formes outrancières du capitalisme. Cela conduit inexorablement à la fin des libertés individuelles brimées par ce rêve irrationnel d'hégémonie conquérante, et qui oublie que le véritable progrès pour l'humanité est la dissolution des différences entre les hommes plutôt que l'exaspération de celles-ci. Au PC, je vais perdre mon identité, ma liberté.»

C.W.: As-tu voyagé à l'Est?

«Oui. J'ai même appris que plusieurs de mes compagnes de captivité restaient prisonnières dans les Goulags de Sibérie... Je me suis très vite aperçue que l'information était orientée voire censurée, que la liberté d'expression était bridée et que la liberté de conscience ne pouvait s'exercer que dans des limites tellement étroites qu'elle en était pratiquement éteinte ! Alors, j'ai dit aux copains: *bye, bye*, ce n'est pas ma tasse de thé.»

C.W.: L'héritage?

«J'ai épousé un Prisonnier Politique qui a passé trois ans dans les camps et qui est décédé depuis 1997. Nous avons eu deux enfants. Notre fille est venue une fois à Ravensbrück; notre fils à Mauthausen. Il a conduit ses propres enfants à Dachau. Notre fille est pharmacienne et notre fils avocat général à la Cour d'Appel de Bruxelles.

Ma dette vis-à-vis de la vie, c'est de m'occuper des autres. C'est pourquoi, je fais ce que je fais à 84 ans. De temps en temps, j'ai des ennuis de santé.

Je ne parle pas souvent de moi. Ce n'est pas intéressant; les gens n'aiment pas qu'on parle de soi. Ils ont leurs problèmes et ils aiment qu'on écoute leurs problèmes. Je garde malgré tout mes enthousiasmes et mes révoltes.

Je suis retournée en Allemagne; je n'ai aucun ressentiment à l'égard de ce peuple mais je hais le fascisme, ce condensé d'arrogance brutale.

Les événements nous ont appris et nous apprennent encore (fascisme, nazisme, extrémismes religieux et autres) que l'homme succombe facilement à l'hypnose des slogans et que le verbe recouvrant des supercheries verbales devient alors un instrument de puissance, permettant aux hommes de dominer d'autres hommes. Prenons en exemple le nazisme qui s'est emparé des mots existants pour en changer le sens: fanatisme et fanatique, jusqu'alors péjoratifs, se sont mis à signifier: courage, dévouement, volonté. Tout devient harangue, sommation, galvanisation avec un langage et des mots dont la pauvreté est la qualité foncière, qui ne parvient à se renforcer que par le matraquage et la répétition.»

Parmi ces mots, certains ressortaient du spontané, de l'instinct, du fanatisme aveugle, d'autres se rapportaient au régime, à ses actes, à ses desseins totalitaires (le mot philosophe était devenu *Weltanschauung*, vision du monde); d'autres encore légitimaient et servaient la discrimination de ceux n'étant pas de race aryenne, de sang allemand. Goebbels, l'auteur principal des slogans, ainsi qu'Hitler et les autres, avaient la conviction que la masse ne pensait pas et que l'on pouvait parfaitement l'abrutir. D'ailleurs Hitler ne parlait pas, il criait convulsivement en fulminant contre adversaires et idées adverses. Il avait en lui une ferveur sauvage voulant gagner les masses, les captiver, les maintenir dans l'asservissement et, dans ses derniers appels, on a entendu la rage impuissante et le désespoir.

C'est ainsi, sans doute, que les esprits ont été manipulés par des mots dont on avait altéré la signification par une syntaxe imposée à longueur du discours et d'articles de presse. Les mots du régime circulaient du parti à l'armée, à l'économie, au sport et même jusqu'aux jardins d'enfants.

C.W.: Et ton comportement si exigeant pour toi-même mais aussi pour les autres ne t'a-t-il pas amené des opposants, voire des ennemis?

«Bien sûr, j'ai eu des détracteurs, et même des ennemis, car on n'aime pas beaucoup les personnes qui veulent à tout prix que justice se fasse et que la vérité sorte du puits. En tout cas, je n'ai jamais supporté les imbéciles et les méchants. En dehors de toutes les horreurs que l'homme peut malheureusement commettre, je réprouve principalement ces tendances négatives telles que le désir de vouloir briller, commander, dominer, accaparer ou se soumettre. L'opportunisme aussi et le manque de courage.»

J.B.: Quel sentiment avez-vous en regardant cette période?

«Qu'elle m'a enrichie. J'ai de vieux copains, comme Raymond (Itterbeek). Puis, je vais avec lui au Groupe Mémoire retrouver Arthur (Haulot) et les autres. Mon mari a été président du Centre

d'étude de la Seconde Guerre mondiale, dirigé aujourd'hui par José Gotovitch. Je suis administrateur dans notre hôpital à Saint-Ode⁴¹ pour que nos Prisonniers Politiques aient encore leur place.»

J.B.: L'engagement d'un résistant, après la guerre, c'est une référence?

«Non, ça n'en a plus. C'est une histoire passée. Mais vis-à-vis de moi, ça en a une. Mon engagement m'a enrichie, m'a fait découvrir ma personnalité comme une psychanalyse ne l'aurait pas fait. Je crois être allée au fond de moi-même et au fond des autres. Quand je suis rentrée, je me suis hâtée de remettre les masques sur les figures. Quand vous avez connu des personnes dans les camps... Un intellectuel. Il parade, il est intéressant... Vous le trouvez dans son humanité dégénérée. Il peut se conduire, je ne dirais pas comme un héros, car n'est pas un héros mais soit comme un homme, soit comme un animal. Si vous l'avez jugé et que vous le retrouvez dans la vie civile...»

«Lorsque nous rentrerons, il nous faudra crier pour rompre l'indifférence des mots de chair et d'os pétris de sang de larmes. Que nous dressions devant eux les corps des suppliciés. Et que saisis d'horreur à ce spectacle tragique, ils réagissent et s'unissent à nous, pour que soit la justice.

La liberté, pour nous les rescapés, ce n'est pas un hochet vain qui donne un beau son.

La liberté, pour nous, c'est plus que la vie, c'est la raison sublime qui nous fit espérer. Et le vieux sol natal dont nous sommes éloignés, cette terre des aïeux qui nous l'ont défrichée, pour avoir pour elle combattu, lutté, elle nous en est plus chère.

Nous sommes les détenteurs d'une cause sacrée. L'armée des brûlés, des gazés, des pendus, demande que leur sang soit le dernier versé.

Que nous clamions partout le cri de ralliement pour unir les peuples et édifier le monde. Un monde nouveau, sans frontières, sans classes, sans haine et sans prison. Où l'enfance dorée pourra grandir à l'aise. Où les vieux fatigués pourront mourir en paix. Où seront à jamais bannies les guerres fratricides.»

Liberté chérie

Deux sont revenus de nulle part

Introduction

Jetez-les dans la boue, ils seront de la boue, disait Himmler. C'est en rappelant ces mots que Nina Erauw préface l'ouvrage de Pierre Verhas⁴² puis ajoute.: «Dans un univers où le mépris et l'avalissement des êtres humains étaient un absolu, des frères en résistance⁴³, fidèles à eux-mêmes, se sont reconnus et ont créé un foyer maçonnique en y initiant un homme⁴⁴ qu'ils avaient appris à connaître et à apprécier. Ce fut dans l'enfer du camp de concentration nazi d'Estewegen où l'idéal et les principes maçonniques ont pu être concrètement vécus et appliqués: liberté, égalité, fraternité.

Fraternité et égalité vis-à-vis des autres prisonniers de milieu et d'opinions différentes; liberté en continuant à combattre pour les seules valeurs qu'il leur restait: celles du cœur et de l'esprit. Ils y ont laissé leur vie: deux sont revenus de nulle part et ont continué leur chemin de vie, fidèles à eux-mêmes et à leurs engagements.

Le temps qui renaît à travers leur mémoire est un appel à la vigilance et à la responsabilité qu'il doit ou devrait générer un engagement de chacun. Le XX^{ème} siècle et déjà l'aube du XXI^{ème} surpassent tout en violence, hécatombe, négation de la vie, mépris de l'autre.

Il ne faut donc pas que s'installe l'oubli, ce qui ferait injure à ceux et celles qui ont payé de leur vie les manquements de l'Histoire et le lourd tribut de la paix.»



*La baraque 6 se trouvait dans le fond, au milieu de la photo, entre deux rangées de petits arbustes.
Photo prise le 10 juillet 2009 par P. Baeten et Cl. Pahaut sur les vestiges du camp d'Estewegen.*

R E S I S T E R

*C'est en ces moments-là que l'être se révèle,
s'engage d'un seul élan, résiste sans faiblesse
Et c'est sa volonté, son courage qui se mêlent
pour que la liberté soit sa seule maîtresse*

*C'est dans ces moments-là, que des liens forts se forgent
des relations d'estime, de confiance et d'espoir
Soudent les résistants, entre eux, pour qu'enfin naisse
ce rêve de liberté qui chassera le noir*

*Puis vient la trahison, le moment d'être seul,
le plongeon dans le gouffre, la peur et puis l'angoisse
L'arrestation brutale, les coups, presque le deuil
et l'on résiste encore, malgré tout, plein d'espoir*

*Et la torture arrive, les coups pleuvent en cascade,
la douleur envahit les membres et l'esprit
Chaque jour recommence, l'inférieure sarabande
d'insultes, de coups de poing, de crachats et de cris*

*Et en ces moments-là, seuls au fond du cachot,
où le temps n'a plus cours et l'extérieur absent
L'homme peine à survivre et à mettre des mots
sur l'indicible horreur qu'il vit à chaque instant*

*Puis vient le sombre exil et tels des animaux
entassés par dizaines dans des wagons plombés
C'est la folie qui guette, la soif, d'autres maux
et n'avoir qu'un seul but, qu'un seul verbe: résister*

*Puis vient la vie du camp, ce qu'on appelle vivre,
vivre cette agonie, lente et qui n'en finit pas
Où la faim, la mort, les coups ou bien le froid
diluent la vie passée, font oublier les rires*

*Et pourtant, dans ce monde dantesque et infernal,
une petite flamme ténue a brillé un moment
Puisque parmi ces êtres, écrasés par le mal
des Maçons ont agi fideles à leur serment*

*Transcendant leur état et malgré leurs souffrances,
ils ont approché l'homme, lui parlant de beauté
Et ils l'ont convaincu de miser l'espérance
il est devenu leur Frère puisqu'ils l'ont initié*

*Imaginons un peu ce que fut cette chose
dans ce baraquement puant, clapier sans nom
Chiffons pour tabliers, outils, ou autre chose
et ils l'ont initié lui redonnant un nom*

*Y a-t-il donc des mots pour parler de cet acte
le décrire, l'estimer lui rendre sa grandeur
Quand on sait qu'aujourd'hui et dans certains cénacles,
on souhaite oublier, s'écarter des malheurs*

*Mémoire et oubli semblent indissociables;
oui, tout cela s'est passé, mais il y a si longtemps
D'aucuns vous disent même qu'il serait préférable
de ne plus en parler, c'était un autre temps !
Mais il ne s'agit pas de pleurer sur l'horreur,
inaugurer des pierres et puis s'en écarter
Et oublier très vite, ce qui trouble nos heures,
en parler, oui peut-être, mais ne pas insister !*

*Ce passé si horrible mérite qu'on se penche
sur le fonctionnement de l'homme et de ses actes
C'est un travail de fond qui touche les consciences,
cette tâche est immense, ne mérite pas d'entraîner*

*Malgré tous les outrages, la bête immonde ne peut détruire
au cœur de l'homme sa volonté sublime
Son corps, on le torture, le massacre ou l'annihiler;
l'esprit de résistance, le détruire on ne peut !*

*Faire acte de mémoire ou de ressouvenir,
ce n'est pas simplement évoquer par moments
Des faits, hors de l'esprit, du cœur des sentiments
mais les faire vivre en soi, dans ses actes, dans l'agir*

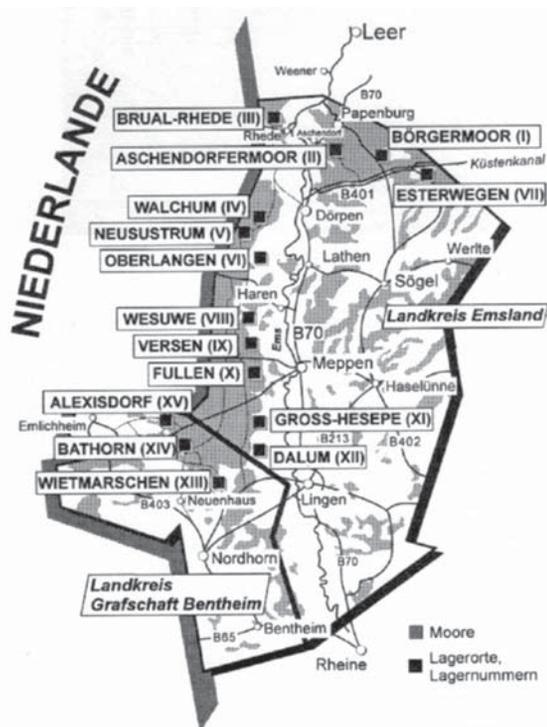
*Alors, souvenons-nous, sans oublier jamais
la lumière qui fut à cet homme, donnée
Nous avons tout à faire malgré ce qui est fait,
agir encore, toujours, rien n'est jamais gagné*

Claude Wautelet

1. Esterwegen VII, en Emsland, la baraque 6

Humidité glaciale d'un pays de marais.

Désolation et hostilité.



Carte de l'Emsland

Les photos d'archives, aimablement prêtées par Paul Baeten⁴⁵, appartiennent à la Gedenkstätte d'Esterwegen.⁴⁶

Dans l'Emsland, campagnes inhabitées de Basse-Saxe, existaient, depuis 1923 en pleine zone de marais tourbeux, une quinzaine de prisons allemandes, *Strafgefangenenlager* dégorgeant celles de la Ruhr. Le camp d'Esterwegen est situé à hauteur de la ville hollandaise de Groningen et de la ville allemande d'Oldenburg, à une trentaine de kilomètres de la petite ville côtière de Papenburg. En 1933, le régime national-socialiste, en vertu du Décret, du 28 février, pour la protection du peu-

ple et de l'Etat et pour contrer les actes de violence communistes les mettant en danger transforme deux de ces prisons en camps de rééducation pour opposants politiques, «réels ou supposés, sans raison déclarée, en durée indéterminée, sans procès et sans possibilité de défense»⁴⁷: Esterwegen et Borgermoor⁴⁸. D'après Hermann Göring⁴⁹, tous les prisonniers politiques de Prusse ainsi que les leaders syndicaux, les intellectuels, devaient y être emprisonnés comme travailleurs forcés, sous l'autorité des membres des SS et des SA.

Il leur fallait exploiter les marais: assainir le sol, creuser des canaux de drainage, construire des routes...



Photo de propagande de la partie du camp réservée aux SS, agrémentée de parties vertes, des jardins fleuris, de 1933 à 1936.

A partir de 1938, le camp fut peuplé de déserteurs condamnés par les conseils de guerre, de droits communs allemands, de minorités raciales ou religieuses, d'homosexuels et autres «marginaux de la communauté national-socialiste, déclarés nuisibles au peuple et condamnés par le droit.» Les nazis confièrent la gestion du camp au Haut commandement de la *Wehrmacht*. *Oberkommando*⁵⁰ et à l'administration pénitentiaire.

Au début de la guerre, en 1941, lorsque de nombreux prisonniers et opposants politiques non-allemands furent déportés, Esterwegen devint administrativement dépendant du camp de concentration de Neuengamme. Le régime disciplinaire du camp n'était pourtant pas à comparer

aux autres camps nazis; les responsables du camp étant, pour la plupart, des anciens combattants de 1914-18.

A partir de 1943, des résistants belges, français du Nord et hollandais, les fameux *NN*, condamnés à mort pour motifs patriotiques, y furent envoyés dans le secret le plus strict, en attente de passer devant le tribunal populaire (*Volksgesichtshof*) ou le tribunal d'exception (*Sondergericht*).



Le retour du travail des détenus allemands

Afin de maintenir la séparation entre les catégories de détenus, le camp était divisé en deux sur la longueur par la *Lagerstrasse*, clôturée, des deux côtés, de fils de fer barbelés. A droite, les prisonniers allemands condamnés à travailler dans d'immenses étendues désolées de marais et de tourbières; à gauche, les *NN*. Ils se voyaient mais ne pouvaient se parler. Les déserteurs et opposants politiques allemands parlaient, par tous les temps, extraire la tourbe des marais. Mais il n'était pas question de quitter les chemins. La crainte de s'enliser ôtait tout espoir d'évasion.



Vue générale du camp, en 1943, divisé en deux rangées d'une dizaine de baraques: à droite, les détenus allemands; à gauche, les détenus belges et français du Nord

Peu de choses sont connues à propos d'Esterwegen. Il est vrai que l'administration de l'Emsland a fait tout ce qu'elle pouvait pour en «oublier» l'existence. Il n'y avait pas de crématoire. Les centaines de victimes sont enterrées dans le bois du cimetière avec la population locale.

Dans les années 70, le camp fut occupé par la *Bundeswehr* (armée d'Allemagne fédérale). A cette époque, il était strictement interdit de photographier.

*«Il commence à bruiner. Une petite pluie fine qui colle à la peau et se fixe sur les vêtements. Humidité glaciale d'un pays de marais. Désolation et hostilité. Un pays plat avec quelques maigres bois de pins et de bouleaux. Nous glissons tant bien que mal avec nos sabots trop grands.»*⁵¹ C'était en janvier 1944.

Paul Baeten a été arrêté à Lierre le 15 octobre 1943 avec une vingtaine de ses amis. Il a 17 ans. Il est en dernière année à l'Athénée de Berchem. Lui et ses amis avaient été contactés par ceux de la Résistance, la *Brigade blanche*. Distribuer des tracts et la presse clandestine, servir de courrier, s'approprier, à la commune, des timbres de ravitaillement, chercher du logement pour le maquis... *des expéditions un tant soit peu excitantes pour des jeunes de 17 ans*⁵². Mais, après les risques, viennent les

dénonciations, les arrestations. Au cachot, à la prison d'Anvers, Paul affronte les interrogatoires pendant un mois puis, déporté comme NN à la prison d'Essen, il arrive, à la fin janvier 44, à Esterwegen, en attente de son procès. Le camp n'est pas grand. Une bonne dizaine de baraques entourées d'un mur de briques grises de 2m50 de haut. Des miradors en briques également. Les corbeaux sont le seul semblant de vie.



Arch. Esterwegen

Le régime d'Esterwegen vise à briser la résistance morale en isolant les détenus en lieu clos dans les baraques. L'appel se faisant dans la baraque même. *Au chaud*, diront les déportés des autres camps. La place d'appel, dite «la place Rouge» est le domaine du kapo⁵³ surnommé *Mussolini* qui garde les jeunes *en bonne santé par des exercices de gymnastique épuisants*.

La plupart des Lierrois, continue Paul Baeten, *nous sommes envoyés dans la baraque 9 et astreints à trier des douilles pour l'usine Siemens. Il y avait aussi le tressage des cordes en papier. Des tas de condensateurs venaient de l'usine Philips, bombardée. Ces condensateurs étaient faits de couches de papier paraffiné et de couches de papier d'argent qu'il fallait embobiner. Les anciens de la baraque nous confiaient, à nous les jeunes, de crocheter des gilets, des bonnets, des pantoufles, des chaussons avec les chutes de fils. Après une semaine,*

on nous déménage à la baraque 4, réservée aux Jugendlichen, pour trier des petits pois. Travail privilégié qui nous permettait de nous libérer et de sauter d'une baraque à l'autre.



Arch. Esterwegen

Dans tous les camps, l'habitude était d'essayer de garder son esprit en éveil en assistant à des *leçons* préparées par des déportés: de la lecture dirigée d'un livre par un philosophe, un dramaturge, un explorateur, aux recettes de cuisine, en passant par de petits récitals de chants... Les invitations glissaient de baraques en baraques, on ne sait comment. Paul n'est pas astreint à un travail très lourd à la baraque 4, et se rend facilement à la baraque 6 où, lui a-t-on dit, des réunions s'organisent sur le thème de la franc-maçonnerie. Sujet intrigant. Il voudrait en apprendre plus. Espoir d'humanité. Pendant la durée de sa déportation au camp, il se rend à deux, trois ateliers, puisqu'il s'agissait bien d'une loge, *Liberté Chérie*, installée à la fin 1943. Il écoute les leçons, avec la maturité d'un jeune de 17 ans qui, en quelques mois, a vécu la Résistance, l'arrestation, la torture et commence maintenant une déportation dont il ne devine pas encore le poids. Il est sans doute le dernier témoin des tenues de cette loge. Après la guerre, Paul s'interrogera longtemps sur ces premiers ateliers à Esterwegen. Il est aujourd'hui initié.

Paul Baeten est depuis juin 2007, président du Groupe Mémoire, cher à Nina, et fondé par Arthur Haulot. Paul Baeten a succédé au docteur André Wynen. Son témoignage est précieux, lui qui fut déporté, en 1944 à Esterwegen. Dernier témoin à l'écoute de Fernand Erauw, qui deviendra l'époux de Nina, et des frères maçons.

2. La lumière dans les ténèbres du camp

Un vécu intense à la fois dans l'horreur et dans l'espoir

Lors de la sortie du livre de Pierre Verhas, *La Libre Belgique* donna la parole au journaliste Christian Laporte: *Prisonniers catholiques et franc-maçons étaient unis fraternellement à Esterwegen. Tout comme il était difficile pour les croyants de professer leur foi dans les camps, les franc-maçons ne pouvaient pas davantage se réunir pour mener leurs travaux de réflexion philosophique sur la destinée de l'humanité. Mais il y eut une exception. Belge de surcroît! En 1943, un groupe de sept maçons créa un nouvel atelier dans l'enceinte même du camp d'Esterwegen, dans l'Elmsland, au Nord-Ouest de l'Allemagne. La démarche fut d'autant moins banale qu'elle avait vu le jour dans ce camp regroupant des prisonniers politiques NN, grâce à l'appui de prêtres catholiques qui surveillaient l'environnement de la loge de fortune. Inversement, ils purent offrir la messe dominicale à ceux qui le souhaitaient.*

Cet exemple exceptionnel d'authentique tolérance fraternelle n'était connu jusqu'ici que du monde maçonnique. Grâce soit rendue à Pierre Verhas qui a raconté sa genèse dans un petit livre émouvant. Dans les camps, la misère était aussi morale et intellectuelle. A côté des privations et des exactions qui les diminuaient physiquement, tout était mis en œuvre pour que les détenus craquent sur le plan mental. Mais nombre d'entre eux tenaient absolument à garder leur dignité, unique bien qui leur restait encore.

Communauté d'esprit

Dans ce contexte, la baraque 6 d'Esterwegen fut un laboratoire philosophico-religieux tout en étant un microcosme de la société belge. Il y avait là des magistrats, des fonctionnaires, des journalistes, des ingénieurs, des enseignants, des militants d'extrême gauche, des prêtres. Ces derniers avaient pris l'habitude de se réunir le dimanche matin au centre de la baraque pour dire la messe. Une célébration sans communion mais qui permettait de ne pas perdre courage. Evidemment, il y avait toujours le danger de se faire repérer par les gardiens et il fut donc demandé aux laïques de surveiller les abords.

L'abbé Froidure, qui connut l'enfer du camp, souligna cette proximité: «L'esprit de compréhension et de tolérance des non-pratiquants permet que la messe soit récitée à haute voix et en partie chantée...» La plupart des «surveillants» des messes clandestines étaient des franc-maçons dont certains appartenaient à la même loge ou au même réseau de résistants. Ils profitèrent de ces moments privilégiés pour approfondir leurs réflexions. Et pour fonder un atelier. Dans ce lieu où régnaient les ténèbres, il fallait que la lumière l'emporte, selon l'expression du prologue de l'Evangile de Jean. Le fondateur de l'atelier fut Luc Somerhausen. Journaliste et rédacteur au Compte-rendu analytique du Sénat, cet agent de renseignements occupait un rôle important au Grand Orient de Belgique. Il fallut rédiger des statuts et trouver un nom pour l'atelier. «Liberté Chérie» fut retenu, par référence à La Marseillaise mais aussi à La Muette de Portici, l'opéra d'Auber qui déclencha la révolution belge de 1830. Mais ce titre figurait surtout en bonne place dans le Chant des Marais, composé en 1933 dans le camp nazi de Borgermoor. Face à l'intolérance nazie, il y avait une réelle communauté d'esprit entre maçons et croyants. Avec, de part et d'autre, des hommes exceptionnels. Côté loge, outre Somerhausen, il y avait notamment le magistrat Paul Hanson. Un

juge de paix devenu le symbole de la résistance de Thémis: il avait bravé l'occupant et ceux qui étaient à son service. A l'exception de Luc Somerhausen et de Fernand Erauw, le seul à être initié dans «Liberté Chérie», tous les autres frères perdirent la vie avant la Libération...

Jusqu'à sa mort, Fernand Erauw plaida pour que l'on traque sans relâche toutes les formes d'oppression, toutes les formes de négation de l'être humain, toutes les lâchetés, tous les fascismes, tous les totalitarismes... (Christian Laporte, La lumière dans les ténèbres des camps, dans La Libre Belgique, le 4 février 2005.)

Créer un espace de paroles pour que vive l'Homme⁵⁴ dira Fernand Erauw, où le déporté garde conscience de ce qu'il est; penser, préserver sa lucidité, refuser d'admettre qu'il puisse exister ce que le professeur Halkin appelle la captivité des âmes, telle fut sans doute la recherche des maçons, présents à la baraque 6, à se reconnaître mutuellement. Le camp intoxiquait les cœurs, continue L. Halkin, nos ennemis savaient ce qu'ils faisaient en divisant les prisonniers, en recréant la jungle.⁵⁵ Univers où l'homme est superflu, où, comme le dit Primo Levi, il n'y a pas de pourquoi.

Avril 1944 sonna l'éclatement de la loge. Esterwegen fut évacué et les détenus dispersés dans d'autres prisons ou camps: le juge Hanson mourut sous un bombardement, en mars 1944, à la prison de Essen; Franz RoCHAT, à la prison de Untermassfeld, en avril 45; Jean Sugg, au camp de Buchenwald, en février 45; le colonel De Schrijver et Henry Story moururent à la prison de Gross-Strelitz, en février 45; Amédée Miclotte fut porté disparu du camp de Gross-Rosen; seuls, Luc Somerhausen et Fernand Erauw rentrèrent en Belgique le 21 mai 1945, après la terrible marche de la mort jusque Crewitz où ils rencontrèrent les Russes.

En 1993⁵⁶, en terminant sa conférence en hommage aux fondateurs de cette loge concentrationnaire, Fernand Erauw reprend les vers d'Aragon⁵⁷: «*Et si c'était à refaire, je referais ce chemin, la voix qui monte des fers parle aux hommes de demain.*»

Un monument à la mémoire des fondateurs de la loge *Liberté Chérie* fut créé par l'architecte belge Jean De Salle le 13 novembre 2004 sur le site du cimetière du camp: *une évocation pleine d'émotion d'un vécu intense à la fois dans l'horreur et dans l'espoir que la loge Liberté Chérie voulait voir inscrire dans les mémoires.* (J. De Salle).

Un simple cube de pierre sur lequel s'inscrivent l'équerre et le compas, symboles maçonniques, à la fois de la rigueur et de l'ouverture; enfermé dans une maille d'acier qui s'ouvre sur l'infini.



Monument élevé par les maçons belges et allemands en souvenir de la loge Liberté Chérie au camp d'Esterwegen



www.gedenkstätte-esterwegen.de

3. Connais-toi toi-même

Ils cultivèrent une sagesse sans artifice, toute d'humanisme lumineux.

«Construite sur un idéal universel d'humanité meilleure, plus heureuse et fraternelle, la franc-maçonnerie est avant tout adogmatique», explique Nina. «Elle se construit sur le travail initiatique de ses membres à l'intérieur des loges. Elle propose à ses membres de faire des choix délibérés dans la vie et de travailler sur eux-mêmes par la pratique de rites et l'usage de symboles qu'elle offre à la réflexion de chacun. Ces symboles remontent à la plus haute antiquité et se retrouvent dans plusieurs cultures, comme les quatre éléments, les étoiles, la lumière, les instruments géométriques... Ils n'ont de sens que pour celles et ceux qui en recherchent et déchiffrent le sens.

Ce travail sur soi est la base même de la démarche maçonnique car on ne peut prétendre changer le monde si on ne fait pas l'effort de se connaître et de tenter de se changer soi-même. C'est le *connais-toi toi-même*, cher à Socrate.

Je ne puis en dire plus. C'est par la pratique que les choses se découvrent petit à petit. J'ai passé de nombreuses années en maçonnerie et je cherche toujours.»

Née de l'esprit de la Renaissance, la franc-maçonnerie est fille du siècle des Lumières, le XVIII^{ème} siècle, qui vit se constituer, à côté des loges masculines, les loges féminines dites loges d'adoption, mais dépendantes des loges masculines. Joseph II, par ses édits contre l'institution, et ensuite la Révolution française, peu favorable à l'émancipation féminine, mettent un frein important à l'élargissement du concept.

Au cours du XIX^{ème} siècle, les loges retrouvent un terrain favorable à son extension, au travers de l'idéal liberté, égalité, fraternité. Au début du XX^{ème} siècle, la marche d'émancipation des femmes et la lutte pour le suffrage universel font jaillir des ateliers au sein de nouvelles loges féminines ou de

loges d'adoption ainsi que des ateliers de Droit humain, fédéralisés en Belgique en 1928.

La première loge belge de Droit humain a vu le jour à Bruxelles le 24 mai 1912, en présence du fondateur de l'Ordre, Georges Martin et le soutien de maçons d'une loge du Grand Orient de Belgique.

Et dès 1933, l'avancée du fascisme et du nazisme amènent les maçons à se lancer dans des actions concrètes comme par exemple, en 1938, le sauvetage des enfants espagnols.

Mais, dès la déclaration de la guerre, les nazis poursuivent les franc-maçons comme tous les opposants politiques et beaucoup sont déportés dans les camps.

Géographiquement dispersées, les loges sont plus nombreuses dans les cités. Elles réunissent les membres plusieurs fois par mois autour de conférences présentées par des frères, des séminaires, des visites culturelles... La première distinction entre les loges repose sur la différence entre les êtres: loges mixtes au *Droit humain*; loges féminines à *La Grande loge féminine de Belgique*; et loges uniquement masculines dans *La Grande loge de Belgique* et au *Grand Orient de Belgique*.

Au retour des camps, Fernand Erauw n'eut de cesse de rendre hommage à ses frères en résistance, en maintenant leur mémoire et en cultivant les valeurs humaines développées en atelier dans la loge *Liberté Chérie*. *Ils ont fait ce qu'ils devaient; ils se sont courroucés contre l'iniquité qu'étaient le nazisme et la captivité; ils ont élevé leurs voix avec force pour détruire ces maux et reconquérir la liberté et ils ont agi en essayant de faire le bien pour travailler au bonheur de l'humanité.*⁵⁸ *Maître incontesté du droit belge*⁵⁹, Fernand Erauw refusait pour lui-même et chez les autres, toute irrégularité.

*Gar dien de la rigueur, il avait l'écoute impassible et le don de faire oublier la différence de génération*⁶⁰. Il avait l'intelligence du cœur; celle qui,



Fernand Erauw. Archiv. famil.



Nina. Archiv. famil.

au-delà de la raison, rend l'être affable. Le hasard de la vie voulut que lors de sa déportation à Esterwegen, Fernand Erauw vit venir au camp un déporté du nom de Joseph Régnier, arrêté pour avoir fait partie de réseaux d'espionnage avec, comme adjointe, Nina. Fernand ne resta pas sourd à ses récits de guerre et, de retour au pays, s'enquit, tout naturellement, de retrouver Nina pour lui en parler.

L'histoire s'embellit encore quand, dans les années 50, Fernand Erauw épousa Nina et l'ouvrit à la maçonnerie où elle fut membre de différents ateliers du Droit humain. Unis par bien des passions, ils mirent leur engagement au service de la société. Ils cultivèrent une sagesse sans artifice, toute d'humanisme lumineux.

Nina travailla à la redécouverte et la transmission des valeurs incarnées par *Liberté Chérie*: «vigilance permanente et défiance systématique envers tous les pouvoirs qu'ils soient politiques, économiques ou technologiques et, face à tous les cou-

rants de pensée qui tentent d'insérer l'existence dans un système qui tue l'innocence de la vie.» Nina contribua avec dynamisme et efficacité, discrétion et simplicité, et surtout une grande ouverture à l'autre, au développement de la franc-maçonnerie en Belgique francophone, plus spécialement dans le Brabant wallon.

En 1997, après le décès de son époux, elle participa à l'installation d'une nouvelle *Liberté Chérie*. Cet atelier de réflexion regroupe différentes obédiences désireuses de sauver la mémoire de la loge installée au camp. «Si donner sa vie pour la justice et la liberté est relativement facile, disait Nina, la donner chaque heure, chaque jour, dans une agonie qui n'en finit pas est quelque chose de terrible.»

Et ce sera avec émotion que, le 2 février 2008, lors de l'adieu à Nina, ses amis se reliaieront autour d'elle: *Femme-référence, passionnée et en prise sur le monde, tu portais haut les valeurs maçonniques: la quête inlassable du beau, du bien et du juste.*

Une dette à la vie

Il me paraît indécent de vivre cachée

Introduction

«Merci de m'avoir écoutée, d'avoir ravivé mes souvenirs, à la fois si proches et si lointains. Après nos entretiens, voilà que j'éprouve le besoin de me résumer dans ce que nous avons évoqué de résistance, de liberté, de mémoire et d'oubli.

La Résistance, vécue dans des circonstances très différentes, le combat, l'arrestation, la captivité, le retour et la vie d'aujourd'hui.

Le combat: événement permettant de prendre la véritable mesure des êtres, dans des relations faites d'estime, de confiance, de sueurs et d'angoisse; partage d'un idéal, soudés par un même objectif: la liberté. Liberté de rêver une même utopie, la création d'une société nouvelle où chacun aurait sa pleine dignité humaine.

L'arrestation et l'enfermement: sorte de déchirure entre deux univers; le dehors et le dedans. Là aussi, résister car il y a des moments d'intense solitude où l'on ne sait si l'on devient indifférent ou désespéré où le chemin de la folie est aussi accessible que celui de la volonté. Résister à la torture qui est un des événements les plus effrayants que l'on puisse porter en soi. Résister à ces bureaucrates de la douleur qui règnent en maître sur le corps et tentent d'annihiler l'esprit. Se préparer aux affrontements quasi journaliers en pénétrant sa propre personne, en faisant le point pour savoir où l'on en est avec la peur, avec soi-même, avec son destin, prendre conscience de ses changements, réfléchir aux questions que la mort pose et s'y reconstituer en permanence un calendrier de l'espoir. Cela, dans un climat où le temps passe long et court, interminable parfois dans le présent, sans consistance pour le passé ou l'avenir. La vie étant loin; seules au programme, les réalités quotidiennes.

Le camp: bidonville de l'humiliation, du sordide, de l'iniquité. Donc, là aussi RESISTER. Résister au choc psychologique, aux réactions émotionnelles, à la disparition de son identité –*Nacht und Nebel*- nuit et brouillard !

Les privations matérielles n'atteignent pas en tant que perte; je les ai plutôt ressenties comme une calamité étrangère à moi-même. Résister: être le robot qui marche et subit mais aussi rebelle s'arc-boutant pour tenter de dominer les épreuves, pour garder sa fidélité à soi, ses engagements aux autres. Bref, garder un pourquoi vivre dans ce climat où triomphaient l'absurde, les coups, la faim, le froid, la mort, celle des autres et la sienne, tellement vécue et partagée que je n'ai plus cessé de la porter en moi.

Si, en cellule, on tourne les pages de sa vie, au camp on est en tête à tête avec ses vérités fondamentales car, si donner sa vie pour la justice et la liberté est relativement facile, la donner chaque jour et chaque heure dans une agonie qui n'en finit pas est quelque chose de particulièrement éprouvant.

Le retour: se remettre dans la peau des vivants sans préparation, entreprendre le voyage en sens inverse bien qu'il s'agisse souvent d'un retour impossible puisque rien n'efface ce qui a été et ne remplace ce qui est perdu.

Résistance aux déceptions de ce retour, incompris, sans interlocuteurs sauf ceux voulant nous persuader qu'il fallait intérioriser les souffrances passées et les assumer.

Devoir mesurer l'échec de notre utopie, de cette société nouvelle dont nous avons tant rêvé.

Difficile de reprendre le cours de la vie comme on reprend les mailles d'un tricot.

Et c'est ainsi que nous avons refoulé nos souvenirs, non pas dans une volonté d'oubli mais par manque de mots pour dire ... En effet, comment faire partager l'odeur grasse et douceâtre de la mort et celle des fumées du crématoire?

On m'a déjà demandé si j'avais de la haine contre les Allemands. J'ai toujours répondu par la négative mais l'absence de haine n'est ni l'amour ni le pardon. De près ou de loin, un peuple entier a été associé à l'entreprise d'extermination au nom d'une suprématie de la race aryenne. Un peuple qui s'est tu, qui n'a pas agi et qui n'a pu mettre fin à ces années d'horreur.

Pendant et après ma captivité, j'ai essayé de raisonner l'irrationnel, de comprendre l'incompréhensible. Je n'ai toujours aucune réponse et, aujourd'hui comme hier, je m'interroge: Comment naissent les bourreaux? Qui sont-ils? Où commencent la folie, la torture; leur insanité ne réside-t-elle que dans le passage de l'imaginaire à l'acte?

Le pardon est pour moi une forme médicamenteuse de l'indifférence. Oublier, c'est une forme d'amnésie volontaire que la justice appelle prescription. Pourtant, nous devons à nos morts le devoir de mémoire pour qu'ils survivent et nous n'avons pas à pardonner en leur nom.

Tout de suite après la guerre vint, pour moi, l'enrôlement au parti communiste qui, à cette époque, a suscité l'enthousiasme et l'engouement de tant d'artistes et d'intellectuels de ma génération. C'est par après que nous nous sommes aperçus que cette superbe utopie, porteuse de tant de rêves, avait dévié dans les massacres et les goulags, dans les tortures, même celles empruntées aux laboratoires de la médecine psychiatrique.

Le constat: c'est qu'il faut être attentif et vigilant, résister, défendre les libertés, réagir contre le mépris de l'humain, la robotisation de la société, les pouvoirs qui tendent à étouffer les libertés. Résister à cette société de gratification immédiate, à ce vertige technologique où l'affirmation de soi en ne se satisfaisant que par ce qui se voit et ce qui se possède.

Résister aux experts en manipulation qui sortent la Résistance de l'histoire de la guerre et de son terrible génocide et font acte de négationnisme... Mais peut-être n'est-ce qu'une utopie de plus?

Restent la mémoire et l'oubli. J'ai souvent l'impression que la vie a plus besoin d'oubli que de mémoire... tout au moins pour certains. Je me demande si mémoire et oubli ne sont pas les deux faces d'une même pièce. Je veux dire que la mémoire n'est pas le souvenir dont les images sont souvent victimes du flou et d'un certain oubli. C'est plutôt un mouvement actif de l'intelligence et du cœur et que, faire acte de mémoire, c'est avant tout AGIR en ayant la volonté de reconstruire ou de construire ce qui engendre une sorte de Résistance morale et parfois d'insoumission. Je me suis souvent demandé si les commémorations, les monuments élevés à la mémoire de tel ou tel événement ne sont pas une façon de se libérer du passé en confiant la mémoire à des traces matérielles.

Bien entendu, la mémoire est fondatrice de chaque culture et de chaque civilisation. Que ferions-nous sans l'histoire des générations précédentes et sans la nôtre?

Ce qui me semble difficile, c'est la transmission. L'image ou même l'écrit est autre chose que l'expérience vécue que l'on ne sait pas reconstituer; et le passé est précisément l'expérience d'un monde dont les acteurs sont absents et dont on ne perçoit que les échos.

Pouvons-nous, par l'action et la transmission, participer à tracer un chemin de responsabilité dans les consciences? Pouvons-nous entraîner d'autres, en rapport avec le temps, à reconnaître la valeur du passage et de la durée; c'est à dire le sens de ce qui, par-delà la mort des individus, mérite de survivre? Peut-on vivre dans l'oubli total? Ce qui serait, je pense, une sorte d'absence de vie. Ou dans la mémoire totale qui peut conduire à la folie. Poser la mémoire comme principale problématique, ne signifie-t-il pas de poser celle du temps, de l'histoire et de la pensée humaine? Je crois aussi que la transmission ne fonctionne pas à sens unique; du passé vers le présent. Elle ne suppose pas seulement une source et un émetteur mais aussi et surtout une écoute et une réception. C'est la raison pour laquelle il y a obligation de s'éduquer et d'éduquer à la liberté pour aborder les champs des possibilités qu'elle offre et cela demande une immense révolution intérieure Mais gommer la Résistance est du négationnisme. En manipulant la mémoire et les esprits, les prédateurs de la mémoire répandent le **sable de l'oubli**.⁶¹»

1. Ma maison? Soufflée par un V2⁶²

Avoir le grade de classeur bénéficiant du traitement de sous-chef de bureau...

Au cours de la cérémonie d'adieu à Nina, un ami, Nathan Zygrajch, prend la parole et dit:
Il ne t'a pas été facile, Nina, tu me l'as écrit, de vivre avec tes souvenirs de guerre enfouis au fond de toi. Avec deux mondes, l'un qui voulait espérer, l'autre qui désespérait; l'un qui cherchait un sens, l'autre qui en arrivait à croire que le seul sens de l'existence était de n'en avoir aucun. Tu confias alors à la mer les images de toutes les horreurs vécutées pour qu'elle les engloutisse à jamais; tu vomis ta colère. Tu retrouvas alors la sérénité. Tu redevins une femme d'action dans son siècle. Tes activités, tu les as exercées avec dynamisme et efficacité et pourtant avec l'humilité et la modestie de ceux qui sont soucieux des autres⁶³ ...

De retour de captivité, Nina souffre de problèmes cardiaques et pulmonaires graves. Elle sera admise en cure d'un mois successivement à Anancy (septembre 45) en Haute Savoie, à Chamonix, également en Haute Savoie, puis à la Pension Plein Soleil de Préverenges, en août 46, au bord du lac Léman. Elle rentrera, toujours mal en point, «faute de

soins, écrit-elle, au sujet de Préverenges, dans un courrier à l'administration, daté du 5 septembre 1946, tributaire d'étrangers qui vous considèrent comme des internés et non des hospitalisés. Je dois recommencer à me soigner n'étant pas en état de travailler. Je n'avais plus de maison, elle avait été soufflée par un V2. J'ai habité chez mes parents et cherché du travail le plus vite possible. J'étais en très mauvais état physique. Je devais retravailler. Je n'avais plus de moyens d'existence. Je ne voulais pas être à la charge de mes parents. Je suis devenue traducteur interprète au Commissariat belge au rapatriement.»

Et c'est ainsi que Nina sera engagée le 1^{er} octobre 1945, comme traductrice interprète avec le grade de rédactrice de 1^{ère} classe, au Commissariat belge au rapatriement (CBR), tout nouvellement rattaché au ministère des Victimes de la guerre avec le Service des soins médicaux et pharmaceutiques et l'Œuvre nationale des anciens combattants (ONAC).

En effet, à la libération, le gouvernement belge est confronté à trois problèmes essentiels: le rapatriement des Belges, l'aide aux victimes de la guerre et à leurs ayants droit et la reconstruction (évaluation des dommages et indemnités à allouer). Le 27 juin 1944, le CBR est ainsi créé au sein du minis-

tère du Travail afin de rechercher les disparus, de rapatrier les Belges et de constituer les archives. En avril 1945, le CBR est mis en liquidation et ses services transférés au ministère des Victimes de la guerre, créé le 12 février 1945 afin de prendre des mesures d'aide pour les victimes civiles. La rédaction des présomptions de décès et la rectification des actes de décès pour régulariser la situation des Belges décédés ou disparus relèvent également de la compétence de ce ministère.

Dès l'été 45, le CBR charge 400 officiers belges de liaison et des Prisonniers Politiques «polyglottes» de retrouver la trace et de s'efforcer de rapatrier 20.000 déportés. Par sa bonne connaissance de l'allemand et portant en elle les stigmates de la déportation concentrationnaire, Nina s'est engagée à fond dans la recherche des disparus. Les familles inquiètes du devenir des leurs après leur arrestation, ont reçu, grâce à elle, et dans des délais rapides, des réponses précises à leur questionnement.

Le 1^{er} avril 1946, est créé le ministère de la Reconstruction vers lequel sont transférés les services du ministère des Victimes de la guerre et du ministère des Dommages de guerre. Nina monte en grade: dès le 1^{er} janvier 1947, elle devient rédactrice et le 1^{er} juillet 1947, sous-chef de bureau.

A partir du mois d'août 1949, l'administration des Dommages aux personnes se réorganise en trois directions: les statuts, les pensions aux victimes civiles et le fonds d'archives, d'une grande valeur historique. En 1952, cette administration est prise en charge par le ministère de la Santé publique et de la Famille⁶⁴.

Le 1^{er} juillet 1954, Nina reçoit le titre de classeur. A 55 ans, elle sera mise en disponibilité «pour raison honorable» et prendra sa pension dès le 3 juillet 1972, démissionnant ainsi de ses fonctions de classeur avec le traitement de sous-chef de bureau⁶⁵.

Dans les documents administratifs remplis après la guerre, Nina omettait de mentionner sa licence en mathématiques. A la question, *profession?*, elle répondait: *secrétaire* et, à celle de *formation?* ou *études faites?*, elle précisait: *baccalauréat latin-math, études commerciales, dactylographie*.

L'historien de la Seconde Guerre mondiale, ne s'étonne plus, aujourd'hui, de retrouver le nom de Nina Erauw en signature à bien des dossiers de recherches ou de rapatriement de prisonniers politiques décédés dans les camps.

Nina quittera alors ce premier travail social pour aller à la rencontre des adultes de demain: «me résumer auprès des jeunes dans ce que nous avons vécu de Résistance, de liberté, de mémoire et d'oubli.»

2. Aux jeunes: surtout pas des larmoiements

Après la guerre, nous avons voulu que nos enfants aient tout ce dont nous avions été privés. La publicité et les banques ont fait le reste.

Pendant des décennies, Nina Erauw s'est rendue dans les écoles pour rencontrer les jeunes, témoigner de son expérience et répondre à leurs questions. Très proche d'Arthur Haulot et membre du Groupe Mémoire⁶⁶, Nina Erauw voulait prévenir la nouvelle génération des dangers qui la guettent.

«Dans nos rencontres, ce n'est pas mon histoire qui doit compter pour eux mais la leçon qu'il faut en tirer. Je n'aime pas parler de moi mais plutôt des choses auxquelles j'ai participé. Les jeunes doivent prendre leur destin en main afin de ne pas raviver l'extrême droite⁶⁷. Je ne dis pas que la situation des années 30 va se répéter mais je constate qu'on accorde actuellement de moins en moins d'importance à l'humain et de plus en plus à la rentabilité commerciale. C'est la porte ouverte à des dérives.»

C.W.: Que souhaitais-tu leur faire passer comme message?

«J'aimerais surtout que nos enfants et petits-enfants n'aient pas à maudire l'effroyable inconscience dont nous avons et faisons toujours preuve. Oui, c'est vrai, j'ai milité toute ma vie comme j'ai pu en rencontrant des jeunes. C'était mon devoir, mon travail de mémoire. Mais ce que je ne désirais surtout pas, c'était de ne leur parler que de choses tristes en me limitant à la description morbide des événements. Je ne souhaitais surtout pas de larmoiements mais provoquer chez eux des réactions. Je leur proposais de faire des actions positives dont ils pourraient voir, concrètement, les résultats. Bref, favoriser, si possible chez eux, une véritable dynamique de l'appropriation des valeurs fondamentales propre à les éclairer.

J'ai aussi toujours pensé que la philosophie devrait avoir sa place dans l'éducation des jeunes. Bien sûr, en tenant compte du niveau de leur développement intellectuel. Les philosophes grecs (Epicure, Démocrite, Socrate...) y auraient leur place et ce, même dans l'enseignement fondamental car pour moi, il est faux de croire que les questions dites philosophiques sont d'une telle complexité qu'elles sont hors de la portée des enfants. C'est cela l'éducation du jugement.»

Ceux qui, dès la fin des années soixante, ont eu l'occasion de recevoir Nina Erauw dans leur classe à Bruxelles, dans le Brabant wallon ou ailleurs, en ont gardé un souvenir clair et pénétrant. Elle répondait aux interrogations des élèves sur les camps, les motivations des résistants... Mais elle jugeait ces questions parfois trop limitées à l'anecdote et regrettait le fait qu'ils ne s'intéressent pas plus aux mécanismes qui avaient entraîné la guerre.

Elle insistait particulièrement auprès d'eux pour qu'ils ne se contentent pas de recueillir un témoignage du passé mais le considèrent dans la perspective de l'évolution politique, économique, médiatique actuelles.

Elle invitait à réfléchir, à ne pas se laisser endormir par la société de consommation et des médias qui, disait-elle, préfèrent le divertissement à l'analyse politique.

Elle témoignait de sa grande préoccupation de voir revenir en force des idées d'extrême droite antidémocratiques qu'elle avait combattues toute sa vie.

Elle voulait attirer leur attention sur les circonstances qui favorisent ce mouvement et les inciter à être vigilants en s'intéressant à la politique et en défendant les droits de l'Homme.

«Les jeunes doivent savoir. Je n'insiste jamais sur ce que j'ai vécu parce que j'ai horreur de raconter ma vie et que les expériences des uns ne servent pas tellement aux autres. Mais j'attire leur attention sur ce qui peut arriver quand on ne défend pas la démocratie. Je leur fais sentir où on peut en être réduit si on n'est pas attentif, si on n'est pas dans la politique, si on ne fait pas son devoir de citoyen. C'est mon but.

Mais raconter ma petite histoire, c'est fatigant et si on propose aux élèves de poser des questions, ils vous posent des questions maladroites⁶⁸, comme:

- Est-ce que vous avez un numéro sur votre bras? Ah, vous n'en avez pas? Donc, vous n'êtes pas juive?

- Non.

- Il n'y avait pas que des Juifs dans les camps?

- Non, mais pas dans les mêmes camps. Il y a une différence entre les camps de concentration où furent déportés les Résistants et les camps d'extermination.

Les Juifs et les Tziganes sont les victimes d'une politique d'extermination. Ce ne sont pas des martyrs car ils ne se sont pas présentés en martyr.

Nous étions des combattants. Ce n'est pas la même chose. Notre Résistance est une action volontaire; c'est un choix. Nous l'avons assumé avec les risques et les conséquences. Nous le savions.»

Infatigable, Nina acceptait toutes les sollicitations,

regrettant que trop peu d'enseignants consacrent du temps à évoquer les hommes et les femmes qui s'étaient engagés dans la Résistance ainsi que le sacrifice douloureux des prisonniers politiques qui vécurent et moururent dans les camps de concentration. Elle craignait que progressivement, après la disparition des survivants, ***l'oubli ne s'installe.***

*Treize années de présence aimable, compétente, généreuse et diligente
auprès de mes élèves, garçons et filles,
qu'elle exhortait à s'engager dans les combats d'aujourd'hui:
à être vigilants face au racisme, à l'antisémitisme, à la xénophobie;
à se mobiliser pour défendre les valeurs de la démocratie.
Une vraie citoyenne responsable
guidée par l'amour, l'amour de la vie, l'amitié,
l'engagement et la discrétion.
Merci Madame Erauw.*

Georges Callebaut, professeur de morale laïque à
l'Athénée Royal Paul Delvaux à Ottignies.

3. Aux adultes: endiguer l'angoisse

Fraîche et généreuse, sauvage, pensive et secrète, farouche, tendre et douce, pour que les plus pauvres ne soient pas laissés seuls.

Après avoir quitté ses activités professionnelles⁶⁹ et s'être définitivement installée à Ottembourg, non loin de Wavre, Nina Erauw ne peut envisager de rester inactive. «Je pensais voyager, m'adonner à ma famille et à la lecture... Mais je m'ennuyais. J'ai alors créé Infor Femmes Wavre qui est devenu Infor Famille Brabant wallon», déclare-t-elle en 2004 au journal *Le Soir*⁷⁰, alors qu'elle est mise à l'honneur par la Province du Brabant wallon.

«Quand je suis revenue, très meurtrie, du camp de Ravensbrück, j'avais le sentiment d'avoir une dette. Pourquoi en avais-je réchappé, moi? Après avoir bénéficié d'une telle chance, cela me paraissait indécent de vivre cachée. Je devais me mettre au service des autres. Ce n'était pas une obligation, mais un besoin.»⁷¹

Au début des années 70, dans l'effervescence des idées féministes qui suivit mai 68, elle a, avec quelques amies, «des discussions relatives aux droits de la femme, à la nécessité de les informer, de les responsabiliser, de les écouter et d'essayer de les comprendre.»⁷²

En 1971, Infor Femmes se crée à Bruxelles. Lorsque l'opportunité se présente d'établir une antenne d'Infor Femmes en Brabant wallon, Nina saisit l'occasion de concrétiser ses idées et, avec quelques amies volontaires dont une compagne de captivité⁷³, elle décide de se lancer dans cette aventure. D'autres antennes se créent dans d'autres provinces. L'engagement pris, la tâche est ardue: tout est à réaliser.

Nina, déjà bien rôdée aux démarches administratives, encadrant ses premières bénévoles, se met au travail. Un volet important dont elle se charge d'abord est de faire les démarches auprès des instances publiques, à la recherche de subsides, de locaux d'accueil et de travail. Des contacts sont pris notamment avec le CPAS de Wavre qui octroie, dans un premier temps, un local rue de l'Escaille. Puis, pour des raisons de rénovation, toute l'équipe élira domicile rue du 4 août, pour plusieurs années, avant de revenir rue de Bruxelles dans des locaux transformés et accueillants.

Le soutien du CPAS est particulièrement précieux alors que le Centre n'est pas encore subsidié. Il continuera jusqu'à ce jour⁷⁴. Un appel est lancé aux bonnes volontés et aux compétences; le départ se fait grâce «à la débrouille, un apport maximum de chacune; bics, classeurs de récupération, papier brouillon, le tout fut fourni par nous»⁷⁵. L'asbl est créée avec une philosophie bien précise: le pluralisme, l'anonymat, la gratuité et la collaboration de bénévoles. L'association, essentiellement alors centre de documentation, se doit de créer une structure complète d'information.

Elle est non seulement consacrée aux femmes mais ouverte à tous les publics. Notamment accessible aux jeunes qui y trouvent une documentation

utile pour l'école car les nouvelles technologies n'apportent pas encore les informations souhaitées, dans l'instant et dans tous les domaines. La demande est importante. Le Centre connaît rapidement le succès. Mais en 1975, la régionalisation entraîne la nécessité pour les Centres Infor Femmes de changer de statut afin de pouvoir bénéficier des subsides nécessaires à leur fonctionnement.

Un désaccord survient entre le Centre bruxellois d'Infor Femmes et les Centres wallons désireux d'acquérir plus d'autonomie et de répondre aux critères d'agrément de la région. Le but de ces derniers est également de s'adapter aux besoins et aux préoccupations plus spécifiques des personnes qui viennent les consulter notamment sur des matières de compétence régionale. Dès lors, les responsables des Centres et leurs équipes prennent leurs responsabilités et décident démocratiquement de prendre leur indépendance, de modifier leur identité et de constituer une nouvelle association de fait «Infor Famille Wallonie», gérée collégalement par les responsables des Centres de Liège, Charleroi, Mons et du Brabant Wallon. Infor Famille Wallonie tiendra ses réunions interrégionales à Wavre. L'inauguration des locaux aura lieu en octobre 1976.

Le 1^{er} juillet 1976 est créée «l'Association pour l'information et l'Education permanente de la Femme et de la Famille dans le Brabant Wallon» en abrégé «Infor Famille Brabant wallon.» Nina Erauw en assure la Présidence.

«L'association a pour objet, dans un esprit de stricte neutralité, de promouvoir, dans le Brabant wallon le développement social et culturel de la femme et de la famille, spécialement en fournissant des renseignements et des services à quiconque le souhaite. Elle est indépendante de tout groupement religieux, philosophique ou politique. Elle se consacre essentiellement à la mise en œuvre d'une action individualisée dans le domaine des relations prématrimoniales, matrimoniales, familiales et sociales.»⁷⁶



*Parce qu'elle aimait profondément la vie et les gens.
Arch. famil.*

Les principes fondamentaux restent les mêmes: le pluralisme des membres de l'équipe et de l'information donnée; la gratuité qui permet l'accès à tous; l'anonymat, garantie essentielle appréciée par les consultants. L'objet en reste l'information et l'accueil amical et personnalisé afin de répondre à tous les problèmes posés quotidiennement aux familles.

Le bénévolat en est toujours le fondement. Cependant Nina ne le conçoit pas comme un passe-temps mais comme un véritable travail qui demande formation, compétence et efficacité.

«J'accorde une grande importance à la qualité de l'accueil et je souhaite organiser, dès le début, des formations à l'écoute et des cours de recyclage pour les équipes.»

Les activités se diversifient et s'orientent progressivement dans deux directions: l'éducation permanente reconnue par la Communauté française et les consultations de planning familial suite à l'obtention de l'agrément de la Région wallonne.

Le Centre redouble d'initiatives. L'atmosphère y est celle d'une ruche: les tâches sont réparties en fonction des capacités de chacun ou chacune. Il faut se faire connaître du public sous une nouvelle identité; prendre contact avec les journaux locaux; se manifester auprès d'organismes divers et auprès des écoles; actualiser la documentation et accueillir des personnes en difficulté. Il faut assurer la gestion administrative, la comptabilité. Des enquêtes sont également nécessaires auprès des communes du Brabant wallon pour connaître leurs caractéristiques et les éléments capables d'aider les consultants. Des antennes plus locales sont même temporairement ouvertes à Waterloo, Jodoigne et Genappe. Finalement, tout sera centralisé à Wavre.

Le Centre offre alors une information individualisée dans tous les domaines (droit, psychologie, loisirs, orientation, jeunesse...), une écoute téléphonique ainsi que des activités diverses. Des dizaines de dossiers sont tenus et mis à jour par le service de documentation afin de répondre aux centaines de questions posées par un public varié. Un service d'écoute téléphonique est ouvert à destination des enfants mais devra être abandonné faute de subsides. Ce sera un des grands regrets de Nina, d'autant plus qu'à l'époque, il s'agissait d'une initiative novatrice en Communauté française.

Des conférences débats se tiennent régulièrement et touchent à toutes les questions d'actualité. Les sujets les plus éclectiques y sont abordés dans les domaines juridique, psychologique, médical sans oublier la citoyenneté, l'ouverture aux nouvelles technologies, l'emploi, le 3^{ème} âge, etc. Le souci est de répondre aux préoccupations les plus concrètes mais également de s'ouvrir aux grands débats de société.

Des visites d'expositions, des excursions, des ateliers complètent les activités d'éducation permanente. Des animations sont également organisées pour les écoles.

Un petit bulletin trimestriel est adressé aux membres avec un article de fond et des informations générales. Nina en signe souvent l'éditorial. Le Centre de Planning Familial développe ses activités d'information, d'accueil et de consultation pour toutes les questions qui touchent à la vie personnelle, familiale, sexuelle, etc. L'équipe s'élargit. Des médecins, juristes, psychologues, assistantes sociales et médiateurs collaborent avec le Centre. Dans les années 90, 23 à 24 personnes sont régulièrement actives à Infor Famille Brabant wallon.

Le 5 septembre 1991, Nina exprime ce qu'elle ressent après 15 ans d'expérience, d'écoute:

«L'accueil est, sans conteste, l'esprit que nous reconnaissons comme fondamental dans notre travail. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles des femmes, des jeunes s'adressent à nous pour être accueillis, écoutés, reconnus car l'être humain a besoin de se dire, de se raconter, d'être encouragé. Il faut constater, hélas, qu'à notre époque où prospèrent les techniques de communication, celle-ci est de plus en plus difficile à établir, même entre proches, et que le manque de dialogue, l'impossibilité d'échanger, entre conjoints, parents, enfants, non seulement de ce que l'on vit à l'extérieur mais aussi à l'intérieur de soi, installe un sentiment de frustration et de solitude qui engendre bien des problèmes.

En avons-nous vu en 15 ans ! Des visages tendus par l'angoisse, chavirés par la détresse ou le désespoir. Que d'amours déchirés ! Des hommes et des femmes venant crier leur désarroi, leur révolte, leur chagrin ou leurs humiliations. Des cas plus tragiques encore nous faisant mesurer notre impuissance parce que nous n'avons pas de moyens d'intervention rapide et efficace. Pour

ceux-là, écouter est trop facile et dérisoire. Mais n'avons-nous pas aussi nos carrefours de conscience, nos émotions, nos drames et nos problèmes, que nous vivons comme les autres, avec l'avantage de disposer peut-être de certains points de repère? Nous sommes privilégiés de pouvoir pratiquer l'accueil. La rencontre avec d'autres étant parfois un excellent instrument d'autorévélation, trouvant dans certains propos exprimés, une part de nous-mêmes que nous n'avions jamais verbalisé.

Nous rencontrons des gens d'opinions et de valeurs différentes, ce qui nous oblige à réfléchir et à nous remettre en question, sans nous référer uniquement à nos certitudes ou à nos évidences.

Très important aussi l'équipe où nous communiquons et échangeons, où nous nous épanouissons dans la richesse de nos différences apportant ensemble la chaleur de l'accueil, la patience de l'écoute, en nous attachant à la pratique de la recherche dans le sens de la progression, de la compréhension de l'autre avec une constante référence aux réalités quotidiennes, persuadées qu'on ne voit bien qu'avec le cœur.»

Au fil du temps, devant répondre aux exigences des pouvoirs subsidiant, l'asbl se voit obligée, avec réticence, de remettre en cause certains de ses principes.

En 1996, au moment de fêter le 20^{ème} anniversaire d'Infor Famille, s'adressant à ses collaborateurs, Nina est consciente qu'Infor Famille est à un tournant de son existence. Elle évoque une évolution nécessaire même si, comme elle, certains la regrettent. Infor Famille de 1996 n'est plus celui de 1976. Il a fallu s'adapter aux directives ministérielles, se professionnaliser et renoncer dans certains cas à l'anonymat et à la gratuité auxquels elle était très attachée. Face aux doutes de certains bénévoles, elle dit: «seuls subsistent la gratuité de vos services et notre pluralisme que nous devons sauvegarder à tout prix sans nous laisser récupérer.» S'attachant à montrer à quel point bénévoles et spécialistes sont

tous indispensables à la réalisation des objectifs et les invite à «rallumer la flamme de la motivation et à repartir vers une nouvelle décennie avec détermination.»⁷⁷

En 2000, Infor Famille remplit la Une de la presse: la Princesse Mathilde fait, au Centre, l'honneur de sa première visite officielle. Les journalistes présents en tirent aussitôt la conclusion qu'un heureux événement se préparait dans la famille royale...



*Visite princière, le 29 février 2000
Arch. Infor Famille*

Nina, malgré d'autres activités et sujets d'intérêt, a consacré une grande partie des trente dernières années de sa vie à son Centre, comme elle disait. Elle l'a créé, porté, développé.

Sensibilisée à la détresse humaine, elle savait l'importance de l'existence d'un lieu pour tous ceux ou celles qui cherchaient une information, une écoute attentive, un conseil, une solution à une situation affective ou financière difficile. Elle trouvait une motivation supplémentaire à s'engager dans les cas parfois tragiques qui lui étaient soumis ainsi qu'à toute l'équipe.

Pour tous ceux qui l'y ont côtoyée, Nina incarnait Infor Famille.

Elle s'y rendait trois jours par semaine et, cela, jusqu'aux derniers jours de sa vie, faisant preuve d'une énergie exemplaire malgré une santé fra-

gile, séquelle de la guerre. Trait d'union entre tous ses collaborateurs et collaboratrices, elle créait un climat d'entraide et d'amitié. Entraînant chacun, par son enthousiasme, à venir en aide aux consultants, elle provoquait une véritable dynamique du travail.

Elle s'impliquait personnellement dans tous les domaines. C'est elle qui suggérait bien souvent les titres des conférences, les sujets qui pourraient intéresser les participants. Elle prenait le téléphone, recevait les personnes qui venaient consulter. Elle traitait tous les cas avec compétence et efficacité, se documentant constamment à propos de toutes les nouveautés dans les domaines juridique et social. Elle assurait également les contacts extérieurs, les rapports avec les autorités.

Par ailleurs, exigeante pour elle-même et pour les autres, elle dirigeait son équipe avec fermeté, parfois avec autorité, gardant le cap qu'elle s'était fixé. Au cours de toutes ces années Infor Famille connut aussi des embûches et des difficultés auxquelles Nina, en tant que présidente, fit face et pour lesquelles elle s'employa à trouver des solutions.

A chaque «grand anniversaire», une petite réception, un dîner chaleureux étaient l'occasion pour elle de faire le bilan et de mettre en exergue l'un ou l'autre aspect de l'activité, de remercier et d'encourager son équipe.

Elle s'est réjouie ainsi de fêter le 25^{ème} puis le 30^{ème} anniversaire d'Infor Famille; toujours à la barre, se remémorant le chemin parcouru depuis le jour où elle eut «l'idée folle d'implanter une antenne d'Infor Femmes en Brabant wallon avec quelques personnes qui, comme elles, croyaient toujours à des valeurs simples mais démodées: le courage, la famille, le travail, l'engagement et le souci des autres.»⁷⁸

En 2001, elle écrit: «Peut-être fêtons-nous ensemble notre 30^{ème} anniversaire, espérant que la relève sera féconde et en nous disant que le passé n'est qu'un vieux présent, toujours en chantier devant nous.»

Dans ses derniers messages, elle résume la philosophie qui l'a guidée:

«Nous avons toujours voulu privilégier l'accueil et l'ouverture qui peuvent parfois être porteurs d'un message d'appréciation positive: l'amour de soi, des autres et de la vie qui nous entoure. Collaborer aux tâches qu'exige le fonctionnement de l'asbl est un engagement qui doit s'incarner dans ce que nous faisons et qui nous permet dans ce monde incertain, où la capacité de permanence a disparu, de vivre nos valeurs humaines et de les intégrer à la trame de nos existences. N'est-ce pas là une expérience angoissante parfois, stimulante sans aucun doute.... Ce que je nous souhaite, c'est de garder notre motivation, d'accomplir au mieux les tâches, si minimes soient-elles. Nous sommes tous dépendants les uns des autres. C'est accepter ceux et celles qui nous consultent dans leur réalité propre, dans leurs différences. C'est de garder envers tout le souci de l'autre, la confiance dans la vie.»⁷⁹

A la veille de son décès, elle écrit une lettre d'adieu à ses collaborateurs et collaboratrices.

«C'est le seul groupe que je connaisse où chacun a pu assumer ses diversités et s'enrichir d'apports nouveaux en cultivant un type de solidarité né d'une conviction commune, chacun reconnaissant à l'autre la liberté d'être ce qu'il est.»⁸⁰

Et encore, «si je pouvais vous laisser quelque chose, ce serait une part de la force vitale et de l'amour de la vie que je portais en moi et aussi l'amitié et l'amour que j'avais placés au centre de ma vie. Soyez ouverts aux autres, ne cherchez pas des recettes, des techniques, des questions et des réponses toutes prêtes pour endiguer l'angoisse, ne craignez pas de bousculer à *propos*, ne soyez pas des distributeurs de baume. Pour être ouvert à l'autre, il faut rester soi-même en recherche, car on n'est pas une fois pour toutes au clair avec ses attentes, ses demandes; la vérité est toujours en devenir.»⁸¹



Le parvis Nina Erauw devant le Centre de planning familial et d'éducation permanente / Infor famille Brabant wallon / rue de Bruxelles, 20 à 1300 WAVRE tél.:010/22 46 96 courriel: infor.famillebw@scarlet.be site: www.infor.famillebw.org

Au cours des dernières années, Nina a exprimé souvent son vœu le plus cher: qu'Infor Famille continue à vivre et à se développer. «La succession était, disait-elle, assurée.»

En 2008, 37 ans après la création d'un premier centre de documentation destiné aux femmes, il se perpétue grâce aux 23 personnes qui poursuivent la tâche en deux asbl et deux structures distinctes:

- le Centre de planning familial où onze personnes travaillent: des juristes, des médecins, des assistantes sociales, des psychologues et des médiateurs ainsi que des bénévoles qui assurent près de 2.000 consultations chaque année. Il existe un partenariat avec le CPAS de Wavre, défini par une convention concernant les consultations et l'occupation des locaux. La présidente en est maintenant Catherine Leardini-Lambotte.
- le Centre d'éducation permanente qui devra

évoluer car, en raison d'un nouveau décret, il ne sera malheureusement plus subsidié dans le futur par la Communauté française. Il ne pourra survivre que par autofinancement. La présidente en est Josette Schils.

La solide collaboration scellée par Nina, entre Infor famille et le CPAS de Wavre, présidé par Frédéric Janssens⁸², entre le privé et le secteur public, révèle tout le sérieux de son travail. *Mais beaucoup de difficultés étaient à résoudre, explique-t-il: s'investir en temps, en formation, en gestion administrative, en recherche de fonds... Nina Erauw voulait y répondre avec énergie, talent, volonté, capacité d'indignation positive et d'action. Raison profonde, pour le CPAS, de reprendre certaines pistes de cette structure sociale de qualité: citons, la médiation de dettes, l'écrivain public et le resto-rencontres.*⁸³

«Vous avez les moyens d'être libres, vivez la liberté. Il n'y a pas de bonheur sans liberté ni de liberté sans courage.» Tel est le projet d'émancipation sociale que Nina Erauw portait en elle. «Si vous connaissez des contraintes, venez-en parler.» Au départ d'une analyse lucide, Nina provoquait la recherche d'une solution, à l'intérieur d'une relation chaleureuse et non d'une assistance.

Un ami de conclure: «*Personne d'idéal et de combat, elle véhiculait et vivait un optimisme inébranlable.*»

Il n'est donc pas surprenant d'apprendre de Frédéric Janssens que le Conseil de l'action sociale de Wavre a décidé, en sa séance du 28 mai 2009, de consacrer l'espace situé à l'arrière de l'ancien Hôtel du chevalier de l'Escaille sis rue de Bruxelles, 20, à Nina Erauw.

Le bâtiment abrite de nombreux services du C.P.A.S. de Wavre (antennes sociales de Wavre, Service d'insertion socio-professionnelle, Service de guidances, Service de médiation de dettes,...) et héberge également plusieurs associations partenaires du Centre dont l'asbl Infor-Famille Brabant wallon. L'espace situé à l'arrière de ce bâti-

ment est composé d'une cour agrémentée d'une pièce d'eau en forme de nénuphar au bord de laquelle est posée la Crapaute, l'âme sœur du Maca^{B4}. L'appellation de la cour susmentionnée était inexistante alors que cet espace est un lieu de passage fréquent. C'est pourquoi il a été proposé de dénommer cette cour *Parvis Nina Erauw qui réunit la mémoire et l'action de Nina Erauw. Cela constituera une trace supplémentaire d'une existence exceptionnelle*», souligna Frédéric Janssens.



*Dans la cour intérieure du chevalier de l'Escaille,
accroupie en nénuphar,
la Crapaute offre la main fraîche et généreuse,
sauvage, pensive et secrète,
farouche, tendre et douce,
pour que les plus pauvres ne soient pas laissés seuls.*

Bronze coulé dans les ateliers Mertens de Bruxelles, dessiné par Dominique Pierre et sculpté par Yvon Mattagne (1987), photo extraite de: Wavre, éd. Racine, 1999.

Je le sais

Les colombes du temps ne cessent de cogner à la fenêtre

*«tel jour à telle heure, je vais fermer les yeux au monde
en moi, comme une mer qui se retire, va s'éteindre le
murmure du sang
j'oublierai la chaleur du soleil sur ma peau
j'oublierai les rires et les étoiles
et toute la vie, à la fois violente et tendre
ce n'est pas sans regret que mes mains entrouvertes
se déprennent lentement de tout ce qui était ma vie
mais c'est avec le sourire que je veux accepter ce départ
dans l'envers inconnu du théâtre des ombres
je vous embrasse ⁸⁵»*

1. La vraie noblesse

Le temps de l'incohérence et du gaspillage est révolu

C.W.: Que penses-tu du fonctionnement de notre démocratie?

«Pour moi, une démocratie digne de ce nom devrait provoquer chez les citoyens et principalement chez les jeunes des stimulations, leur proposer des occasions d'émulation, de créativité et de lutte sans qu'elles soient pour autant violentes. Les jeunes devraient être beaucoup plus associés à la vie de la cité. Je pense qu'il faudra encore bien des tâtonnements pour atteindre une société qui ne serait la dictature de personne.

Pour moi, nos politiques actuelles sont obsolètes par rapport aux questions sociales et environnementales que nous vivons. L'erreur de base est que nous continuons à nous empêtrer dans le dilemme du libéralisme ou du marxisme alors que l'une et l'autre de ces doctrines sont dépassées comme telles par la réalité des problèmes du monde.»

C.W.: Comment vis-tu les événements actuels en Belgique?

«Je m'inquiète beaucoup du devenir du pays et de la banalisation des comportements intolérants voir fascisants qui éclosent dans certains partis politiques. Aujourd'hui, le langage des politiciens, des décideurs et des médias ne contient pas la violence que l'on a reconnue au fascisme, au National Socialisme et au stalinisme; c'est, au contraire, une sorte d'écran sémantique permettant de faire tourner le moteur sans jamais en dévoiler les rouages. Dans la stratégie actuelle, l'euphémisme prolifère bien entendu; les pauvres sont des démunis, les sourds des malentendants, les licenciements de personnel s'appellent restructuration, rationalisation; la lutte contre l'injustice prend le nom de compassion, celle pour l'émancipation est devenue un processus d'insertion; bref, on met les mots en forme pour servir leur légitimation avec des formules toutes faites et bien souvent servir aux idéaux abstraits.

La langue des médias a, elle, une prédilection pour les mots les plus galvanisants sans lesquels il n'y a rien. Prenons par exemple «l'Europe sociale» sans jamais définir ce que cette expression renferme; «mondialisation», présentée tantôt comme système idéal, tantôt comme épouvantail. Le matraquage fonctionne toujours sur la répétition et certains termes perdent leur sens premier sans qu'on s'en aperçoive. Il faut constater que c'est en imposant un langage de métaphores qu'on peut triompher d'un adversaire et, à l'inverse, c'est en s'habituant insensiblement à une rhétorique que l'on perd les batailles. Dans un livre du canadien Mc Hulan, *La galaxie Gutenberg*⁸⁶, qui fit grand bruit dans les années 60, j'avais trouvé cette réflexion qui m'a paru intéressante à méditer: «Un message ne se

réduit jamais à son contenu manifeste mais il en comporte un autre, latent, émanant de la nature même de celui qui le transmet.»

Les mots, ce sont des funambules. Ils peuvent vibrer comme les cordes sensibles de la voix. Ils peuvent être libérateurs, créer le désespoir et la haine. Un proverbe chinois dit: *Le bon usage de la parole contribue au mouvement du monde comme à la célébration de la liturgie cosmique.* Les grandes religions ont, d'ailleurs, toutes fait une place à une doctrine du VERBE dans l'institution du réel, car savoir le NOM, c'est aussi avoir saisi l'essence des choses et pouvoir, dès lors, agir sur elles.

Mais comment séparer les mots qui expriment notre indépendance de ceux qui traduisent notre servitude. La différence est si minime entre le rayon et le reflet. Que faire des paroles sans poids, de ce que l'on ne dit pas, de ce que l'autre ne croit pas? Il y a des mots vides de sens, par exemple les mots VIVRE ou ETRE dans un camp de concentration.

Les mots du pouvoir peuvent donc assurer le pouvoir d'un ou de plusieurs par une sorte de travail souterrain, quasi occulte, d'utiliser les mots, les travestir pour tromper. Les mots propres à la démocratie devraient, au contraire, alimenter la vie collective et contribuer à assurer la dignité humaine.

S'emparer des mots, cela équivaldrait donc à s'emparer des esprits, parce que vider les mots de leur sens, leur faire dire le contraire de ce qu'ils disent, parler de convergence là où jouent les divergences les plus profondes, c'est non seulement pervertir le langage mais aussi la relation sociale. Alors que faire?

Essayer de comprendre les mécanismes des discours qui véhiculent le mensonge et l'injustice; trouver le moyen de les désamorcer. Mais, pour cela, il faut y apporter une attention accrue et une capacité de résistance et de transmission.»

C.W.: Et que faudrait-il faire?

«Changer le monde. C'est utopique bien sûr.

Mais que ferions-nous sans utopie? Tout d'abord, créer une éthique nouvelle. Pour moi, les mots: sincérité, justice, solidarité et réciprocité, doivent s'exprimer en actes car ce sont des valeurs essentielles, symboles de la dignité humaine. Je pense cependant que cette éthique ne peut en aucun cas s'acquérir par la force mais bien par l'éducation.

Je redoute aussi ce phénomène d'accoutumance de nos sociétés face aux trop nombreuses injustices sociales, à l'intolérance, au racisme et à la xénophobie, à l'accélération effrénée du rythme de la vie qui conduit à la déstructuration de l'être humain, l'absurdité et la monstruosité des solutions guerrières que l'homme n'a toujours pas abandonnées, à la dégradation progressive de la socialité, au relâchement de l'éducation, au trop peu de place que prend l'éducation du jugement chez les jeunes.»

C.W.: Qu'est-ce qui ne fonctionne pas chez l'homme?

«D'aucuns sont toujours persuadés de posséder une éthique solide parfaitement mise au point de façon définitive et qui répond exactement aux conditions d'existence de l'individu. Cela n'existe pas. Il faut la réinventer ou inventer une nouvelle éthique adaptée aux réalités du monde actuel. L'homme devrait beaucoup plus employer sa raison, son énergie et des méthodes nouvelles de pensée. Le temps de l'incohérence et du gaspillage est révolu.»

C.W.: Aurais-tu un souhait à formuler?

«J'aimerais surtout que nos enfants et petits-enfants n'aient pas à maudire l'effroyable inconscience dont nous avons et faisons toujours preuve.»

C.W.: Es-tu ouverte aux croyances ou à une croyance particulière?

«Je respecte les personnes qui ont des croyances mais je ne puis accepter une croyance quelconque sur le simple argument d'autorité sans la dis-

cuter; c'est contraire à mon esprit scientifique. Pour moi, il convient toujours de faire preuve de sens critique par l'observation et la réflexion. De plus, la rectitude du jugement ne peut, selon moi, s'acquérir que par la connaissance et la mise en pratique de certaines règles qui forment la base du raisonnement. La logique, par exemple.

Le fanatisme se place à l'opposé de la tolérance, de l'objectivité, de l'impartialité. Il devrait être jugulé voire anéanti par l'évolution de la morale, de la pensée philosophique, de la science et des arts avec pour corollaire l'éveil du sentiment de la dignité humaine.

Je pense aussi, comme le disait si bien Diderot: *Il n'est de vraie noblesse que celle du cœur et de l'esprit.*»

C.W.: Quels sont les comportements humains que tu réprouves?

«En dehors de toutes les horreurs que l'homme peut malheureusement commettre, je réprouve principalement ces tendances négatives telles que: son désir de vouloir briller, commander, dominer, accaparer ou se soumettre. Son opportunisme aussi et son manque de courage.»

C.W.: Où est l'homme?

«Là où chacun reconnaît à l'autre la liberté d'être ce qu'il est, d'être en devenir. Il est difficile de comprendre les autres car avec les mêmes mots, nul ne pense comme son semblable.»

C.W.: Que penses-tu de la mort, toi qui l'as si souvent côtoyée?

«Je sais, comme toute personne que la (ma) mort est inéluctable. Je paraphrase, de mémoire, Montaigne qui disait: *La crainte de la mort qu'on retrouve chez tous les hommes, des plus humbles aux plus riches, ne consistait pas en l'horreur de la mort elle-même mais dans l'horreur de l'idée qu'a l'individu d'être mort.* J'ai tellement côtoyé la grande faucheuse que sa présence m'en est pres-

que familière. Et pourtant ...

Il y eut un moment de silence puis elle ajouta: Pour moi ce sera à 90 ans.»

C.W.: Comment le sais-tu?

«Je le sais, c'est tout.»

2. Vivre. Achever de naître

Poursuivre un chemin capricieux avec ses nids de poules et ses changements de vitesse

«A cette étape de ma vie, je n'abuse plus de l'accélérateur.⁸⁷ Mais je n'ai pas encore la hantise du frein. Le temps des confessions me paraît démodé; la pratique de l'autocritique s'est éteinte avec le communisme, par conséquent, je n'étalerai pas mes états d'âme. La vie ne m'a apporté aucune certitude; je ne sais toujours pas d'où je viens et où je vais. Je crois simplement avoir pu avancer quelque peu. J'ai toujours essayé d'être ce que je suis. Vieillir est bien sûr ennuyeux mais c'est le seul moyen qu'on a trouvé de vivre longtemps.

Des principes de la religion qui ont traversé mon enfance, j'ai assimilé les paroles du Christ *Aimez-vous les uns les autres.* Et enfin, je n'ai jamais compté que sur moi-même, comme le disait Mao-Tsé-Tung.

Mais quelle incongruité de parler de vieillesse quand la mode est au jeunisme, où le corps est devenu une obsession, de la gymnastique aux cosmétiques, des régimes alimentaires aux extravagances vestimentaires. L'âge avancé que j'ai atteint m'a permis d'y réfléchir et ce sont ces quelques réflexions que je voudrais partager avec vous, les jeunes et les moins jeunes, puisque tous et toutes êtes destinés à vieillir. Baudelaire écrivait quelque part, *Souviens-toi que le temps qui passe est un joueur avide, qui gagne sans tricher, à tous les coups; c'est la loi.*

Bien sûr, l'âge, c'est le temps; le temps mouvant, qui court, qui galope et vous file entre les doigts. Temps qui s'étale parfois jusqu'à l'ennui ou la

souffrance, temps qui passe mal ou ne passe pas mais les colombes du temps ne cessent de cogner à la fenêtre. Et le passé n'est qu'un vieux présent toujours en chantier devant soi.

Vieillir c'est quoi?

C'est, bien sûr, quand la route derrière soi est plus longue que celle qui se profile. Alors qu'on nous avait donné un corps tout neuf, nous devons constater qu'il se dégrade, se détériore; bref la peinture s'écaille. Les signes se multiplient: les lunettes, les prothèses dentaires, les cernes qui deviennent des poches, des *Traüensache* (des sacs à larmes) comme disent les Allemands, les rides qui creusent leurs sillons, le corps et le cou qui se fripent (plissé soleil ou cloqué maison), alopécie et j'en passe.

Mais la vraie menace du vieillissement ce ne sont pas tellement les bobos. Les couleurs fanées, les rides ou les cheveux blancs. La vraie menace, c'est le ralentissement de l'esprit, l'assoupissement qui parfois s'installe, la pensée qui s'enrhume, le renoncement contre lequel il faut lutter. Pas besoin de ce croquemitaine d'Alzheimer pour avoir une mémoire à trous. Ce sont d'abord les noms propres qui s'envolent, puis ce sont certains mots pour lesquels on tâtonne, on use de détours et de stratagèmes, on s'accroche à ses neurones, espérant qu'ils tiendront le coup.

On se demande parfois pourquoi tous ces efforts pour ne pas crouler, pour être encore du bon côté. En un mot, c'est parce que l'on veut vieillir jeune. Mais l'horloge biologique sonne les heures sans complaisance. La vie se défait, les amis n'arrêtent pas de mourir. On se sent parfois comme un vieux vélo hors d'usage.

Alors, on range, on trie, on jette, tout en restant emprisonné dans la chair des choses. Ranger avant de plier bagages car on a beau en repousser l'idée, une petite voix vous souffle qu'il faudra y songer.

Que fait-on ou que devrait-on faire?

Rester passionné et en prise sur le monde, être

utile, minimiser ses petites misères personnelles, cultiver un peu d'humour, poursuivre ce qui a donné un sens à sa vie, à sa jeunesse, à sa maturité. S'accepter tel que les ans nous façonnent, habiter son âge et poursuivre un chemin capricieux avec ses nids de poules et ses changements de vitesse.

Les gens de ma génération sont des témoins privilégiés des événements tragiques et des époques qui ne reviendront plus, des espérances détruites et toujours renouvelées. Comme tout un chacun, nous avons connu tous les états d'âme: rage, amour, gratitude, dépit, confiance, révolte et désespoir. Autour de nous, tant de choses se sont échafaudées puis lézardées, tant de modes, de systèmes ont disparu ou ressurgi. Ceux d'entre nous qui ont vécu les guerres sont de moins en moins nombreux pour dire ce qu'étaient ces guerres, les tortures et les camps. C'est donc l'histoire qui bientôt prendra le relais.

Mais si nous avons pu mesurer l'éphémère des choses, la précarité de l'existence et des idéologies, la fin réservée au pire et au meilleur, nous savons aussi, en tant que maçons, que tout renaît et recommence dans le cycle sans fin du chaos et de l'ordre, de la naissance à la mort.

La vieillesse, c'est aussi une des belles périodes de la vie où l'on peut espérer transmettre ce que l'on a pu acquérir d'expérience, de savoir, de tendresse, formant une sorte d'humus sur lequel de nouvelles expériences pourront fleurir et se développer.

En faisant le compte, on est conscient qu'il y a toujours des joies derrière les tristesses, que ce qui paraissait absurde pouvait avoir un sens, que la lumière que l'on croyait éteinte et que, peut-être, on avait traitée à la légère, pouvait rejaillir et briller.

Des regrets, oui bien sûr, pour avoir parfois dévalé les années. Trébuchant parfois mais sans arrêter le mouvement, courant, de peur de ne pas avancer à temps, être partout pour ne pas être nulle part, alors qu'il aurait fallu prendre du temps, le

temps de humer l'air, de faire silence, d'écouter les oiseaux, de s'écouter vivre l'éternité dans l'instant, juste sur la pointe du compas; l'art étant de capter cet instant par le rêve ou l'amour.

Alors, vieillir? Prendre son temps, celui qui reste. Un temps parfois lourd de menaces mais peuplé aussi d'instant magiques, d'autant plus précieux qu'ils sont précaires, accepter sa finitude. Les êtres humains, comme les techniques et les institutions ont leur temps d'épreuves et leurs heures de réussite.

Vivre. Achever de naître. Continuer le chemin, voyager, ajuster son comportement à la réalité, garder ses curiosités, son envie de comprendre, poursuivre son idéal, ses valeurs et ses objectifs, savoir départager l'essentiel de l'accessoire.

Vivre avec ses questions: la vie, l'amour, la mort; un questionnement qui n'apporte que des réponses et non des solutions.

Qui sommes-nous? Un passage, un je volatile et éphémère sous de multiples facettes? La seule certitude, c'est qu'à aucun âge, on est sage, on s'est seulement assagi par la force des choses.

Et j'en termine en vous proposant un questionnement ou une énigme: qu'est ce qui est réel et qu'est ce qui n'est qu'illusion? Où est encore la réalité et où commence l'apparence dans le monde qui est le nôtre?

Et si, selon la formule cathare, je dois me préparer à prendre le chemin des étoiles, je compte bien, en attendant, de rester en prise sur le monde et poursuivre ce qui a donné un sens à ma vie.

Porteuse d'un engagement sans limite, parfois sans prudence; véritable dynamite capable d'actions qui pourraient sembler déraisonnables, Nina Erauw est maintenant inscrite au panthéon des grandes figures féminines de la résistance du XX^{ème} siècle avec Lucie Aubrac et ses compagnes de déportation à Ravensbrück, Geneviève De Gaulle, Germaine Tillion et aussi la maman de Juliette Gréco.



Epilogue

*Partout dans les feuillages brillait, dans le soleil couchant,
comme une petite flamme verte et jaune.*

Nina est restée immobile sur le pas de la porte, droite et fière et malgré sa fragilité, elle était rayonnante. Partout dans les feuillages brillait, dans le soleil couchant, comme une petite flamme verte et jaune. Quelques mois passèrent et, quand elle commença à distribuer des petits cadeaux, j'ai senti qu'elle préparait son départ. Puis vint le temps où elle me dit de sa petite voix malicieuse: J'en ai encore pour un mois tout au plus. C'était la fin. Oui, Nina s'est préparée à mourir même si, au fond d'elle-même, elle craignait cette rupture inexorable et brutale et elle a, pour l'ultime épreuve, conduit sa vie, jusqu'à la limite de ses forces. C'était l'été 2007. (C. W.)

Opérée d'un cancer en décembre 2005, Nina géra sa maladie comme un dossier. L'événement, ne pouvait lui échapper. A tout, à tous, elle pensa. Rien ne devait l'empêcher de vivre ses passions jusqu'au bout.

Peu après son dernier voyage, en Croatie, en octobre 2007, elle apprend que le cancer est généralisé. Mais, jusqu'à la mi-janvier, le Centre de Wavre la compta présente.

Rien ne changeait; seule Nina avait changé; elle savait.

Le 26 janvier 2008, la lune l'attendait.

*tu étais, une femme de combat, une femme de résistance et de mémoire
tu étais une femme d'idéal dont le principal était la Liberté
Liberté pour laquelle tu as combattu
Liberté que tu nous as offerte
Liberté qui t'était tellement chérie
tu étais une femme passionnée et passionnante, intéressée par tout
tu étais une femme énergique, toujours en mouvement et en réflexion
te voilà arrivée au seuil de cet ultime parcours
où je ne pourrai t'accompagner
alors, pour reprendre une chansonnette que nous aimions beaucoup toi et moi,
je te dirai: je ferai avec toi les premiers pas avec le cœur
tu vas bientôt devenir poussière d'étoiles et rejoindre dans l'immensité de la voûte étoilée
cette inaccessible étoile si chère à nos cœurs, papa*

(Monique Erauw)

Notes de renvoi

¹ Charles Maurras (1868 -1952) influença la fraction la plus conservatrice de la bourgeoisie française catholique de l'entre-deux-guerres, porteur du projet de célébration d'une société hiérarchisée d'un catholicisme d'Etat et d'une haine de la démocratie parlementaire. La pensée de Maurras eut une grande influence sur les cercles catholiques de droite dans notre pays, la pépinière se trouvant aux Facultés Saint-Louis où la condamnation du mouvement par l'Eglise, fut difficilement acceptée ou n'engendra qu'une soumission de façade. Partisan des dictateurs Mussolini, Franco et Pétain, Maurras fut arrêté en 1944 et condamné, l'année suivante, à la réclusion à vie pour collaboration avec les nazis. Il fut gracié peu de temps avant son décès.

² La guerre civile d'Espagne traversa tout le pays jusqu'aux moindres villages, de juillet 1936 à mars 39. Elle fut la conséquence dramatique, sur le long terme, des malaises sociaux, économiques, culturels et politiques qui accablaient l'Espagne depuis plusieurs générations. Ce conflit idéologique, d'une violence extrême dans les deux camps entraîna plus d'un million de morts. Il opposa des nationalistes au gouvernement républicain avec de vives tensions entre communistes, socialistes, républicains et anarchistes. Cette guerre civile fut également le théâtre des prémices de la SGM, les futurs belligérants européens commençant à s'y affronter plus ou moins directement: l'Allemagne d'Hitler et l'Italie de Mussolini apportèrent leur soutien au généralissime Francisco Franco, tandis que l'Union soviétique de Staline vendit des armes aux républicains (tout en cherchant la prise de pouvoir au sein de la République). La France et le Royaume-Uni choisirent la non-intervention et le blocus des exportations d'armes mais laissèrent les Brigades internationales s'engager aux côtés des républicains et aux comités d'aide à l'Espagne de mettre en place des collectes de produits de première nécessité. La Belgique participa généreusement à l'accueil de Ninos de la Guerra, des enfants évacués par le gouvernement républicain.

La guerre d'Espagne a pris un caractère d'atrocité extrême (ex. le massacre de Guernica, le 26 avril 1937), dont rend compte toute une production culturelle, du Guernica de Picasso aux *Présages de la guerre civile* de Dali *Pour qui sonne le glas* d'Hemingway; *Les grands cimetières sous la lune* de Bernanos; *L'espoir* de Malraux; *Espana en el corazon* de Pablo Neruda; *Espagne, terreur*, de Léon Degrelle, édit. Rex, Louvain, 1936 ainsi que *Belges dans les tranchées d'Espagne*, par Paul Nothomb, préfacée par Emile Vandervelde.

Elle s'acheva par la défaite des républicains et l'établissement de la dictature de Franco, qui conserva le pouvoir absolu dans un état autoritaire s'appuyant, jusqu'à sa mort en 1975, sur la Phalange (le parti unique) et l'Eglise, qui contrôlent la politique, l'éducation, la presse, la vie économique et syndicale.

Maité Molina Marmol, *Cara e Espana, L'immigration espagnole en région liégeoise: histoire et mémoire des clubs Federico Garcia Lorca*, IHOES, Seraing, 2007.

³ Nina Erauw, 50^{ème} anniversaire de la Libération, 1995 et Séminaire du Conseil de l'Europe, 2004, dans: arch. du Groupe Mémoire.

⁴ Berthe, Henriette, Jeanne Bernard (Nina Erauw 1917-2008) est la fille de Jeanne Chevalier et de François-Alexis Bernard. Tout en ayant reçu une éducation stricte et classique, elle grandit dans un climat de confiance et de libertés.

⁵ Les questions sont posées à Nina, soit par son ami Claude Wautelet (tutoiement) soit par Johannes Blum, des Compagnons de la mémoire (vouvoiement). Ces interviews rythment l'élaboration de l'ouvrage.

⁶ Lors de l'installation du colonialisme français au Maroc en 1917, Marrakech fut gouvernée par le pacha El Glaoui. Aidé par les Français, il étendit son pouvoir sur toutes les tribus berbères de la région. Il fut l'un des plus grands et des plus riches gouverneurs à l'époque.

⁷ Nina Erauw gère avec Joseph Regnier l'industrie «Les Tubes à Ailettes» au 125, rue Faes à Jette. Usine métallurgique qui fabriquait des ventilateurs et des radiateurs à ailettes hélicoïdales en acier, destinés à l'industrie, pour le chauffage des hangars et bâtiments.

⁸ Allusion à la «drôle de guerre» de septembre 39 à mai 40, après l'écrasement de la Pologne. 46% des hommes entre 20 et 40 ans furent mobilisés.

⁹ Le colonel Jules Bastin (1896-1944): né à Roux, domicilié au n° 34 du boulevard Brand Whitlock à Bruxelles. Officier d'active, marié et père d'un enfant, Jules Bastin, est déjà, en 1914-18, la cible des geôles allemandes dont il parvient à s'évader une dizaine de fois. En mai 1940, il est Chef d'Etat Major du Corps de cavalerie. A la fin 42, le Gouvernement belge et le Haut Commandement interallié le choisissent pour diriger toutes les organisations de Résistance belges. Il était à ce point surveillé par l'occupant qu'il fut arrêté trois fois, le 27 novembre 41, le 27 avril 43 et le 23 novembre 43 par la *SIPO-SD (Sicherheitspolizei Sicherheitsdienst*, police de sûreté et service de sécurité, chargés de la recherche et de la lutte contre les ennemis du Reich.

Alias Legri, alias Lavallée, responsable de la Légion belge, le colonel Bastin connut un long parcours de prisons et de

camps de concentration: Saint-Gilles, une prison secrète à Bruxelles, Essen, Papenburg (Esterwegen), Gross-Sterlitz et Gross-Rosen. Son décès, le 1^{er} décembre 44 à Gross-Rosen, n'ayant été acté que sur le témoignage oral du docteur André, des rumeurs d'évasions ne furent jamais tout à fait repoussées. Il existe un document signé du capitaine BEM Georges Martin, officier belge de liaison rattaché au VII^{ème} Corps de la US Army, actant son décès à Nordhausen (près du camp de Dora) en février 45 (Dossier SVG 53961).

¹⁰ Gross-Rosen: camp de concentration implanté à l'est de l'Allemagne, en Basse Silésie, depuis 1940. Les déportés étaient condamnés à travailler dans une terrible carrière de granit.

¹¹ Joseph Regnier (1893-1945), propriétaire de l'industrie «Les Tubes à Ailettes» J. Regnier fut injustement soupçonné pendant la guerre de produire du matériel pour l'occupant. Commandant de réserve du génie, affilié à un groupe Service de Renseignements et d'Action (SRA), agent du secteur 910 du réseau Benoît et de plusieurs autres réseaux (Catherine, Zéro), il est arrêté le 28 ou 29 avril 1943 par la *GFP* (voir n.14) pour aide à l'ennemi et espionnage. Il fut emprisonné à Saint-Gilles, déporté à la prison de Bochum près de Essen, au camp d'Esterwegen, à la prison de Bayreuth et mourut d'épuisement le 1^{er} avril 45 au camp de concentration de Regensburg, commando de Flossenbourg. Pendant la guerre, l'usine fut réquisitionnée, dès décembre 1940, par la *Luftgaukommando*, ce qui alimenta la rumeur publique. Il aura fallu les déclarations de membres du personnel, après la guerre, pour affirmer que commandes par les Allemands il y eut, mais que le travail était systématiquement saboté. Il fallait donc, vu le mauvais fonctionnement des pièces, envoyer des délégués sur place, en Allemagne qui ramenaient des renseignements importants au point de vue militaire, transmis au service d'espionnage. Et qu'en plus, l'usine cacha des Juifs. Sous le couvert d'une activité professionnelle, ces prises de contact avec les Allemands ont permis à Joseph Regnier et Nina de travailler plus efficacement pour la cause alliée. (Déclaration de Nina Erauw, le 16 août 1948 et de Fernand Lekeux, ex-contremaître de l'usine Regnier, Joseph Renier, pièces 7/1 et 4/5 dans le dossier Joseph REGNIER, archives du SVG.)

¹² Réseau Benoît: service créé en fin 1940 dans le milieu des militaires belges repliés dans le Midi de la France et chargés de la liquidation des dépôts de matériel de l'armée belge, le réseau Benoît rassembla plus de 200 agents orientés successivement par Frédéric de Selliers de Moranville de décembre 1940 à mars 1941; Hervé Doyen de mars 1941 à mars 1942; Odile Klein et Albert Van Buylaere à partir de mars 1942. Benoît devint dès 1941, une plaque

tournante pour les liaisons qui se mettent en place vers la péninsule Ibérique et, de là, vers la Grande-Bretagne. Benoît dispose aussi de ses propres agents en Belgique, tandis qu'un de ses courriers développe en outre son propre réseau, Tégal.

(E. Debruyne, CEGES, AA 1333, Archives de la Sûreté de l'Etat, n.132-134).

¹³ Dans deux des formulaires remplis pour la Sûreté de l'Etat après la guerre, Nina fait le descriptif détaillé de ses missions au sein du secteur 910 du réseau Benoît:

- fournir les plans relatifs à l'organisation côtière en Belgique et en France; l'activité du port d'Anvers: (entrées et sorties des navires, avaries, réparations, avec Philippe X un copain du polo)

- communiquer les horaires, changements d'horaires de trains de marchandises allemands, la nature des chargements, les mouvements de troupes dans le Tournais;

- dessiner les plans des plaines d'aviation d'Evere, de Melsbroek, de la région lilloise;

- envoyer des indications concernant les ponts à bombarder, les puits de charbonnage;

- décrire les activités de grosses usines de constructions d'engins de guerre comme Erla, Lecluyse, Bell ...;

- fournir, avec notre ami Pierre Nutelle un rapport complet de zonings industriels importants en Rhénanie, en particulier l'usine camouflée d'essence synthétique de Gelsenkirchen (installations souterraines, camouflages, production ...);

- dresser la liste des agents allemands en Amérique du Sud avec leur double identité et leurs noms d'emprunt, couverts par des passeports consulaires;

- envoyer des ampoules contenant des échantillons de différents gaz;

- en imprimerie clandestine (fabriquer des fausses cartes d'identité, des journaux, des tracts ...)

- dans l'usine: employer des réfractaires, des étudiants Juifs que nous aidions à passer en Suisse; cacher des parachutistes, leurs armes et leur appareil d'émission;

- héberger des Belges, des Hollandais comme le baron Van Linden, chambellan de la reine de Hollande qui devait gagner l'Angleterre. Un homme de 65 ans, charmant, ayant perdu un fils dans le siège de Rotterdam et dont l'épouse et les 3 autres enfants bloqués par la guerre en Indonésie furent prisonniers des Japonais. C'est lui qui me fit, malgré mon refus, décorer, après la guerre, de l'Ordre d'Orange Nassau...

(Formulaire mod.3 du 30 juillet 45 et rapport du 4 décembre 47 de l'inspecteur O. Dewaegaenaere - arch. SRA de Nina Erauw, née Bernard le 17 septembre 17 - SVG)

¹⁴ *Ausweis*: un laisser-passer

¹⁵ *GFP: Geheime Feldpolizei* ou, police secrète militaire, est la police d'occupation visant la Résistance au travers des actes de sabotage et d'espionnage.

¹⁶ Nina Erauw est incarcérée à la prison de Saint-Gilles du 14 septembre 43 au 12 février 44; elle est ensuite emprisonnée en Allemagne à Essen jusqu'au 21 mars 44; à Kreuzburg, en Haute Silésie, du 23 mars 44 au 20 novembre 44. Elle termine son parcours concentrationnaire par la déportation au camp de Ravensbrück, du 22 novembre 44 au 26 avril 45.

¹⁷ Hôtel Palace à la place Rogier à Bruxelles où se tenait le tribunal de la *Luftwaffe*. N N: *Nacht und Nebel*: Nuit et brouillard, appellation figurant dans les dossiers des prisonniers condamnés à mort et qui devaient disparaître sans laisser de trace. Décret du Führer du 7 décembre 1941.

¹⁸ Essen est une ville d'Allemagne, située dans le Land de Rhénanie-du-Nord-Westphalie, au cœur de la région industrielle dominée par la sidérurgie de l'empire Krupp. Plusieurs campagnes de bombardement furent lancées par les bombardiers anglais dès le 6 mars 1943. Essen subit le premier choc nocturne de cette «bataille de la Ruhr.»

¹⁹ La prison de Kreuzburg, en Haute Silésie, aujourd'hui Kluczbork en Pologne, dépendait du tribunal d'Oppeln. Elle a retenu 94 prisonnières NN dont 68 Belges.

²⁰ *Gestapo, Geheime Staatspolizei*, police secrète de l'Etat, fondée en 1936; mélange de police politique, judiciaire et travaillant pour le contre-espionnage. Elle est installée, dès 1940, à Bruxelles au 343 avenue Louise. L'immeuble est mitraillé par l'aviateur de la RAF Jean de Séllys Longchamps en janvier 43. Les bureaux furent alors transférés au 347 de la même avenue.

²¹ Par décret du 7 décembre 1941, des peines capitales à exécuter d'une manière accélérée sont ordonnées par Hitler dans les pays occupés, à l'égard des plus grand(e)s «criminel(le)s» engagé(e)s dans la Résistance, visant ainsi à inspirer une frayeur efficace et durable par la peine de mort ou des mesures propres à maintenir les proches et la population dans l'incertitude sur le sort de ces «terroristes». Un nombre important d'opposant(e)s politiques, entrent ainsi dans l'appareil judiciaire: arrestations, interrogatoires, procès, emprisonnements successifs dans les prisons du pays occupé puis en Allemagne, et ce dans l'attente de la peine capitale. Mais la lenteur de la procédure face au nombre très important de dossiers conduit la majorité des femmes NN à Ravensbrück.

²² Comète: Ligne d'évasion mise en place par «Dédée» (Andrée De Jongh) au lendemain de la capitulation belge. Composé essentiellement de jeunes étudiants belges, le réseau permit à environ 800 aviateurs alliés de s'évader

hors des lignes ennemies et de rejoindre l'Angleterre, via la France et les Pyrénées, de septembre 1941 à septembre 44. Un véritable réseau de logeurs et de passeurs se relayent, du nord au sud, jusqu'au démantèlement par l'infiltration de «traîtres» au service du Reich. 800 résistants furent condamnés et déportés dans les prisons et camps nazis.

²³ Préfacé dans sa traduction française par Germaine Tillion, l'historien allemand Bernhard Strebel (voir la bibliographie) compte un total de 28.000 décès sur les 123.000 détenues; sans pouvoir estimer entre autres, écrit-il, les victimes des marches de la mort et des camps satellites (p.485). En parlant des Belges, il compte un millier de déportées dont environ 74 seraient décédées (p. 144).

Or, Francine Plisnier (voir la bibliographie) parle, elle, de 1.226 rescapées belges, de 443 décès sur un total de 1.669 déportées. La liste officielle de l'Amicale belge des anciennes de Ravensbrück cite le nom de 374 disparues. La collation des différentes listes et de celle du SVG permettra d'avancer un total plus précis.

²⁴ Les détenus portaient, au-dessus de la poche gauche, un triangle de couleurs différentes; vert pour les prisonniers de droit commun; noir pour les asociaux; mauve, pour les Témoins de Jéhovah et rouges, pour les politiques.

²⁵ Témoignage reconstitué à partir des citations de B.Strebel, chapitre VIII.

²⁶ dans Fr. Plisnier-Ladame, p. 21.

²⁷ dans B.Strebel, p. 456.

²⁸ dans G.Tillion, p. 29.

²⁹ C'était dans les ateliers de Siemens & Halke que des prisonnières étaient astreintes aux travaux forcés. Ils furent érigés à partir d'août 1942. Ces logements en baraques furent achevés en décembre 1944. Fin 1944 plus de 2.000 prisonnières travaillèrent dans des entreprises de bobinage, de montage, de constructions de relais, d'interrupteurs, de microphones et de téléphones, d'instruments de mesure et de condensateurs et d'autres produits semi-fabriqués.

³⁰ Siemens fut une des rares entreprises privées à accepter de construire une usine à proximité du camp. La présence de femmes à Ravensbrück convenait aux tâches relatives à la mécanique de précision.

³¹ *Aufseherin*: gardienne SS soumise à l'autorité de SS, par l'intermédiaire des gardiennes-chefs. Employées du Reich, elles étaient rémunérées.

³² *Blockowa*: prisonnière responsable d'un block; secondées généralement par deux *stubowa*. La majorité d'entre elles étaient des Polonaises.

³³ Les châlits: les blocs sont surpeuplés. Jusqu'à 6 prisonnières s'y entassent par étage. Trouver un coin de châlit chaque soir (il n'y a pour ainsi dire plus de paillasse ni de

couverture) devient une lutte angoissante. On dort où on peut, par terre, dans les lavabos, etc. La saleté et la vermine deviennent insurmontables.

³⁴ *Waschraum*: partie du bloc réservée aux sanitaires. Des lavabos et pédiluves en béton sans qu'il y ait assez de robinets ... mais de nombreuses coupures d'eau.

³⁵ Construit autour d'une vingtaine de baraques, le camp dut, à partir de 44, en doubler le nombre, pour arriver à cinq rangées de 10 baraques en avril 1945, malgré l'envoi de nombreuses prisonnières dans les camps satellites et à Mauthausen. Fin 44, les baraques contenaient le quadruple de la capacité d'accueil prévue. Les conditions d'hygiène se dégradèrent au même rythme. Sans parler de l'immense tente d'une cinquantaine de mètres de long, qui parqua à même le sol jusqu'à 4.000 femmes et enfants juifs après l'évacuation du ghetto de Varsovie (août 44) et d'Auschwitz Birkenau (fin janvier 45).

³⁶ C'est ainsi que s'ouvre *La Traversée de la nuit*, de Geneviève de Gaulle, libérée le 28 février 1945 après quatre mois d'emprisonnement au bunker de Ravensbrück.

³⁷ Himmler espérait négocier une paix séparée avec les Alliés occidentaux à l'insu d'Hitler et contre sa volonté.

³⁸ Il existait à Ravensbrück un camp d'hommes, appelé le petit camp.

Entre 1939 et 1945, 123.000 femmes, hommes et enfants furent enregistrés à Ravensbrück et ses Kos, en provenance de vingt pays européens. 20.000 hommes dans le «petit camp» et un millier de très jeunes Allemandes dans le *Jungenschutzlager Uckermark* ou *Jugendlager*, camp d'éducation pour jeunes mais dont l'orientation changera, en décembre 44, en camp de mise à mort pour les femmes, âgées ou /et malades, sélectionnées de Ravensbrück.

³⁹ Environ 1.400 prisonnières. Au total, les différents transports de la CRI, surtout suédoise, libèrent 7.500 prisonnières de Ravensbrück. C'est le 30 avril 45 que les derniers 2.000 femmes, enfants et hommes, grabataires furent libérés et évacués par la 49^{ème} armée du 2^{ème} front biélorusse suivie par l'armée régulière.

⁴⁰ Nina Erauw fut rapatriée le 29 juin 1945

⁴¹ Sainte-Ode: cet établissement d'utilité publique dénommé *Maison de cure pour ex-prisonniers politiques et ex-prisonniers de guerres et autres catégories de victimes*. A l'exclusion de toute tendance politique et confessionnelle, dont la santé exigeait de faire une cure sous surveillance médicale, Sainte-Ode fut installé au château de Celly sur le territoire des communes de Flamierge, de Lavacherie et de Tenneville, en juin 1950. Il fut augmenté d'un sana en août 1962, après le transfert du Sana Belgica de Montana. Sainte-Ode, c'est un peu l'histoire de Fernand et de Nina

Erauw. L'histoire d'un lieu ouvert aux besoins des autres. Depuis le 1^{er} juin 1950 - année de leur mariage - l'établissement assurait des soins à ceux qui ne pouvaient autrement cicatriser leurs plaies. La guerre laissait des traces: il fallait soigner, revalider, apprendre de nouveaux métiers. Lors du 50^{ème} anniversaire de la fin de la guerre, on comptait plus de 45.000 séjours de cure.

⁴² Pierre Verhas, *Liberté chérie: Une loge maçonnique dans un camp de concentration*, préface de Nina Erauw, Bruxelles, Labor, 2004.

⁴³ Les sept frères maçons en Résistance sont: Luc Someghausen, (décédé en 1982), journaliste, rédacteur au Sénat, Résistant du SGRA, Service général de Renseignements et d'Action.

Paul Hanson (disparu pendant le bombardement de Essen en mars 1944), juge de paix au canton de Louveigné, arrêté pour avoir contesté une taxe sur le bétail bovin imposée par une association de collaborateurs.

Jean De Schrijver (décédé en février 1945), colonel, arrêté pour espionnage et détention d'armes.

Jean Sugg (décédé en février 1945), représentant de commerce en pharmacie, diffusion de la presse clandestine.

Henry Story (décédé en décembre 1944), industriel et échevin à la ville de Gand, des réseaux Socrate, Zoro et Luc.

Amédée Miclotte (disparu depuis février 1945), professeur à l'Athénée de Forest, du SGRA.

Frans RoCHAT (décédé en avril 1945), directeur d'un laboratoire pharmaceutique, arrêté pour avoir collaboré à la presse clandestine.

⁴⁴ Il s'agit de Fernand Erauw (1914-1997): «Résistant à la première heure au sein de la 11^{ème} et 12^{ème} compagnie de Grenadiers, embryon de l'Armée Secrète, il fut arrêté le 14 août 42, emprisonné dans les prisons de Saint-Gilles, Essen et Bochum, puis dans les camps de Papenburg, Esterwegen, Sachsenhausen et Marienburg et libéré le 4 mai 1945. Homme de conviction et d'engagement, dont il ne faisait pas mystère, il avait été initié comme franc-maçon à la loge *Liberté Chérie* au sein même du camp d'Esterwegen. Conseiller à la Cour des Comptes, professeur de droit budgétaire à la VUB, il fut conseiller communal libéral à Jette, chef de cabinet adjoint du ministre Jean Rey, délégué du gouvernement au Comité international du service international de recherche d'Arolsen sur la déportation et devint, en 1985, vice-président du Centre de la Seconde Guerre mondiale, futur CEGES.» (José Gotovitch, *In memoriam*, dans *Bulletin du Ceges*, n° 29, 1997.)

⁴⁵ Pieter-Paul Baeten est président du Groupe Mémoire, président national et vice-président international de l'Ami-

cale de Buchenwald. Résistant à l'âge de 17 ans, il est arrêté le 15 octobre 43 et emprisonné à Anvers avant de connaître les prisons allemandes: Essen à la mi-janvier 44; Esterwegen fin janvier et février 44; Gross-Strelitz, le reste de l'année 44; Gross-Rosen, janvier 45. Il fera ensuite partie du terrible convoi ouvert vers Dora du 13 février 45 puis terminera sa déportation au mouiroir de la Boëlcke Kaserne de Nordhausen d'où il fut libéré par le VII^{ème} Corps de l'US Army et le 6^{ème} bataillon de fusiliers belges.

⁴⁶ Site: www.gedenkstaette-esterwegen.de
courriel: gedenkstaette@emsland.de

⁴⁷ dans le texte.

⁴⁸ «moor» signifiant marais. Le chant des marais, composé en 1933 par des prisonniers de Börgermoor, devint l'hymne européen de la Résistance aux régimes fascistes: ...*mais un jour dans notre vie, le printemps refleurira; liberté, liberté chérie, je dirai, tu es à moi.*

⁴⁹ Deuxième, derrière Hitler, dans la hiérarchie nazie, Herman Göring, dirige les SA dès 1922 (*Sturm Abteilung* ou Chémises brunes), organisation paramilitaire du parti nazi, chargée de perturber les réunions des opposants politiques d'Hitler. Il crée la *Gestapo* et organise les camps de concentration dès 1933. Göring exerce également une influence importante sur la politique économique du pays, il organise le pillage des pays occupés et le transfert forcé des travailleurs civils dans le *Reich*. Par un ordre du 31 juillet 1941, il fait prendre toutes les mesures nécessaires à la mise en place de la Solution Finale.

⁵⁰ *Oberkommando der Wehrmacht*, commandement suprême des forces armées allemandes, créé sur ordre du *führer* le 4 février 1938, pour entamer librement sa politique d'annexion.

⁵¹ dans: Charles Brusselairs, *Il ne nous reste plus tellement de temps pour faire entendre nos voix*, 1983, p. 64.

⁵² Entretien personnel avec P. Paul Baeten.

⁵³ Un kapo est la plupart du temps un ancien gardien de prison ou un déporté.

⁵⁴ dans: Fernand Erauw raconte l'Odyssée de *Liberté Chérie*, février 1993, archives P.Verhas.

⁵⁵ dans: Léon Ernest Halkin, *A l'ombre de la mort*, préfacé par François Mauriac, édit. Casterman, 1947. Travail d'un historien qui, sans recherche d'éloquence, analyse avec clairvoyance le mécanisme du mal; travail d'un résistant au régime totalitaire, témoignage d'un homme dépouillé de tout, sauf de sa foi et qui, au moment le plus bas, dira: je veux être aimé.

Professeur d'histoire et de critique historique à l'ULg, L.E.Halkin entre, dès 1940, dans la Résistance, comme responsable de l'aide aux ouvriers réfractaires au travail

obligatoire allemand. Il est membre du Front de l'Indépendance et c'est lui qui dirige le Réseau Socrate. Arrêté le 17 novembre 1943, il sera, jusqu'à la fin de la guerre, enfermé à Breendonk puis déporté à Gross-Strelitz, Gross-Rosen, Dora et Nordhausen. Dès son retour de captivité, il met par écrit, l'histoire de sa déportation

⁵⁶ dans: *Fernand Erauw raconte l'Odyssée de Liberté Chérie*, février 1993, archives P.Verhas.

⁵⁷ Extraits de *la Ballade de celui qui chanta dans les supplices*.

⁵⁸ dans: Fernand Erauw raconte l'Odyssée de Liberté Chérie, février 1993, archives P.Verhas.

⁵⁹ Colonel Jean Marsia, administrateur militaire, directeur de l'enseignement académique de l'ERM.

⁶⁰ José Gotovitch, *In memoriam*, dans *Bulletin du Ceges*, n°29, 1997.

⁶¹ Nina Erauw, 50^{ème} anniversaire de la Libération, 1995 et Séminaire du Conseil de l'Europe, 2004, dans: arch. du Groupe Mémoire.

⁶² Les V1 et les V2 (abréviation de *Vergeltungswaffe* ou armes de représailles) développées par l'Allemagne nazie dès 1938 et utilisées pendant la Seconde Guerre mondiale ont provoqué la mort de milliers de personnes, non seulement sur les objectifs visés Liège, Anvers, Bruxelles, Londres ... mais encore plus, parmi la main-d'œuvre concentrationnaire chargée de les construire. Après le bombardement de l'usine de Peenemünde, dans la Baltique en août 43, la fabrication de ces bombes volantes fut, sur l'ordre d'Hitler, cachée dans les entrepôts souterrains de la firme Wifo, dans le massif du Harz, près de Nordhausen. La production de ces armes secrètes fut confiée à la Mittelwerk au camp nazi de Mittelbau-Dora. Et, à la libération des camps, les scientifiques allemands, nazis pour la plupart (l'équipe de von Braun) furent «achetés» par les grandes puissances. Avec les V1 et les V2, la guerre des cerveaux commença. Le monde est entré dans une nouvelle ère, celle de la recherche aérospatiale, de la politique de dissuasion avec les missiles et l'arme nucléaire. Raison qui fit tomber le silence sur l'histoire de Dora, ce camp de concentration. (V.Ghenne, Fr. X. Falla et J.B. Demoulin, dans *Dora, le camp du silence*, coordonné par Cl. Pahaut, p.53, 1995).

⁶³ dit à Nina, le jour de ses funérailles, le 2 février 2008

⁶⁴ dans: *Les origines du Service des Victimes de guerre* - warvictims.fgov.be.

⁶⁵ Courrier du 8 janvier 1973, notes 178674, du conseiller adjoint A. Dupuis, DG du Service du personnel du ministère de la Santé publique.

⁶⁶ Le Groupe Mémoire est une association de fait, mise en place par Arthur Haulot à la veille du 50^{ème} anniversaire de

la libération des camps, en 1993. Rassemblant autour de lui ses amis, présidents ou représentants des Amicales nationales des camps nazis de concentration et d'extermination, Arthur Haulot interpela le gouvernement et obtint de lancer une politique d'éducation à la citoyenneté par une meilleure connaissance des dénis des Droits de l'homme spécialement au cours de la Seconde Guerre mondiale.

Concrètement, le Groupe Mémoire fut à la base de différentes décisions, dès l'automne 1994: la reconnaissance officielle du 8 mai comme journée officielle de la démocratie et de la citoyenneté et la mise en place de la coordination pédagogique Démocratie ou barbarie, rattachée au secrétariat général de la Communauté française.

Le 17 juillet 2003, l'enceinte du Sénat fut démocratiquement bafouée par les propos d'une élue du Vlaamse Blok et les membres du Groupe Mémoire ne cachèrent pas leur inquiétude face à la montée récurrente de l'extrême droite, sinistre renvoi à leur jeunesse; comme si l'Histoire allait se répéter. Des premières démarches amènent le Groupe Mémoire à rencontrer, au début 2005, les principaux ministres fédéraux mais également les présidents de la Chambre et du Sénat et à demander tout simplement que l'on interdise, par voie judiciaire, les formations qui prêchent la haine et l'exclusion. Non pas parce qu'elles auraient le nom de Vlaams Belang ou Front National mais parce que leur programme liberticide contrevient clairement à la Déclaration universelle des droits de l'Homme, adoptée le 10 décembre 1948 par les Nations unies.

Le décès d'Arthur Haulot, en mai 2005 amène le Groupe Mémoire à confier au docteur André Wynen, la succession à la présidence. Le Docteur André Wynen, lancé dans un véritable parcours du combattant, multiplia les contacts avec les hommes politiques et la presse. La proposition étant que «les partis et leurs candidats aux élections, condamnés pour non-respect de cette convention et complicité, seront durant 4 ans, privés du droit de bénéficier de subsides et de celui de se présenter aux élections communales, régionales, communautaires, fédérales et européennes.» (proposition de F. Delpérée 2005). Sous son impulsion, un groupe d'une trentaine de sénateurs, de tous partis et des deux régimes linguistiques, s'engagea à étudier la motion. Le décès du docteur André Wynen, le jour des élections de juin 2007, voit la responsabilité du projet remise dans les mains d'un nouveau président, Pieter-Paul Baeten. Ce dernier suivra de très près la préparation par le ministre président du gouvernement de la Communauté française d'un décret relatif à la transmission de la mémoire des crimes de génocide, des crimes contre l'humanité et des crimes de guerre.

⁶⁷ dans: *Le Soir*, Brabant wallon, 19 septembre 2004.

⁶⁸ La confusion est toujours présente entre les catégories de camps nazis de concentration et d'extermination. L'installation en terres occupées, en 39-40, du régime fort, le nazisme, fit naître la Résistance et, par là-même, les arrestations et déportations dans les camps de concentration. D'autre part l'occupation facilita la mise en application, par les nazis, du plan d'extermination des Juifs et des Tziganes d'Europe (rafles et déportations vers les camps de mise à mort immédiate).

⁶⁹ Le 13 août 1972, Nina Erauw termina sa carrière au ministère de la Santé publique et de la famille.

⁷⁰ *Le Soir*, septembre 2004

⁷¹ Pour s'y préparer, Nina suivit une formation à l'écoute, à l'analyse transactionnelle et à l'accueil; formation PNL, Programmation Neuro-Linguistique, nouvelle approche du fonctionnement de l'homme permettant d'avoir accès à ses ressources personnelles et de développer une réelle qualité de relations. Accroître la capacité à se mettre en deuxième position, c'est-à-dire franchir le pont pour aller vers le monde de l'autre.

⁷² Discours de Nina Erauw au 25^{ème} anniversaire, 19 octobre 2001.

⁷³ Andrée (dite Michelle) Hermel épouse Rasquin (24 juillet 1920 – 30 juillet 1995) Résistante aux Partisans armés du FI, arrêtée à Forest, elle fut emmenée à l'avenue Louise pour y être interrogée par la *gestapo* et incarcérée à Saint-Gilles, au secret, pendant 6 mois. Elle fut jugée, condamnée *NN*, le 31 décembre 43 et transférée, dès le 15 janvier, en Allemagne. Son parcours croisa celui de Nina: à la prison de Essen, début 44; Kreuzburg en Haute Silésie, de mars à juin; Gross-Strelitz, jusqu'en janvier 45; puis le camp de femmes de Ravensbrück. Elle fit aussi partie des Belges libérées par la CICR suédoise et emmenées à Malmö avant le retour en Belgique. Comme Nina, fort atteinte au cœur et aux poumons, elle vit ses demandes de cure en montagne refusées avant d'aller à la Pension Plein Soleil à Préverenges. Nous savons par le témoignage de Nina, la réputation de cet établissement. Michelle a laissé auprès de ses compagnes du Centre le souvenir d'une personnalité entière, d'un tempérament vibrant, profondément généreux, sans faux-semblant, d'une délicieuse fraîcheur de cœur. Son franc-parler sans détours ne lui a pas toujours facilité la vie. Elle était profondément vraie, d'une grande rigueur dans son honnêteté tant matérielle que philosophique. Elle est revenue des camps très marquée dans son corps et dans son être: elle brûlait d'idéal et tout au fond d'elle-même, elle attendait de la vie une sorte de réparation. Elle était habitée d'un idéal de bonheur de générosité,

d'humanité, d'autant plus lumineux qu'elle avait traversé l'horreur. (Nicole Gripekoven)

⁷⁴ La loi organique du 8 juillet 1976, art. 62 des CPAS autorise les centres à créer, avec des services déployant, dans le ressort du centre, une activité sociale ou des activités spécifiques, un ou plusieurs comités où le centre et ces services peuvent coordonner leur action et se concerter sur les besoins individuels ou collectifs et les moyens d'y répondre.

⁷⁵ Discours de Nina Erauw au 25^{ème} anniversaire, 19 octobre 2001.Id.

⁷⁶ *Moniteur belge* du 7 octobre 1976

⁷⁷ discours de Nina Erauw, 15^{ème} anniversaire d'Infor Famille Brabant wallon, 5 septembre 1991, Chevetogne.

⁷⁸ intervention de Nina Erauw , 25 octobre 1996

⁷⁹ idem

⁸⁰ Nina Erauw, 19 octobre 2001

⁸¹ Lettre d'adieu à ses amis et amies d'Infor Famille , décembre 2007

⁸² Frédéric Janssens, conseiller communal et président du CPAS à Wavre, appelé, aujourd'hui, à prendre le poste de

greffier en chef au Parlement wallon

⁸³ En 2007-2008, le resto-rencontres a servi 2864 repas, rue de Bruxelles, 15, dans une ambiance de réelle chaleur humaine. Renseignements auprès de la responsable, Jacqueline Docquier.

⁸⁴ Au pied de l'Hôtel de Ville se trouve la statue du Maca, adolescent espiègle qui escalade la balustrade du perron municipal.

Œuvre du sculpteur Jean Godart (1962), le Maca incarne l'esprit primesautier et moqueur des Wavriens dont il est le surnom. Il rappelle également le premier bourgeois de la ville qui reçut la charte de franchises du Duc de Brabant en 1222.

⁸⁵ Ultime lettre de Nina à ses amies du Centre, décembre 2007

⁸⁶ Marshall Mc Hulan, *The Gutenberg Galaxy: The Making of Typographic Man*, University of Toronto Press, 1962.

⁸⁷ «Nina n'était pas une grand-mère comme les autres. C'était une grand-mère rigolote. Elle partait en croisière, en thalasso. Elle a passé son permis à 18 ans mais roulait comme un casse-cou,» témoigne une de ses petites-filles.

BIBLIOGRAPHIE

P. ARON et J. GOTOVITCH, *Dictionnaire de la Seconde Guerre mondiale en Belgique*, André Versaille, Bruxelles, 2008.

M. BUBER-NEUMANN, *Déportée à Ravensbrück*, Seuil, Paris, 1971.

G. de GAULLE ANTHONIOZ, *La traversée de la nuit*, Seuil, Paris, 1998.

R. GLANOWSKI, *Au-delà de l'endurance humaine*, Cracovie, 1976.

L. E. HALKIN, *A l'ombre de la mort*, préface de François Mauriac, 3^{ème} édit., Duculot, 1985.

M. MOLINA MARMOL, *Cara e Espana, L'immigration espagnole en région liégeoise: histoire et mémoire des clubs Federico Garcia Lorca*, IHOES, Seraing, 2007.

Fr. PLISNIER-LADAME, *Les femmes belges dans les camps nazis*, Bruxelles, 1990.

B.STREBEL, *Ravensbrück, un complexe concentrationnaire*, préface de Germaine Tillion, Fayard, 2005.

G. TILLION, *Ravensbrück*, nouvelle édit., Seuil, Paris, 1988.

P. VERHAS, *Liberté Chérie: Une loge maçonnique dans un camp de concentration*, préface de Nina Erauw, Bruxelles, Labor, 2004.

Une voix, une femme, Ravensbrück, een stem, een vrouw, avril 1999, Mémoire et Paix, coord. par Cl. PAHAUT, 2000.

D. WALTHER, *L'administration militaire en Belgique face à la résistance*, ERM, Bruxelles, 1972.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS de Jean-Pierre Hubin	3
PREFACE de José Gotovitch	5
PROLOGUE de Claire Pahaut	7
LE CHEMIN	9
1. Le cartable sur le dos	10
2. Jouer un peu avec la mort	15
3. Il y a le dedans et le dehors	19
4. J'ai appris à aimer la lune	23
5. Ravensbrück, de longs blocs sur des marécages froids et noirs comme des tombeaux	26
6. Dans l'envers inconnu du théâtre des ombres	31
7. Retourner dans la peau des vivants	36
LIBERTE CHERIE	42
1. Esterwegen VII en Emsland, la baraque 6	44
2. La lumière dans les ténèbres du camp	47
3. Connais-toi toi-même	49
UNE DETTE A LA VIE	51
1. Ma maison? Soufflée par un V2	53
2. Aux jeunes: surtout pas des larmoiements	54
3. Aux adultes: endiguer l'angoisse	56
JE LE SAIS	63
1. La vraie noblesse	63
2. Vivre. Achever de naître	65
EPILOGUE	68
Notes de renvoi	69
Bibliographie	75

Nina Erauw

A l'âge ou beaucoup de femmes aspirent à profiter pleinement d'une pension bien méritée, Nina Erauw créa, voici trente-cinq ans Infor-Femmes dans le Brabant wallon avec deux de ses amies. Et pour ne pas en rester là, elle y développa le planning familial et l'éducation permanente jusqu'à devenir un centre modèle qui avait intéressé la princesse Mathilde qui était allée le visiter à Wavre. Ce combat, elle le poursuivit jusqu'à son dernier souffle, fidèle à ses idéaux de jeunesse, rejetant toute forme de dogme, religieux ou politique. Une fameuse force de caractère qui amena cette «tête» née à Charleroi en 1917 à obtenir son bac à 16 ans et une licence en mathématiques à la Sorbonne à 19 ans ! En Résistance, dès 1940, comme agente des services de renseignements et d'action, elle mena des actions de sabotage, contribua à l'évacuation de paras anglais et prit sur elle d'abriter des étudiants juifs. Hélas, arrêtée en 1943, elle devint «Nacht und Nebel» et déplacée de prison en prison en Allemagne, elle fut déportée à Ravensbrück. Ayant découvert le communisme dans les camps où elle côtoya des femmes officiers de l'Armée rouge, elle s'inscrivit au Parti communiste mais des visites derrière le rideau de fer devaient la dissuader de poursuivre cet engagement. Mais Nina Erauw puisa du courage dans ces aléas de l'existence et avec celui qui devait devenir son époux, Fernand Erauw, lui aussi prisonnier politique qui, avec d'autres, avait créé la loge «Liberté chérie» dans le camp d'Esterwegen, elle créa un sanatorium pour les anciens prisonniers ! Militante des droits de l'homme, l'on retrouva encore la Résistante au Haut commissariat pour les réfugiés. Elle ne se vanta jamais de ses états de service, préoccupée seulement par l'aide des autres moins bien servis par la vie... Christian Laporte, *La Libre Belgique*, 1^{er} février 2008.

Porteuse d'un engagement sans limite, parfois sans prudence, véritable dynamite capable d'actions qui pourraient sembler déraisonnables, Nina Erauw est maintenant inscrite au panthéon des grandes figures féminines de la résistance au XX^{ème} s., avec Lucie Aubrac et ses compagnes de déportation à Ravensbrück, Geneviève De Gaulle, Germaine Tillion et aussi la maman de Juliette Gréco.



Claire Pahaut



Après une longue carrière d'enseignante en histoire, Claire Pahaut fut, à la cellule Démocratie ou barbarie (Communauté française), une actrice de premier plan, au four et au moulin pour le devoir de mémoire et les droits de l'homme. Secrétaire du Groupe Mémoire, elle porte plus que jamais le combat des «anciens» face à un monde politique qui, à quelques exceptions près, a oublié ce que les résistants ont fait pour sauvegarder la démocratie. Christian Laporte, *La Libre Belgique*, 2 juillet 2008.